


MORY OF
LESTER FO
NTED TO
PUBLIC LI
LAW AND DAUG
SKEEL, JR
RTH FORD



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME DIXIEME.

EMILE

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME IV.

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME IV.



GENEVE.

M. DCC. LXXX.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

SUITE DU LIVRE CINQUIEME.

JE me ſuis propoſé dans ce Livre de dire tout ce qui ſe pouvoit faire, laiſſant à chacun le choix de ce qui eſt à ſa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois penſé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchiſſant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit abſurde de deſtiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître ſi cette union étoit dans l'ordre de la Nature, & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui eſt naturel à l'état ſauvage & ce qui eſt naturel à l'état civil. Dans le premier état, toutes les

ractere etant développé p
tions sociales, & chaque
reçu sa forme propre &
non de l'éducation seule,
cours bien ou mal ordonn
& de l'éducation, on ne
assortir qu'en les présentan
tre pour voir s'ils se convi
égards, ou pour préfére
choix qui donne le plus
nances.

Le mal est qu'en dévelo
racteres, l'état social
rangs, & que l'un de ce
n'étant point semblable à
on distingue les conditi
confond les caracteres.
riages mal assortis & tous

ni l'esclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages; étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la Nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caracteres, qui devroit engager un pere sage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux

nion des cœurs.

Au lieu donc de destin
une épouse à mon Emil
de connoître celle qui l
n'est point moi qui fai
tion, c'est la Nature; r
de trouver le choix qu'e
affaire, je dis la mienne
pere; car en me confian
cede sa place, il substi
au sien; c'est moi qui s
d'Emile, c'est moi qui l'
J'aurois refusé de l'eleve
pas été le maître de le
choix, c'est-à-dire au mie
le plaisir de faire un heure
payer ce qu'il en coûte p
homme en état de le devi

être Emile l'a-t-il déjà vue ; mais il ne la reconnoîtra que quand il en sera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage, quand cette égalité se joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix ; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pencher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états ; car les préjugés qu'il n'aura pas il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son Eleve un établissement au-dessus de son rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore ; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien ? & cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse & l'argent, parce que chacun

pare la difcorde entre de
& fouvent entre deux ép

Il eft encore fort différ
dre du mariage, que l'h
au-deffus ou au-deffous d
mier cas eft tout-à-fait c
raifon, le fecond y eft pl
comme la famille ne tien
que par fon chef, c'eft l'é
qui regle celui de la fa
Quand il s'allie dans un
il ne defcend point, il éle
fe; au contraire, en pren
me au-deffus de lui, il
s'élever : ainfi, dans le
y a du bien fans mal, & d
du mal fans bien. De pl

ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tyran de ſon chef; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'oſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction; ils ſe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit régner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même, il ne réſulte ja-

...lque réflexion à faire p
...riteres : car il eſt difficile
...r dans la lie du peuple une
...pable de faire le bonheur d'
...te homme : non qu'on fût
...leux dans les derniers rangs
...s premiers, mais parce qu
...u d'idées de ce qui eſt beau
...ète, & que l'injuſtice des au
...t voir à celui-ci la juſtice
...ices mêmes.

Naturellement l'homme
...eres. Penſer eſt un art
...end comme tous les autres
...lus difficilement. Je ne con
...s deux ſexes que deux claſſ
...ent diſtinguées ; l'une des
... l'autre des gens qui

ment la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; ſouvent même elle y ſert ; ſouvent on compoſe avec ſes devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choſes. La conſcience eſt le plus éclairé des Philoſophes : on n'a pas beſoin de ſavoir les offices de Cicéron pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête ſait peut-être le moins ce que c'eſt qu'honnêteté. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un eſprit cultivé rend ſeul le commerce agréable, & c'eſt une triſte choſe pour un pere de famille qui ſe plait dans ſa maiſon, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à perſonne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ſes enfans? Comment diſcernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les diſpoſera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne ſaura que les flatter ou les menacer, les rendre in-

...convient donc p
qui a de l'éducation d
femme qui n'en ait poin
séquent dans un rang o
roit en avoir. Mais j'ai
cent fois mieux une fi
grossiérement élevée, q
vante & bel-esprit qui vie
dans ma maison un tribun
ture dont elle se feroit l
Une femme bel-esprit est
son mari, de ses enfans,
de ses valets, de tout le
la sublime élévation de
nie, elle dédaigne tous se
femme, & commence tou
faire homme à la maniere
moiselle de l'Enclos. Au
est toujours...

plume ou le pinceau quand elles travaillent. On ſait quel eſt le diſcret homme de lettres qui leur dicte en ſecret leurs oracles. Toute cette charlatanerie eſt indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, ſa prétention les aviliroit. Sa dignité eſt d'être ignorée ; ſa gloire eſt dans l'eſtime de ſon mari; ſes plaiſirs ſont dans le bonheur de ſa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même : ſoyez de bonne-foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans ſa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de reſpect, de la voir occupée des travaux de ſon ſexe, des ſoins de ſon ménage, environnée des hardes de ſes enfans, ou de la trouver écrivant des vers ſur ſa toilette, entourée de brochures de toutes les ſortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée reſtera fille toute ſa vie, quand il n'y aura que des hommes ſenſés ſur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla ? diſerta es.

Après ces conſidérations vient celle de la figure ; c'eſt la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais

nes elle n'eft plus rien po
feur, mais fes dangers d
qu'elle. A moins qu'une
me foit un ange, fon ma
malheureux des hommes;
feroit un ange, comment
t-elle qu'il ne foit fans c
d'ennemis ? Si l'extrême la
pas dégoûtante, je la préfe
trême beauté; car en peu c
& l'autre étant nulle pour
beauté devient un inconv
laideur un avantage: ma
qui produit le dégoût eft l
des malheurs: ce fentimer
s'effacer, augmente fans
tourne en haine. C'eft un
pareil mariage; il vaudroit

tage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à son mari comme le premier jour.

Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Eleve de la Nature, ainsi qu'Emile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance & par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne se déploie que dans l'intimité du commerce, & son mari le sentira plus que personne au monde; son éducation n'est ni brillante ni négligée; elle a du goût sans étude, des talens sans art, du jugement sans connoissance. Son esprit ne sait pas, mais il est cultivé pour apprendre; c'est une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains; mais une fille

maître d'en ôter au gré
celles qui lui étoient à
gré de son impatience cel
paroient du moment des
la moitié de sa vie à se ren
à Versailles, de Versailles
la ville à la campagne,
pagne à la ville, & d'u
l'autre, qui seroit fort en
ses heures s'il n'avoit le
perdre ainsi, & qui s'éloign
ses affaires pour s'occupe
chercher : il croit gagner
y met de plus, & dont aut
sauroit que faire; ou bie
traire, il court pour cour
en poste sans autre objet qu
ner de même. Mortels

là ne l'estimera point trop courte. Vivre & jouir seront pour lui la même chose ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour desirer ni pour attendre, mais pour jouir ; & quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas seulement du plaisir de desirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire ; & ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la

pressé ? D'une seule ch(
la vie. Ajouterai-je, &
quand il le peut ? non,
est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'u
voyager plus agréable q
val ; c'est d'aller à pied
moment, on s'arrête à
fait tant & si peu d'exer(
On observe tout le pa
tourne à droite, à gaucl
tout ce qui nous flatte
tous les points de vue
une riviere ? je la cô
touffu ? je vais sous so
grotte ? je la visite ; une
mine les minéraux. Par
plais, j'y reste. A l'insta

jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las.... mais Emile ne se lasse gueres; il est robuste; & pourquoi se lasseroit-il? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte partout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se résoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, & la maniere de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets,

...y est à sa plac
qui en prend soin a ra
un fort bel ordre ; d'A
pas mieux.

Combien de plaisirs
semble par cette agréa
voyager ! sans compt
s'affermit, l'humeur q
toujours vu ceux qui vo
de bonnes voitures bie
veurs, tristes, grondan
& les piétons toujours g
contens de tout. Comb
quand on approche du g
un repas grossier paro
avec quel plaisir on se r
Quel bon sommeil on
mauvais lit ! Quand on
river, on peut courir en c
mais quand on veut vo
aller à pied

tant de connoiſſances élémentaires, il eſt difficile qu'il ne ſoit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit; il ſait préciſément aſſez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere courſe un terme éloigné : le prétexte en eſt facile; en ſortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne ſavons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins ſont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureuſement nous trouvons un payſan qui nous mene dans ſa chaumiere; nous mangeons de grand appétit ſon maigre dîné. En nous voyant ſi fatigués, ſi affamés, il nous dit : ſi le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous euſſiez été mieux reçus... vous auriez trouvé une maiſon de paix... des gens ſi charitables..... de ſi bonnes gens !..... Ils n'ont pas meilleur cœur

inquiétude, ou du
fité, entrer chez el
cet âge.

On fait hâter le foi
de nous. En entrai
manger nous voyon
nous nous plaçons, il
Une jeune perfonne
grande révérence, &
ment fans parler. En
faim ou de fes réponfe
& mange. Le princi
voyage eft auffi loin d
fe croit lui-même enc
L'entretien roule fur
nos voyageurs. Mon
maître de la maifon, v
un jeune homme aim

& n'a point lu Télémaque; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, & n'oser souffler. La mere, qui remarque son embarras, fait signe au pere, & celui-ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paisible qu'ils menent dans leur retraite, & toujours sans dire un mot de la jeune personne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre sans intérêt. Emile ému, attendri, cesse de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaisir sur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui serre une main du mari qu'il a saisie, & de l'autre prend aussi la main de la femme, sur laquelle il se penche avec transport en l'arrosant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde: mais la fille, plus sensible que personne à cette mar-

... n'y trouve ...
comparaison. Son ...
berté sans arroga...
sont vives sans éto...
rend son regard pl...
nomie plus touch...
sonne le voyant p...
mêler ses larmes au...
si beau prétexte, u...
retient : elle se repro...
prêts à s'échapper de...
s'il étoit mal d'en ...
mille.

La mere, qui dès l...
du soupé n'a cessé de...
voit sa contrainte, &...
l'envoyant faire une c...
minute après la jeune ...
si mal...

vu treſſaillir Emile. Frappé d'un nom ſi cher, il ſe réveille en ſurſaut, & jette un regard avide ſur celle qui l'oſe porter. Sophie, ô Sophie! eſt-ce vous que mon cœur cherche? eſt-ce vous que mon cœur aime? Il l'obſerve, il la contemple avec une ſorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte; il ne ſait ſi celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geſte, il trouve à tout mille interprétations confuſes; il donneroit la moitié de ſa vie pour qu'elle voulût dire un ſeul mot. Il me regarde inquiet & troublé; ſes yeux me font à la fois cent queſtions, cent reproches. Il ſemble me dire à chaque regard; guidez-moi, tandis qu'il eſt tems; ſi mon cœur ſe livre & ſe trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile eſt l'homme du monde qui ſait le moins ſe déguiſer. Comment ſe déguiſeroit-il dans le plus grand trouble de ſa vie, entre quatre ſpectateurs qui l'examinent, & dont le plus diſtrait en apparence eſt en effet le plus attentif? Son déſordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les ſiens

elle sera bien malhe
c. ne impunément.
Les meres ont des
filles, & l'expérience
de Sophie fourit du f
jets. Elle lit dans les
jeunes gens ; elle voit
fixer celui du nouve
elle fait parler sa fille.
douceur naturelle, ré
timide, qui ne fait
effet. Au premier son
Emile est rendu ; c'est S
doute plus. Ce ne la fe
seroit trop tard pour s'e
C'est alors que les ch
fille enchanteresse vont
son cœur, & qu'il

changé dans peu d'inſtans! Ce n'eſt plus le tour de Sophie de trembler, c'eſt celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchiſe. Confus, embarraſſé, craintif, il n'oſe plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de ſe laiſſer pénétrer, il voudroit ſe rendre inviſible à tout le monde; pour ſe raſſaſier de la contempler ſans être obſervé. Sophie, au contraire, ſe raſſure de la crainte d'Emile; elle voit ſon triomphe, elle en jouit.

Nol moſtra già, ben chè in ſuo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance; mais malgré cet air modeſte, & ces yeux baiſſés, ſon tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque eſt trouvé.

Si j'entre ici dans l'hiſtoire trop naïve & trop ſimple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; & l'on aura tort. On ne conſidere pas aſſez l'influence que doit avoir la premiere liaiſon d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impreſſion, auſſi vive que celle de l'a-

des ans, mais
qu'à la mort. On nous don
traités d'éducation de grand
inutiles & pédantesques sur
riques devoirs des enfans ;
nous dit pas un mot de la p
importante & la plus diffic
l'éducation ; savoir, la cris
passage de l'enfance à l'éta
Si j'ai pu rendre ces essai
quelque endroit, ce sera
m'y être étendu fort au l
partie essentielle omise pa
tres, & pour ne m'être p
buter dans cette entrepris
ses délicatesses, ni effr
difficultés de langue. Si
faut faire, j'ai dit ce qu
... importe fort peu d

force la premiere, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici, non-seulement le premier amour, mais la premiere passion de toute espece; que de cette passion, l'unique, peut-être, qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la derniere forme que doit prendre son caractere. Ses manieres de penser, ses sentimens, ses goûts fixés par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir? Quoi donc? la seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme sage? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde? Se ressemblent-elles toutes d'ame comme de nom? Toutes celles qu'il verra sont-elles la sienne? Est-il fou, de se passionner ainsi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé? Attendez, jeune homme; examinez, observez. Vous ne savez pas même encore

celles-ci ne sont pas
écoutées. Elles ne fo
jeune homme un nou
Sophie, par le desir
penchant. Ce rapport
rencontre qu'il croit
serve même ne font q
cité : déjà Sophie lui
mable pour qu'il ne soi
la faire aimer.

Le matin, je me doute
son mauvais habit de
tâchera de se mettre ave
Il n'y manque pas : mai
empressement à s'accomn
de la maison. Je pénetre
lis avec plaisir qu'il cherc
parant des restitutions, d

table amour eſt plus rafinée ; elle a bien d'autres prétentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration, mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt une autre ; elle montre qu'on ne ſe contente pas de plaire par l'ajuſtement, qu'on veut plaire auſſi par la perſonne. Eh ! qu'importe à l'amant comment on ſoit miſe, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui ? Déjà ſûre de ſon empire, Sophie ne ſe borne pas à frapper par ſes charmes les yeux d'Emile, ſi ſon cœur ne va les chercher ; il ne lui ſuffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les ſuppoſe. N'en a-t-il pas aſſez vu pour être obligé de deviner le reſte ?

Il eſt à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & ſa mere n'ont pas non plus reſté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des inſtructions données. Le lendemain on ſe raſſemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens ſe ſont vus ;

... point ; leurs yeu
s'éviter , & cela m
d'intelligence : ils s
concert ; ils sentent
mystere avant de s'é
partant, nous deman
de venir nous-mêmes
nous emportons. La
demande cette permi
la mere, tandis que s
tournés sur la fille, la
beaucoup plus inflamm
dit rien, ne fait aucun
rien voir, rien enten
rougit, & cette roug
ponse encore plus clai
ses parens.

On nous permet de
nous ...

plus voisine lui semble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les fossés du Château. Jeune étourdi ! lui dis-je, d'un ton de pitié ; quoi ! déjà la passion vous aveugle ? Vous ne voyez déjà plus ni les bienséances ni la raison ! Malheureux ! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maîtresse ! Que dira-t-on d'elle, quand on saura qu'un jeune homme qui sort de sa maison couche aux environs ? Vous l'aimez, dites-vous ! Est-ce donc à vous de la perdre de réputation ? Est-ce là le prix de l'hospitalité que ses parens vous ont accordée ? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur ? Eh ! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains discours des hommes & leurs injustes soupçons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas ? Qui sait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux respecter ? Mon attachement ne fera point sa honte, il fera sa gloire, il sera digne d'elle. Quand mon cœur & mes soins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager ? Cher Emile, reprends-je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous ; ap-

rivent également de la
la même vertu qui vo
pour vous les discour
vous oblige à les respe
maîtresse. Votre honne
seul; & le sien dépend
gliger seroit blesser le v
vous ne vous rendez poi
vous devez, si vous ête
ne lui rende pas ce qui l
Alors lui expliquant
ces différences, je lui fai
injustice il y auroit à
compter pour rien. Qui
a dit qu'il sera l'époux de
dont il ignore les sentimen
le cœur ou les parens ont
engagemens antérieurs

l'homme ſenſible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel eſt l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû ?

Le jeune homme, effrayé des conſéquences que je lui fais enviſager, & toujours extrême dans ſes idées, croit déjà n'être jamais aſſez loin du ſéjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement ; il regarde autour de nous ſi nous ne ſommes point écoutés ; il ſacrifieroit mille fois ſon bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de ſa vie que de lui cauſer un ſeul déplaiſir. C'eſt le premier fruit des ſoins que j'ai pris dès ſa jeuneſſe de lui former un cœur qui ſache aimer.

Il s'agit donc de trouver un aſyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues eſt une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre ſéjour deviendroit ſuſpect. C'eſt-là qu'arrive enfin le nouvel amant plein d'amour, d'eſpoir, de joie, & ſur-tout de bons ſentimens ; & voilà comment dirigeant peu-à-peu ſa paſſion naiſſante vers ce

grandes difficultés so
les grands obstacles
il ne me reste plus
faire que de ne pas g
en me hâtant de le
l'incertitude de la v
tons sur-tout la fauss
moler le présent à l'a
vent immoler ce qu
sera point. Rendons
dans tous les âges,
bien des soins il ne m
voir été. Or, s'il e
jouir de la vie, c'est
de l'adolescence, où
corps & de l'ame ont
grande vigueur, & où
lieu de sa course voit

Considérez mon Emile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoiqu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante : son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour; ses douces illusions lui font un nouvel univers de délice & de jouissance; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par son caractere que par sa personne; il espere, il attend un retour qu'il sent lui être dû; c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans

qu'à la mort. On nous
traités d'éducation de
inutiles & pédantesque
tiques devoirs des enfa
nous dit pas un mot de
importante & la plus d
l'éducation ; savoir, la
passage de l'enfance à l
Si j'ai pu rendre ces e
quelque endroit, ce se
m'y être étendu fort a
partie essentielle omise
tres, & pour ne m'être
buter dans cette entrep
ses délicatesses, ni es
difficultés de langue. S
faut faire, j'ai dit ce q
il m'importe fort peu

force la premiere, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici, non-seulement le premier amour, mais la premiere passion de toute espece; que de cette passion, l'unique, peut-être, qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la derniere forme que doit prendre son caractere. Ses manieres de penser, ses sentimens, ses goûts fixés par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir? Quoi donc? la seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme sage? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde? Se ressemblent-elles toutes d'ame comme de nom? Toutes celles qu'il verra sont-elles la sienne? Est-il fou, de se passionner ainsi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé? Attendez, jeune homme; examinez, observez. Vous ne savez pas même encore

Ce n'est pas le tems
celles-ci ne sont pas f
écoutées. Elles ne font
jeune homme un nouv
Sophie, par le desir
penchant. Ce rapport
rencontre qu'il croit f
serve même ne font q
cité : déjà Sophie lui
mable pour qu'il ne so
la faire aimer.

Le matin, je me doû
son mauvais habit de
tâchera de se mettre a
Il n'y manque pas : n
empressement à s'acco
de la maison. Je péne
lis avec plaisir qu'il ch
attentions

table amour eſt plus rafinée ; elle a bien d'autres prétentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration, mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt une autre ; elle montre qu'on ne ſe contente pas de plaire par l'ajuſtement, qu'on veut plaire auſſi par la perſonne. Eh ! qu'importe à l'amant comment on ſoit miſe, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui ? Déjà ſûre de ſon empire, Sophie ne ſe borne pas à frapper par ſes charmes les yeux d'Emile, ſi ſon cœur ne va les chercher ; il ne lui ſuffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les ſuppoſe. N'en a-t-il pas aſſez vu pour être obligé de deviner le reſte ?

Il eſt à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & ſa mere n'ont pas non plus reſté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des inſtructions données. Le lendemain on ſe raſſemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens ſe ſont vus ;

s'éviter, & cela mê
d'intelligence : ils s'é
concert ; ils sentent d
mystere avant de s'êt
partant, nous demand
de venir nous-mêmes
nous emportons. La
demande cette permis
la mere, tandis que s
tournés sur la fille, la
beaucoup plus instamn
dit rien, ne fait aucun
rien voir, rien enten
rougit, & cette roug
ponse encore plus clai
ses parens.

On nous permet de
nous inviter à rester

s voisine lui semble déjà trop éloi-
e. Il voudroit coucher dans les
és du Château. Jeune étourdi ! lui
-je, d'un ton de pitié ; quoi ! déjà
aission vous aveugle ? Vous ne voyez
à plus ni les bienséances ni la rai-
! Malheureux ! vous croyez aimer,
vous voulez déshonorer votre maî-
sse ! Que dira-t-on d'elle, quand
saura qu'un jeune homme qui sort
sa maison couche aux environs ?
us l'aimez, dites-vous ! Est-ce donc
ous de la perdre de réputation ? Est-
là le prix de l'hospitalité que ses
ens vous ont accordée ? Ferez-vous
pprobre de celle dont vous attendez
re bonheur ? Eh ! qu'importent,
ond-il avec vivacité, les vains dis-
urs des hommes & leurs injustes
pçons ? Ne m'avez-vous pas appris
s-même à n'en faire aucun cas ?
i sait mieux que moi combien j'ho-
e Sophie, combien je la veux res-
ter ? Mon attachement ne fera point
honte, il fera sa gloire, il fera digne
lle. Quand mon cœur & mes soins
rendront par-tout l'hommage qu'elle
rite, en quoi puis-je l'outrager ?
er Emile, reprends-je en l'embras-
t, vous raisonnez pour vous ; ap-

rivent également de
la même vertu qui
pour vous les disco
vous oblige à les re
maîtresse. Votre hor
seul ; & le sien déper
gliger feroit blesser l
vous ne vous rendez
vous devez, si vous
ne lui rende pas ce q
Alors lui expliqu
ces différences, je lu
injustice il y auroi
compter pour rien.
a dit qu'il sera l'épou
dont il ignore les sent
le cœur ou les parens
engagemens antérieu
connoît point, & c
avec lui pas une des

l'homme ſenſible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel eſt l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû ?

Le jeune homme, effrayé des conſéquences que je lui fais enviſager, & toujours extrême dans ſes idées, croit déjà n'être jamais aſſez loin du ſéjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement ; il regarde autour de nous ſi nous ne ſommes point écoutés ; il ſacrifieroit mille fois ſon bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de ſa vie que de lui cauſer un ſeul déplaiſir. C'eſt le premier fruit des ſoins que j'ai pris dès ſa jeuneſſe de lui former un cœur qui ſache aimer.

Il s'agit donc de trouver un aſyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues eſt une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre ſéjour deviendroit ſuſpect. C'eſt-là qu'arrive enfin le nouvel amant plein d'amour, d'eſpoir, de joie, & ſur-tout de bons ſentimens ; & voilà comment dirigeant peu-à-peu ſa paſſion naiſſante vers ce

grandes difficultés l
les grands obstacle
il ne me reste plus
faire que de ne pas
en me hâtant de le
l'incertitude de la
tons sur-tout la fau
moler le present à l
vent immoler ce q
sera point. Rendons
dans tous les âges,
bien des soins il ne
voir été. Or, s'il
jouir de la vie, c'es
de l'adolescence,
corps & de l'ame on
grande vigueur, & c
lieu de sa course voit
deux termes qui lui
briéveté. Si l'impr

Considérez mon Emile à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante : son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour ; ses douces illusions lui font un nouvel univers de délice & de jouissance ; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par son caractère que par sa personne ; il espere, il attend un retour qu'il sent lui être dû ; c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans

accorder avec ce qu
les biens qu'on pe
on n'y en peut ajc
dépens d'un autre ;
tant qu'un homme
en ce moment ab
doux ? Irai-je trou
pure ? Ah ! tout l
dans la félicité qu'i
rois-je lui rendre q
lui aurois ôté ? M
comble à ſon bonh
le plus grand char
prême eſt cent fois
qu'à obtenir ; on e
on l'attend que q
O bon Emile, ai
Jouis long-tems a

finisse en peu de tems; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des restitutions à faire. Si-tôt qu'elles sont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la sienne entiere ne se passera pas ainsi.

Malheureusement la route est fort coupée, & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, sans s'impatienter, sans se plaindre, il met toute son attention à retrouver son chemin; il erre long-tems avant de se reconnoître; & toujours avec le même-sang-froid. Ceci n'est rien pour vous, mais c'est beaucoup pour moi qui connois son naturel emporté: je vois le fruit des soins que j'ai mis dès son enfance à l'endurcir aux coups de la nécessité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait est bien plus simple & plus obligeante que la premiere fois; nous sommes déjà d'anciennes con-

L'on se promene dan
din a pour parterre u
entendu, pour par
vert de grands & be
de toute espece, co
de jolis ruisseaux,
pleines de fleurs. Le
Emile, plein de so
jours dans l'enthousi
le jardin d'Alcinoüs.
savoir ce que c'est
mere le demande. A
je, étoit un Roi de
jardin decrit par Ho
par les gens de goût
ple & trop peu paré

noüs avoit un fille aimable, qui, la veille qu'un étranger reçut l'hospitalité, songea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baisse les yeux, se mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confusion. Le pere, qui se plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princesse alloit elle-même laver le linge à la riviere; croyez-vous, poursuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux serviettes sales, en disant qu'elles sentoient le graillon? Sophie, sur qui le coup porte, oubliant sa timidité na-

---

„ voit la poire & la pomme vieillir & sécher sur „ leur arbre, la figue sur le figuier & la grape „ sur la souche. La vigne inépuisable ne cesse „ d'y porter de nouveaux raisins; on fait cuire „ & confire les uns au soleil sur une aire, tandis „ qu'on en vendange d'autres, laissant sur la „ plante ceux qui sont encore en fleurs, en verjus, ou qui commencent à noircir. A l'un des „ bouts, deux quarrés bien cultivés & couverts „ de fleurs toute l'année sont ornés de deux fontaines, dont l'une est distribuée dans tout le „ jardin, & l'autre, après avoir traversé le Palais, est conduite à un bâtiment élevé dans la „ ville pour abreuver les Citoyens „.

Telle est la description du jardin royal d'Alcinoüs au septieme livre de l'Odyssée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de son tems, on ne voit ni treillages, ni statues, ni cascades, ni boulingrins.

elle me regarde à la dérol
inquiétude dont je ne puis
de rire en lisant dans son
nu les alarmes qui la font
pere a la cruauté de relever
derie, en lui demandant d
leur à quel propos elle p
elle, & ce qu'elle a de co
la fille d'Alcinoüs? Honte
blante elle n'ose plus sou
garder personne. Fille cha
n'est plus tems de feindre;
déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite scene
ou paroît l'être; très-he
pour Sophie, Emile est le s
a rien compris. La promen

ſur la lenteur de notre marche ;
iblement ils nous précedent, ils
ochent, ils s'accoſtent à la fin,
us les voyons aſſez loin devant
Sophie ſemble attentive & po-
.mile parle & geſticule avec feu :
paroît pas que l'entretien les en-
Au bout d'une grande heure on
ne, on les rappelle, ils revien-
mais lentement à leur tour, &
›it qu'ils mettent le tems à profit.
; tout-à-coup leur entretien ceſſe
qu'on ſoit à portée de les enten-
& ils doublent le pas pour nous
dre. Emile nous aborde avec un
vert & careſſant ; ſes yeux pétil-
: joie ; il les tourne pourtant avec
ı d'inquiétude vers la mere de
: pour voir la réception qu'elle
a. Sophie n'a pas, à beaucoup
un maintien ſi dégagé ; en ap-
nt elle ſemble toute confuſe de
tête-à-tête avec un jeune hom-
:lle qui s'y eſt ſouvent trouvée
autres ſans en être embarraſſée,
qu'on l'ait jamais trouvé mau-
:lle ſe hâte d'accourir à ſa mere,
ı eſſoufflée, en diſant quelques
ui ne ſignifient pas grand'choſe,
: pour avoir l'air d'être là depuis
ms.

cet entretien a soulagé
cœurs d'un grand poids. Il
moins réservés l'un avec
leur réserve est moins emb
ne vient plus que du resp
de la modestie de Sophie
néteté de tous deux. E
adresser quelques mots
elle ose répondre; mai
n'ouvre la bouche pour
ter les yeux sur ceux d
changement qui paroît
en elle est envers mo
moigne une considéra
pressée, elle me regard
elle me parle affectueu
attentive à ce qui per
vois qu'elle m'honore

jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans son premier entretien avec sa maîtresse, je jouis du prix de ma peine; son amitié m'a tout payé.

Les visites se réiterent. Les conversations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour croit déjà toucher à son bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute sa modestie, tant de retenue l'étonne peu; il sent qu'il n'est pas mal auprès d'elle; il sait que ce sont les peres qui marient les enfans; il suppose que Sophie attend un ordre de ses parens, il lui demande la permission de le solliciter; elle ne s'y oppose pas. Il m'en parle, j'en parle en son nom, même en sa présence. Quelle surprise pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle seule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à sa conduite. Sa confiance diminue. Il s'alarme, il se voit moins avancé qu'il ne pensoit l'être, & c'est alors que l'amour le plus tendre employe son langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'est pas fait pour deviner ce

les lecons de ſes
vre ; Emile eſt ricl
bien il a beſoin
d'elle ! Quel mérit
pour effacer cette i
ment ſongeroit-il à
ſait-il s'il eſt riche
s'en informer ? Gra
beſoin de l'être, il
ſans cela. Il tire l
ſon cœur & non de
aux malheureux ſ
ſes affections, ſa
l'eſtimation de ſes
oſe-t-il compter p
l'argent qu'il répa
Ne ſachant à qu

n'espere plus la toucher par la tenesse, il cherche à la fléchir par pitié. Quelquefois sa patience se se; le dépit est prêt à lui succéder. phie semble pressentir ces emporteens, & le regarde. Ce seul regard le sarme & l'intimide: il est plus fous qu'auparavant.

Troublé de cette résistance obstinée de ce silence invincible, il épanche n cœur dans celui de son ami. Il y pose les douleurs de ce cœur navré tristesse; il implore son assistance & s conseils. Quel impénétrable mystè! Elle s'intéresse à mon sort, je n'en is douter: loin de m'éviter elle se aît avec moi. Quand j'arrive elle mare de la joie, & du regret quand je rs; elle reçoit mes soins avec bonté; es services paroissent lui plaire; elle igne me donner des avis, quelques même des ordres. Cependant elle ette mes sollicitations, mes prieres. iand j'ose parler d'union, elle m'imse impérieusement silence, & si j'aite un mot, elle me quitte à l'inst. Par quelle étrange raison veute bien que je sois à elle sans vouloir tendre parler d'être à moi? Vous 'elle honore, vous qu'elle aime &

si vous n'achev
Je parle à S
avec peu de pe
vois avant qu
tiens plus diff
d'en inſtruire E
& j'en uſe. Ce
dans un étonn
revenir. Il n'e
cateſſe ; il n'i
écus de plus o
ractere & au n
entendre ce q
il ſe met à rire
il veut partir à
chirer, tout j
pour avoir l'h
vre que Sophie
tre ſon époux.
Hé quoi ! di

pas qu'en ſuivant votre inſenſé projet, vous allez empirer votre ſituation & rendre Sophie plus intraitable ? C'eſt un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en ſeroit un très-grand de les lui avoir tous ſacrifiés, & ſi ſa fierté ne peut ſe réſoudre à vous avoir la premiere obligation, comment ſe réſoudroit-elle à vous avoir l'autre ? Si elle ne peut ſouffrir qu'un mari puiſſe lui reprocher de l'avoir enrichie, ſouffrira-t-elle qu'il puiſſe lui reprocher de s'être appauvri pour elle ? Eh malheureux ! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes ? Non, cher Emile, elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous

de reste quand
servir en mangea
vous donc à fair
rassurer sur ses c
bien connoître à
faire d'un jour.
trésors de votre
cheter ceux dont
d'être partagé. A
de tems surmont
de sentimens gra
cez-la d'oublier
la, servez-la, se
parens. Prouvez
sont pas l'effet
passagere, mais
bles gravés au
Honorez dignem
par la fortune;
le réconcilier av

ſe félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne feroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris ſon caractere, qui eſt-ce qui n'imaginera pas ſa conduite en cette occaſion.

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours! Bel emploi pour un gouverneur! ſi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît ſi content de moi-même. Au reſte, cet emploi ne laiſſe pas d'avoir ſes agrémens: je ne ſuis pas mal venu dans la maiſon; l'on s'y fie à moi du ſoin d'y tenir les amans dans l'ordre: Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais ſi docile. La petite perſonne m'accable d'amitiés dont je ne ſuis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'eſt ainſi qu'elle ſe dédommage indirectement du reſpect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres careſſes, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui ſait que je ne veux pas nuire à ſes intérêts, eſt charmé de ma bonne intelligence

& de l'œil : an
nous suit des
chę de lire no
ges, & d'inter
nos gestes : il
dit entre nor
Bonne Sophie
sincere est à
entendue de T
vous entreteni
quelle aimable
lire dans ce t
s'y passe ! Ave
montrez tout
Elevé ! avec qu
vous lui laisse
plus doux ! a
vous renvoyez
patience le fo
avec quel char

Ainsi parvenu à se faire souffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits; il parle, il presse, il sollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il se fasse écouter. Enfin, il obtient, non sans peine, que Sophie de son côté veuille bien prendre ouvertement sur lui l'autorité d'une maitresse, qu'elle lui prescrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le tems des visites, qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour & de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très-sérieusement, & si elle accepta ces droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me disent: vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous, & sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le

ture. Ayez seuleme
bles, des ames ho
errer votre imagina
sur les transports de
qui sous les yeux de
leurs guides, se liv
la douce illusion qui
l'ivresse des desirs s'
vers le terme, entre
de guirlandes l'heu
les unir jusqu'au tor
ges charmantes m'e
je les rassemble s
suite, le delire q
m'empêche de les li
qui a un cœur, &
faire en lui-même le
des situations divers
mere, de la fille, d
l'Eleve, & du conc

commence à ſentir le prix des talens agréables qu'il s'eſt donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la muſique. Elle eſt vive & légere, elle aime à ſauter, il danſe avec elle; il change ſes ſauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons ſont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide reſpect de l'amour; il eſt permis à un amant de donner ces leçons avec volupté; il eſt permis d'être le maitre de ſa maîtreſſe.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il eſt facteur, il eſt luthier auſſi-bien que menuiſier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à ſe paſſer du ſecours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maiſon eſt dans une ſituation pittoreſque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en ſont point dorés & n'ont pas beſoin de l'être. En voyant deſſiner Emile, en l'imitant, elle ſe perfectionne à ſon exemple, elle cultive tous les talens, & ſon charme les embellit tous. Son pere & ſa mere ſe rappellent leur an-

firs qu'ils n'y raſſemblo
qu'à force d'argent & d'e

Comme l'idolâtre enr
ſors qu'il eſtime l'objet
& pare ſur l'autel le Die
l'amant a beau voir ſa
faite, il lui veut ſans c
nouveaux ornemens. El
beſoin pour lui plaire; n
lui de la parer: c'eſt un
mage qu'il croit lui re
nouvel intérêt qu'il do
de la contempler. Il l
rien de beau n'eſt à ſa
n'orne pas la ſuprême b
ſpectacle à la fois touch
de voir Emile empreſſé

elle ; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux : il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zele & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content ! Il croit voir les Cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'ecoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, & quand ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale & les choses de goût ; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du systême du monde ; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la Na-

Quoi ! deux amans da
l'âge emploient leur tête
ler de Religion ! Ils passe
à dire leur catéchisme ! (
vilir ce qui est sublime !
doute, ils le disent dans
les charme ; ils se voient
s'aiment, ils s'entretienn
thousiasme de ce qui donne
vertu. Les sacrifices qu'il
leur rendent chére. Dan
ports qu'il faut vaincre,
quelquefois ensemble des
pures que la rosée du Ci
douces larmes font l'encha
leur vie ; ils sont dans le
mant délire qu'aient jama
des ames humaines. Les

diſſentions, même des querelles; la maîtreſſe n'eſt pas ſans caprice, ni l'amant ſans emportement; mais ces petits orages paſſent rapidement & ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre, les raccommodemens lui ſont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui ſont nuiſibles. Le fruit de la premiere lui en a fait eſpérer autant des autres; il s'eſt trompé: mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit auſſi ſenſible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt ſincere qu'elle prend à ſon cœur. On veut ſavoir quel eſt donc ce profit. J'y conſens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'expoſer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeſte.

Emile aime; il n'eſt donc pas téméraire; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuſe Sophie n'eſt pas fille à lui paſſer des familiarités. Comme la ſageſſe a ſon terme en toute choſe, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & ſon pere lui-même craint quelquefois que ſon extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus ſe-

droit, à peine ose-t-il,
soupirant, presser ce
poitrine. Cependant,
gue contrainte, il se l
furtivement sa robe, d
il est assez heureux pou
bien ne s'en pas apperc
qu'il veut prendre un
tement la même liberté
le trouver très-mauvais
elle s'irrite, le dépit lu
mots piquans; Emile
pas sans replique: le r
passe en bouderie, &
très-mécontens.

Sophie est mal à son
est sa confidente; com
roit-elle son chagrin? C
brouillerie; & une b
heure est une si grande

aussi dans la même chambre : Emile entre avec respect, mais d'un air triste. A peine le pere & la mere l'ont-ils salué, que Sophie se retourne ; & lui présentant la main, lui demande, d'un ton caressant, comment il se porte. Il est clair que cette jolie main ne s'avance ainsi que pour être baisée : il la reçoit & ne la baise pas. Sophie, un peu honteuse, la retire d'aussi bonne grace qu'il lui est possible. Emile, qui n'est pas fait aux manieres des femmes, & qui ne sait à quoi le caprice est bon, ne l'oublie pas aisément, & ne s'appaise pas si vîte. Le pere de Sophie la voyant embarrassée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuse, humiliée, ne sait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oser pleurer. Plus elle se contraint, plus son cœur se gonfle ; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, se précipite à ses genoux, lui prend la main, la baise plusieurs fois avec saisissement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere en éclatant de rire ; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offensé. Emile, enhardi par ce discours, tourne

Sophie , q
ſauver la bouche , expoſe
roſes. L'indiſcret ne s'en c
on réſiſte foiblement. Qu
n'étoit pas pris ſous les
mere ! Sévere Sophie , pı
vous : on vous demander
tre robe à baiſer , à condit
la refuſerez quelquefois.

Après cette exemplaire
pere ſort pour quelque af
envoie Sophie ſous quel
puis elle adreſſe la parol
lui dit d'un ton aſſez ſéri
„ ſieur , je crois qu'un
„ auſſi-bien né , auſſi-l
„ vous , qui a des ſen
„ mœurs , ne voudroit
„ déshonneur d'une far

ɔrife, & les libertés qu'on prend
ı d'eux en abusant de leur con.
ce, & tournant en piéges les
nes faveurs qui, sous leurs yeux,
ont qu'innocentes. Il vous dira,
nsieur, que ma fille n'a eu d'au-
tort avec vous, que celui de ne
voir, dès la premiere fois, ce
elle ne devoit jamais souffrir : il
s dira que tout ce qu'on prend
r faveur, en devient une, &
l est indigne d'un homme d'hon-
r d'abuser de la simplicité d'une
ne fille, pour usurper en secret
mêmes libertés qu'elle peut souf-
devant tout le monde. Car on
ce que la bienséance peut tolé-
en public ; mais on ignore où
rête dans l'ombre du mystere,
ıi qui se fait seul juge de ses fan-
ies „.
ès cette juste réprimande, bien
adressée à moi qu'à mon Eleve,
sage mere nous quitte, & me
dans l'admiration de sa rare pru-
, qui compte pour peu qu'on
devant elle la bouche de sa fille,
s'effraye qu'on ose baiser sa robe
rticulier. En réfléchissant à la fo-
nos maximes, qui sacrifient tou-

procédés font d'autan
que ceux qui les on
honnêtes.

En penétrant, à c
cœur d'Emile, des d
dû plutôt lui dicter
réflexion nouvelle,
le plus d'honneur à
me garde pourtant b
quer à son amant.
que cette prétendi
reproche, n'est qu'u
sage pour se gara
Avant le malheur c
perament combusti
premiere étincelle
son pouvoir. Ce
qu'elle est severe ;

craint plus d'en faire à autrui ?
ſt-ce qui a moins de prétentions
ıt genre, hors la vertu ? Encore
:e pas de ſa vertu qu'elle eſt fiere,
e l'eſt que pour la conſerver ; &
elle peut ſe livrer ſans riſque au
ant de ſon cœur, elle careſſe
à ſon amant. Mais ſa diſcrete mere
t pas tous ces détails à ſon pere
: les hommes ne doivent pas
avoir.
n même qu'elle ſemble s'enor-
ir de ſa conquête, Sophie en eſt
ue encore plus affable, & moins
ınte avec tout le monde, hors
ètre le ſeul qui produit ce chan-
ıt. Le ſentiment de l'indépen-
n'enfle pas ſon noble cœur. Elle
phe avec modeſtie d'une victoire
i coûte ſa liberté. Elle a le main-
ıoins libre & le parler plus timi-
depuis qu'elle n'entend plus le
'amant ſans rougir. Mais le con-
ıtent perce à travers ſon embar-
& cette honte elle-même n'eſt pas
ntiment fâcheux. C'eſt ſur-tout
es jeunes ſurvenans que la diffé-
de ſa conduite eſt le plus ſenſi-
)epuis qu'elle ne les craint plus,
ème réſerve qu'elle avoit avec eux

toujours aſſez ai
qui ne lui ſeront
Si le véritable
de coquetterie ,
voir quelques tra
dont Sophie ſe c
préſence de ſon a
non contente de
elle l'embraſe pa
de réſerve & de c
fâchée encore d'i
ſion par un peu
roit qu'égayant à
tes, elle deſtine
les graces d'un en
avoir avec lui :
attentive, trop b

a qu'il ne ſoit jamais aſſez en-

quel effet, ce petit manége fera
.mile ? Sera-t-il jaloux, ne
t-il pas ? C'eſt ce qu'il faut
r ; car de telles digreſſions en-
ſſi dans l'objet de mon livre,
ignent peu de mon ſujet.
fait voir précédemment com-
ns les choſes qui ne tiennent
inion, cette paſſion s'introduit
cœur de l'homme. Mais en
'eſt autre choſe ; la jalouſie pa-
s tenir de ſi près à la Nature,
bien de la peine à croire qu'elle
nne pas, & l'exemple même
naux, dont pluſieurs ſont ja-
qu'à la fureur, ſemble établir
nent oppoſé ſans réplique. Eſt-
ion des hommes qui apprend
s à ſe mettre en pieces, &
reaux à ſe battre juſqu'à la

ſion contre tout ce qui trouble
it nos plaiſirs eſt un mouvement
cela eſt inconteſtable. Juſqu'à
oint le deſir de poſſéder exclu-
t ce qui nous plaît eſt encore
même cas. Mais quand ce de-
u paſſion ſe transforme en fu-

distinguer.

L'exemple tiré
devant examiné
l'inégalité ; & ma
chis de nouveau
roit assez solide
les Lecteurs. J'aj
distinctions que
écrit, que la jal
nature tient bea
du sexe, & que
est ou paroît êtr
lousie est à son
alors mesurant
soins, ne peut
mâle que comme
rent. Dans ces m
les obéissant tou

donné, se refuse communément à tout autre, & le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence s'inquiete aussi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces especes le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les especes où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupedes; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se

donc à prouver qu
des mâles dans quel
maux ne conclut
l'homme ; & l'excep
mats méridionaux
établie, ne fait qu
le principe, puisq
lité des femmes, q
que précaution des
sentiment de sa pr
l'homme à recouri
pour éluder les loi
Parmi nous, où
cela moin éludée
sens contraire & pl
sie a son motif da
les, plus que dar
Dans la plupart de

mes si dissimulées (15), & ont si fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter sur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassurent sur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'est autre chose. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à sa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion, qui ne respire qu'exclusions & préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien, est toujours inique; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, est par lui-même un sentiment rempli d'équité.

---

(15) L'espece de dissimulation que j'entends ici, est opposée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la Nature; l'une consiste à déguiser les sentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

l'amour ... ...
fiante ; & jamais l'amo
n'exifta dans un cœur l
que nul n'aime dans ce
les qualités dont il fait
Tout ceci bien écla
dire à coup fûr, de que
loufie Emile fera capab
peine cette paffion a-t
dans le cœur humain,
terminée uniquement
Emile amoureux & jalc
colere, ombrageux, n
licat, fenfible & crain
alarmé qu'irrité ; il
plus à gagner fa maît
cer fon rival ; il l'éca
comme un obftacle, f

eſt dans le ſuccès, il redoublera
ins pour ſe rendre aimable, &
blement il réuſſira. La généreuſe
e, en irritant ſon amour par
ues alarmes, ſaura bien les ré-
l'en dédommager; & ces con-
ns, qui n'étoient ſoufferts que
le mettre à l'épreuve, ne tarde-
pas d'être écartés.
is où me ſens-je inſenſiblement
né? O Emile! qu'es-tu devenu?
e reconnoître en toi mon Eleve?
bien je te vois déchu! Où eſt ce
homme formé ſi durement, qui
it les rigueurs des ſaiſons, qui
t ſon corps aux plus rudes tra-
, & ſon ame aux ſeules loix de la
e; inacceſſible aux préjugés, aux
ns; qui n'aimoit que la vérité,
ne cédoit qu'à la raiſon, & ne
à rien de ce qui n'étoit pas lui?
tenant amolli dans une vie oiſive,
laiſſe gouverner par des fem-
leurs amuſemens ſont ſes occu-
ns, leurs volontés ſont ſes loix;
eune fille eſt l'arbitre de ſa deſti-
il rampe & fléchit devant elle;
ve Emile eſt le jouet d'un enfant!
l eſt le changement des ſcenes de
; chaque âge a ſes reſſorts qui le

par l'avarice : quand r
près la sageſſe ? Heu
y conduit malgré lui
quel guide on ſe ſer
le mene au but ? Le
ges eux - mêmes ont
à la foibleſſe humai
les doigts ont caſſé d
fut pas pour cela moi
Voulez vous étend
tiere l'effet d'une heu
Prolongez durant la
nes habitudes de l'e
votre Eleve eſt ce qu
tes qu'il ſoit le mê
tems. Voilà la dernie
vous reſte à donner
C'eſt pour cela ſur-t

n eſt grand, on doit renoncer à
ce qu'on faiſoit étant petit. Si cela
, à quoi ſerviroit de ſoigner l'en-
e, puiſque le bon ou le mauvais
e qu'on en feroit s'évanouiroit
elle, & qu'en prenant des ma-
es de vivre abſolument différentes,
prendroit néceſſairement d'autres
ns de penſer ?
omme il n'y a que de grandes ma-
es qui faſſent ſolution de conti-
é dans la mémoire, il n'y a gueres
de grandes paſſions qui la faſſent
les mœurs. Bien que nos goûts &
inclinations changent, ce change-
t, quelquefois aſſez bruſque, eſt
ici par les habitudes. Dans la ſuc-
on de nos penchans, comme dans
bonne dégradation de couleurs,
ile Artiſte doit rendre les paſſages
erceptibles, confondre & mêler les
es, & pour qu'aucune ne tranche,
endre pluſieurs ſur tout ſon tra-
Cette regle eſt confirmée par l'ex-
ence : les gens immodérés chan-
tous les jours d'affections, de
s, de ſentimens, & n'ont pour
e conſtance que l'habitude du chan-
ent ; mais l'homme réglé revient
ours à ſes anciennes pratiques, &

nent point en mépris
cédé ; qu'en contrad
habitudes, ils n'aban
anciennes, & qu'ils
faire ce qui est bie
tems où ils ont com
lement vous aurez fa
ge, & vous serez sû
fin de leurs jours : c
plus à craindre, es
lequel vous veillez n
on le regrette toujo
cilement dans la su
y a conservés : au
sont interrompus,
de la vie.

La plupart des
croyez faire conti
aux jeunes gens
véritables habitud

te. Il n'en eſt pas ainſi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans ſon enfance que volontairement & avec plaiſir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui ſont tellement devenus néceſſaires, qu'il n'y pourroit renoncer ſans ſouffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & ſédentaire, ſeroit l'empriſonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que ſon humeur & ſa ſanté n'en fuſſent également altérées. A peine peut-il reſpirer à ſon aiſe dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de deſirer de la parcourir avec elle. Il reſte pourtant quand il faut reſter; mais il eſt inquiet, agité; il ſemble ſe débattre; il reſte, parce qu'il eſt dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des beſoins auxquels je l'ai ſoumis, des aſſujettiſſemens que je lui ai donnés: & tout cela eſt vrai; je l'ai aſſujetti à l'état d'homme.

dans la maniere, l'a
lui-même ? A quel p
phie s'eſt-elle miſe ?
ſentimens qui ſont
de ſon amant. L'eſti
la frugalité, la ſimp
déſintéreſſement, l
& des richeſſes. En
avant que l'amour
ſées. En quoi don
tablement changé ?
raiſons d'être lui - 1
point où il ſoit di
étoit.

Je n'imagine pa
vre avec quelque :
puiſſe croire que t
ces de la ſituation
ſoient ainſi raſſem
par hazard. Eſt-ce
villes fourniſſant

vient loger dans le même lieu ? Eſt-ce par hazard qu'il ne trouve un aſyle que ſi loin d'elle ? Eſt-ce par hazard qu'il la voit ſi rarement, & qu'il eſt forcé d'acheter par tant de fatigues le plaiſir de la voir quelquefois ? Il s'effémine, dites-vous ? Il s'endurcit, au contraire ; il faut qu'il ſoit auſſi robuſte que je l'ai fait, pour réſiſter aux fatigues que Sophie lui fait ſupporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette diſtance eſt le ſoufflet de la forge ; c'eſt par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement aſſis dans un bon carroſſe, il l'aimeroit à ſon aiſe, il l'aimeroit en Pariſien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, ſi la mer ne l'eût ſéparé d'elle ? Lecteur, épargnez-moi des paroles ; ſi vous êtes fait pour m'entendre, vous ſuivrez aſſez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous ſommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi-lieue de la

chevaux ; le lien e
bre , il s'échappe
je le suis, je l'attei
ramene. Malheur
peur des chevaux ,
d'elle. Emile ne voi
l'avertit à l'oreille
laissé prendre à son
tout honteux, pren
en arriere ; il est j
son tour. Il part
débarrasser de nos
sant ainsi Sophie
trouve plus le chev
commode. Il revien
rencontre à moitié

Au voyage suivan
plus de chevaux. P

noble hospitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatigans plaisirs de votre enfant ? Très-volontiers, reprends-je à l'instant ; aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussi-tôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquiéter de nous, la mere pense enfin

... frappé d
joie ; & Sophie
un peu plus fo
qu'elle a trouvé
Peu-à-peu la
la familiarité d
fent & s'affermi
jours prefcrits p
mere, je viens or
ami ; quelquefois
feul. La confianc
ne doi plus trai
fant & qu'aurois
fi mon Eleve ne n
me ? Il m'arrive a
alors il eft trifte &
que ferviroient fes
il fait bien que je
fes intérêts. Au refi
enfemble ou fépare
qu'aucun tems ne

aux regles que je lui dicte en secret.

Un jour qu'il est allé seul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le soir-même, & je lui dis en l'embrassant; quoi! cher Emile, tu reviens à ton ami! Mais au lieu de répondre à mes caresses, il me dit avec un peu d'humeur; ne croyez pas que je revienne si-tôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinsse; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embrasse derechef, en lui disant; ame franche, ami sincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'est pour moi que tu le dis; ton retour est son ouvrage: mais ta franchise est le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent: mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ses yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générosité, & en lui disant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de son cœur sans y songer: s'il est

Un voit par ce
jeune homme et
sa vie auprès de
autant qu'il vou
deux par semaine
sions qu'il reçoit
vent d'une seule d
dent rarement au le
bien plus de tems
ou à se feliciter de
voir en effet. Dans
donne à ses voyages
auprès d'elle qu'à
s'en éloigner. Ses p
délicieux, mais mo
naires, irritent son
ner son cœur.

Les jours qu'il n
n'est pas oisif & séde
là, c'est Emile en
du tems

travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît; il cherche les raisons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propose une meilleure forme de charrue, il en fait faire sur ses dessins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'usage inconnu dans le pays; souvent il met lui-même la main à l'œuvre; ils sont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aisément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des sillons plus profonds & plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture; ils voient qu'il la sait en effet. En un mot il étend son zele & ses soins à tout ce qui est d'utilité premiere & générale; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé; mais il en

ıı ıaıı relever ou cou\
à demi tombée, à l'
cher ſa terre aband
moyens, à l'autre il fo
un cheval, du bétail
la place de celui qu'il
voiſins ſont près d'ent
les gagne, il les accom
tombe malade, il le f
ſoigne lui-même (16)
vexé par un voiſin pui
tege & le recommand
jeunes gens ſe recher
les marier; une bonne
ſon enfant chéri, il v

---

(16) Soigner un payſan n
le purger, lui donner des dr
un Chirurgien. Ce n'eſt pas
beſoin ces pauvres gens dans l
de nourriture meill...

confole, il ne fort point auffi-tôt qu'il eft entré; il ne dédaigne point les indigens, il n'eft point preffé de quitter les malheureux; il prend fouvent fon repas chez les payfans qu'il affifte, il l'accepte auffi chez ceux qui n'ont pas befoin de lui; en devenant le bienfaicteur des uns & l'ami des autres, il ne ceffe point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de fa perfonne autant de bien que de fon argent.

Quelquefois il dirige fes tournées du côté de l'heureux féjour : il pourroit efpérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade fans en être vu. Mais Emile eft toujours fans détour dans fa conduite, il ne fait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicateffe qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de foi. Il garde à la rigueur fon ban, & n'approche jamais affez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il erre avec plaifir dans les environs, recherchant les traces des pas de fa maîtreffe, s'attendriffant fur les peines qu'elle a prifes & fur les courfes qu'elle a bien voulu faire par complaifance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il

teaux, de la crême.
n'est pas insensible
& fait volontiers hon
voyance ; car j'ai to
compliment, n'en e
soin qui l'attire ; c'e
tite fille pour être moi
remerciant. Le pere
des gâteaux & buvoi
Emile est de l'écot d
jours au guet pour vol
te de crême où la c
ait trempé.

A propos de gâteaux
le de ses anciennes c
savoir ce que c'est q
je l'explique, on en
mande s'il fait courir en
jamais, répond-il ; je f
de l'avoir oublié. Quelq

, & pour mieux imiter les anciens
:, on met un gâteau ſur le but ;
:un ſe tient prêt ; le papa donne le
al en frappant des mains. L'agile
le fend l'air, & ſe trouve au bout
a carriere qu'à peine mes trois lour-
ts ſont partis. Emile reçoit le prix
mains de Sophie, & non moins
éreux qu'Enée, fait des préſens à
: les vaincus.

u milieu de l'éclat du triomphe,
hie oſe défier le vainqueur, & ſe
te de courir auſſi-bien que lui. Il
refuſe point d'entrer en lice avec
; &, tandis qu'elle s'apprête à l'en-
: de la carriere, qu'elle retrouſſe ſa
e des deux côtés, & que, plus cu-
iſe d'étaler une jambe fine aux yeux
mile que de le vaincre à ce combat,
regarde ſi ſes jupes ſont aſſez cour-
, il dit un mot à l'oreille de la mere ;
ſourit & fait un ſigne d'approba-
1. Il vient alors ſe placer à côté de
concurrente, & le ſignal n'eſt pas
tôt donné qu'on la voit partir &
er comme un oiſeau.

.es femmes ne ſont pas faites pour
rir ; quand elles fuient, c'eſt pour
: atteintes. La courſe n'eſt pas la
le choſe qu'elles faſſent mal-adroite-



juchées, les for
sauterelles qui v
sauter.

Emile n'imagir
coure mieux qu'
daigne pas sortir
partir avec un sc
Sophie est léger
bas ; elle n'a bas
paroître avoir le
les devans d'une
pour atteindre c
te, il n'a que
quand il l'apperç
Il part donc à
l'aigle qui fond s
fuit, la talonne
essoufflée, passe
gauche autour c
une plume, &

ces occupations diverses se joint
du métier que nous avons appris.
ioins un jour par semaine, & tous
où le mauvais tems ne nous per-
pas de tenir la campagne, nous
is Emile & moi travailler chez un
:e. Nous n'y travaillons pas pour la
e, en gens au-dessus de cet état,
tout de bon & en vrais ouvriers.
ere de Sophie nous venant voir
trouve une fois à l'ouvrage, &
anque pas de rapporter avec ad-
:ion à sa femme & à sa fille ce qu'il
. Allez voir, dit-il, ce jeune
ne à l'attelier, & vous verrez s'il
ise la condition du pauvre! On
imaginer si Sophie entend ce dis-
avec plaisir! On en reparle, on
roit le surprendre à l'ouvrage.
ie questionne sans faire semblant
:n, & après s'être assurées d'un
s jours, la mere & la fille pren-
une calêche & viennent à la ville
ime jour.
entrant dans l'attelier Sophie ap-
it à l'autre bout un jeune homme
te, les cheveux négligemment at-
s, & si ocoupé de ce qu'il fait
ne la voit point; elle s'arrête &
gne à sa mere. Emile un ciseau

eſt reſpectable
chef; c'eſt lui
qui te gagne to
voilà l'homme.
Tandis qu'el
ſerver, je les
par la manch
voit, jette ſe
un cri de joie;
premiers tranſ
reprend ſon t
peut reſter aſſi
vacité, parce
les outils, tou
ramaſſe des c
garde à nos m
aime ce métie
La folâtre eſſa
De ſa blanch
pouſſe un rab

Cependant la mere queſtionne le Maître. Monſieur, combien payez-vous ces garçons là? Madame, je leur donne à chacun vingt ſols par jour & je les nourris; mais ſi ce jeune homme vouloit il gagneroit bien davantage; car, c'eſt le meilleur ouvrier du pays. Vingt ſols par jour, & vous les nourriſſez! dit la mere en nous regardant avec attendriſſement. Madame, il eſt ainſi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embraſſe, le preſſe contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois; mon fils! ô mon fils!

Après avoir paſſé quelque tems à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner: allons-nous en, dit la mere à la fille; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup ſur la joue en lui diſant: Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous? Il lui répond d'un ton fort triſte, je ſuis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien ſe paſſer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui preſſe & qu'il faut rendre après-de-

mis. La mere ne re
attend qu'Emile parle
tête & se tait. Monsie
peu surprise de ce sile
rien à dire à cela ? E
drement la fille & ne
mots ; vous voyez b
je reste. Là-dessus le
& nous laissent. Emil
jusqu'à la porte, les
tant qu'il peut, soup
mettre au travail san

En chemin, la me
sa fille de la bizarrer
Quoi ! dit-elle, étoi
contenter le Maitre
de rester, & ce jeur
digue qui verse l'arge
n'en fait-il plus trou
sions convenables ? (

ſais qu'il dédommageroit aiſément l'ouvrier du léger préjudice que lui cauſeroit ſon abſence ; mais cependant il aſſerviroit ſon ame aux richeſſes, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ſes devoirs, & à croire qu'on eſt diſpenſé de tout pourvu qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penſer, & j'eſpere de n'être pas cauſe qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de reſter? Maman, ne vous y trompez pas ; c'eſt pour moi qu'il reſte ; je l'ai bien vu dans ſes yeux.

Ce n'eſt pas que Sophie ſoit indulgente ſur les vrais ſoins de l'amour. Au contraire, elle eſt impérieuſe, exigeante ; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui ſe ſent, qui s'eſtime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne ſentiroit pas tout le prix du ſien, qui ne l'aimeroit pas pour ſes vertus, autant & plus que pour ſes charmes ; un cœur qui ne lui préféreroit pas ſon propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre choſe. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la ſienne ;

qu'elle n'a pu c

Mais ce droit
à part, jalouse à l'
elle épie avec qu
respecte, avec q
ses volontés, ave
devine, avec que
au moment prescr
qu'il retarde ni qu'
qu'il soit exact. An
férer à elle; retard
Négliger Sophie! c
deux fois. L'injuste
failli tout perdre, m
table & sait bien rép

Un soir nous somm
le a reçu l'ordre. On
de nous; nous n'arr
sont-ils devenus? Q
est arrivé? Personne
soirée s'éco...

lendemain matin. Le meſſager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuſes de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroiſſons nous-mêmes. Alors la ſcene change ; Sophie eſſuie ſes pleurs, ou ſi elle en verſe, ils ſont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à ſe raſſurer ſur notre vie : Emile vit & s'eſt fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reſte ; il faut reſter : mais prenant à l'inſtant ſon parti, elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit : vous avez tenu vos amis en peine ; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aiſément. Qui donc, mon Papa ? dit Sophie avec une maniere de ſourire le plus gracieux qu'elle puiſſe affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne ſoit pas vous ? Sophie ne replique point & baiſſe les yeux ſur ſon ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid & compoſé. Emile embarraſſé n'oſe aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il ſe porte, l'invite à s'aſſeoir,

est la dupe de ce lang...
sur le point d'en être pi...
Pour le désabuser, je ...
main de Sophie, j'y v...
levres comme je fais q...
la retire brusquement a...
Monsieur si singuliérem...
que ce mouvement inv...
cele à l'instant aux yeu...
Sophie elle-méme v...
trahie, se contraint n...
froid apparent se cha...
ironique. Elle répon...
lui dit par des monos...
d'une voix lente & m...
craignant d'y laisser ...
cent de l'indignation...
d'effroi la regarde a...
che de l'engager à ...
les siens, pour y r...

ſa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'eſt mon tour, & qu'il eſt tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends ſa main qu'elle ne retire plus, car elle eſt prête à ſe trouver mal. Je lui dis avec douceur : chere Sophie, nous ſommes malheureux, mais vous êtes raiſonnable & juſte ; vous ne nous jugerez pas ſans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainſi.

" Nous ſommes partis hier à quatre
„ heures ; il nous étoit preſcrit d'arriver
„ à ſept, & nous prenons toujours plus
„ de tems qu'il ne nous eſt néceſſaire,
„ afin de nous repoſer en approchant
„ d'ici. Nous avions déjà fait les trois
„ quarts du chemin quand des lamen-
„ tations douloureuſes nous frappent
„ l'oreille ; elles partoient d'une gorge
„ de la colline à quelque diſtance de
„ nous. Nous accourons aux cris ; nous
„ trouvons un malheureux payſan, qui
„ revenant de la ville un peu pris de
„ vin ſur ſon cheval, en étoit tombé
„ ſi lourdement qu'il s'étoit caſſé la
„ jambe. Nous crions, nous appellons
„ du ſecours, perſonne ne répond ;
„ nous eſſayons de remettre le bleſſé

„ d'attacher le cl
„ l'écart, puis fa
„ nos bras, nous
„ le portons le
„ eſt poſſible, en
„ ſur la route qu
„ aller chez lui.
„ il falut nous
„ Nous arrivons
„ gue ; nous tr
„ priſe amere
„ déjà la maiſon
„ que nous rap
„ peine, étoit
„ ſi cordialeme
„ premiere arri
„ où nous étio
„ étions point
„ ment.
„ Il n'avoit

„ pouvoit efpérer aucun fecours? Emi-
„ le prit le parti d'aller prendre le
„ cheval que nous avions laiffé dans
„ le bois, de le monter, de courir à
„ toute bride chercher un chirurgien
„ à la ville. Il donna le cheval au
„ chirurgien, & n'ayant pu trouver
„ affez tôt une garde, il revint à pied
„ avec un domeftique, après vous
„ avoir expédié un exprès; tandis
„ qu'embarraffé, comme vous pouvez
„ croire, entre un homme ayant une
„ jambe caffée & une femme en tra-
„ vail, je préparois dans la maifon
„ tout ce que je pouvois prévoir être
„ néceffaire pour le fecours de tous
„ les deux.

„ Je ne vous ferai point le détail du
„ refte; ce n'eft pas de cela qu'il eft
„ queftion. Il étoit deux heures après
„ minuit avant que nous ayons eu ni
„ l'un ni l'autre un moment de relâ-
„ che. Enfin nous fommes revenus
„ avant le jour dans notre afyle ici
„ proche, où nous avons attendu
„ l'heure de votre réveil pour vous
„ rendre compte de notre accident „.

Je me tais fans rien ajouter. Mais avant que perfonne parle, Emile s'approche de fa maîtreffe, éleve la voix,

de douleur,
faire oublier les dr
ils me font plus fac
je n'y renoncerai ja
Sophie, à ces m
pondre se leve, lu
tour du cou, lui
la joue, puis lui te
une grace inimita
Emile, prends cet
toi. Sois quand tu
& mon maître. Je
cet honneur.
A peine l'a-t-e
pere enchanté fi
criant *bis*, *bis*, &
presser lui donne
sur l'autre joue;
instant, effrayée
vient de faire, e

auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés; Emile en avoir fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Emile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans son lit ; elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce & légere sait aller chercher tout ce qui les blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre, & sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste & quelquefois si dédaigneuse, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le blessé sans aucun scrupule, & le met dans une situation

dresse qu'il se sent
s'être apperçu qu
femme & le mari
l'aimable fille q
plaint, qui les c
du Ciel que Dieu
a la figure & la
a la douceur & l
dri la contemple
aime ta compag
pour te consoler
te soulager dan
femme.

On fait bapti
deux amans le
fond de leurs c
à faire à d'aut
ment desiré ;
tous les scrupu
mais les mien

feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte? il fait un grand cri, se leve en frappant des mains, &, sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, poursuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon sang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude presque menaçante; ce que je ferois.... je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Rassurez-vous, réponds-je en souriant: elle vit, elle se porte bien, elle pense à vous, & nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous causerons.

La passion dont il est préoccupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés; il faut l'intéresser par cette passion même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai fait par ce terrible préambule; je suis bien sûr maintenant qu'il m'écoutera.

“ Il faut être heureux, cher Emile;
„ c'est la fin de tout être sensible; c'est
„ le premier desir que nous imprima la
„ Nature, & le seul qui ne nous quitte

„ teint. Mon jeune ...
„ naiſſance je te pris d
„ & qu'atteſtant l'Etre ſu
„ gagement que j'oſai
„ vouai mes jours au
„ tiens, ſavois-je moi
„ je m'engageois. Non
„ lement qu'en te rer
„ j'étois ſûr de l'être. I
„ toi cette utile recherc
„ dois commune à tous

„ Tant que nous ig
„ nous devons faire, la
„ à reſter dans l'inacti
„ tes les maximes celle
„ a le plus grand beſoi
„ fait le moins ſuivre. C
„ heur ſans ſavoir où i
„ poſer à le fuir, c'e
„ de riſques contrair
tes pour s'égare

„ pour le chercher, & sortis une fois „ de la place où nous pouvons le con„ noître, nous n'y savons plus revenir.

„ Avec la même ignorance j'essayai „ d'éviter la même faute. En prenant „ soin de toi, je résolus de ne pas „ faire un pas inutile & de t'empê„ cher d'en faire. Je me tins dans la „ route de la nature, en attendant „ qu'elle me montrât celle du bon„ heur. Il s'est trouvé qu'elle étoit la „ même; & qu'en n'y pensant pas je „ l'avois suivie.

„ Sois mon témoin, sois mon juge, „ je ne te récuserai jamais. Tes pre„ miers ans n'ont point été sacrifiés à „ ceux qui les devoient suivre; tu as „ joui de tous les biens que la nature „ t'avoit donnés. Des maux auxquels „ elle t'assujettit, & dont j'ai pu te „ garantir, tu n'as senti que ceux qui „ pouvoient t'endurcir aux autres. Tu „ n'en as jamais souffert aucun que „ pour en éviter un plus grand. Tu „ n'as connu ni la haine, ni l'escla„ vage. Libre & content, tu es resté „ juste & bon: car la peine & le vice „ sont inséparables, & jamais l'homme „ ne devient méchant que lorsqu'il est „ malheureux. Puisse le souvenir de

„ Tu fais souffrir & mourir ;
endurer la loi de la nécessit
les maux physiques, mais t
point encore imposé de loix a
petits de ton cœur, & c'est
affections, bien plus que de r
soins, que naît le trouble de
vie. Nos desirs sont étendus,
force est presque nulle. L'h
tient par ses vœux à mille c
& par lui-même il ne tient à
pas même à sa propre vie ; p
augmente ses attachemens, p
multiplie ses peines. Tout n
que passer sur la terre : tout c
nous aimons nous échappera t
tard, & nous y tenons comm

„ Toujours des privations, toujours „ des pertes, toujours des alarmes ; „ tu ne jouiras pas même de ce qui te „ sera laissé. La crainte de tout perdre „ t'empêchera de rien posséder ; pour „ n'avoir voulu suivre que tes passions, „ jamais tu ne les pourras satisfaire. „ Tu chercheras toujours le repos, il „ fuira toujours devant toi ; tu seras „ misérable & tu deviendras méchant ; „ & comment pourrois-tu ne pas l'être, „ n'ayant de loi que tes desirs effrénés ? „ Si tu ne peux supporter des priva- „ tions involontaires, comment t'en „ imposeras-tu volontairement ? Com- „ ment sauras-tu sacrifier le penchant „ au devoir, & résister à ton cœur „ pour écouter ta raison ? Toi qui ne „ veux déjà plus voir celui qui t'ap- „ prendra la mort de ta maîtresse, com- „ ment verrois-tu celui qui voudroit te „ l'ôter vivante ? celui qui t'oseroit „ dire ; elle est morte pour toi, la vertu „ te sépare d'elle ? S'il faut vivre avec „ elle quoi qu'il arrive, que Sophie „ soit mariée ou non, que tu sois libre „ ou ne le sois pas, qu'elle t'aime ou „ te haïsse, qu'on te l'accorde ou „ qu'on te la refuse, n'importe, tu la „ veux, il la faut posséder à quelque

„ defire :

„ Mon enfant
„ bonheur ſans c
„ ſans combat. L
„ de *force*; la for
„ vertu. La vertu
„ être foible par
„ ſa volonté ; c'e
„ le mérite de l'h
„ que nous appel
„ ne l'appellons
„ qu'il n'a pas
„ bien faire. Po
„ ſi profané, j'ai
„ en état de m'e
„ vertu ne coûte
„ a peu beſoin
„ beſoin vient q
„ veillent : il e

„ En t'élevan

„ ce qui lui appartient qu'à ne te soucier que de ce qui est à toi. Je t'ai fait plutôt bon que vertueux : mais celui qui n'est que bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la bonté se brise & périt sous le choc des passions humaines ; l'homme qui n'est que bon, n'est bon que pour lui.

„ Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ? C'est celui qui sait vaincre ses affections. Car alors il suit sa raison, sa conscience, il fait son devoir, il se tient dans l'ordre, & rien ne l'en peut écarter. Jusqu'ici tu n'étois libre qu'en apparence ; tu n'avois que la liberté précaire d'un esclave à qui l'on n'a rien commandé. Maintenant sois libre en effet ; apprends à devenir ton propre maître ; commande à ton cœur, ô Emile ! & tu seras vertueux.

„ Voilà donc un autre apprentissage à faire, & cet apprentissage est plus pénible que le premier : car la nature nous délivre des maux qu'elle nous impose, ou nous apprend à les supporter ; mais elle ne nous dit rien pour ceux qui nous viennent de nous ; elle nous abandonne à nous-

„ rougir.

„ C'eſt ici ta pr
„ la ſeule, peut-é
„ toi. Si tu la ſ
„ elle ſera la der
„ toutes les autre
„ celle de la vert

„ Cette paſſion
„ je le ſais bien :
„ les ames qui l
„ teté la forma
„ rie. Heureux :
„ la vertu ne fo
„ à ceux de l'a
„ qui vous atte
„ prix de votre
„ votre attache
„ homme ſince
„ t'en a-t-elle
„ es - tu moin

s'exerce point au combat devant l'ennemi ; on s'y prépare avant la guerre ; on s'y préſente déjà tout préparé.

„ C'eſt une erreur de diſtinguer les paſſions en permiſes & défendues, pour ſe livrer aux premieres & ſe refuſer aux autres. Toutes ſont bonnes quand on en reſte le maitre, toutes ſont mauvaiſes quand on s'y laiſſe aſſujettir. Ce qui nous eſt défendu par la nature, c'eſt d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces ; ce qui nous eſt défendu par la raiſon, c'eſt de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir ; ce qui nous eſt défendu par la conſcience, n'eſt pas d'être tentés, mais de nous laiſſer vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des paſſions : mais il dépend de nous de régner ſur elles. Tous les ſentimens que nous dominons ſont légitimes, tous ceux qui nous dominent ſont criminels. Un homme n'eſt pas coupable d'aimer la femme d'autrui, s'il tient cette paſſion malheureuſe aſſervie à la loi du devoir : il eſt coupable d'aimer ſa propre femme au point d'immoler tout à cet amour.

„ condition. Etudie & c
„ nes ; quelque étroites
„ on n'eſt point malheu
„ s'y renferme : on ne
„ on veut les paſſer ; c
„ dans ſes deſirs inſenſi
„ rang des poſſibles ce q
„ on l'eſt quand on o
„ d'homme pour s'en f
„ naires, deſquels on re
„ dans le ſien. Les ſeul
„ privation coûte, ſont
„ on croit avoir droit,
„ poſſibilité de les obten
„ les ſouhaits ſans eſpoi
„ tent point. Un gueu
„ tourmenté du deſir d
„ Roi ne veut être Dieu
„ croit n'être plus homm
„ Les illuſions de l'o

„ point inutilement ſes forces pour „ jouir de ce qu'il ne peut conſerver, „ & les employant toutes à bien poſ- „ ſéder ce qu'il a, il eſt en effet plus „ puiſſant & plus riche de tout ce „ qu'il deſire de moins que nous. Etre „ mortel & périſſable, irai-je me for- „ mer des nœuds éternels ſur cette „ terre, où tout change, où tout paſſe, „ & dont je diſparoîtrai demain ? O „ Emile, ô mon fils, en te perdant „ que me reſteroit-il de moi ? Et pour- „ tant il faut que j'apprenne à te per- „ dre : car qui ſait quand tu me ſeras „ ôté ?

„ Veux-tu donc vivre heureux & „ ſage ? N'attache ton cœur qu'à la „ beauté qui ne périt point : que ta „ condition borne tes deſirs, que tes „ devoirs aillent avant tes penchans ; „ étends la loi de la néceſſité aux cho- „ ſes morales : apprends à perdre ce „ qui peut t'être enlevé ; apprends à „ tout quitter quand la vertu l'ordon- „ ne, à te mettre au-deſſus des événe- „ mens, à détacher ton cœur ſans „ qu'ils le déchirent, à être courageux „ dans l'adverſité, afin de n'être ja- „ mais miſérable ; à être ferme dans „ ton devoir, afin de n'être jamais

„ possession meme
„ une volupté que
„ bler ; tu les pos
„ possedent , &
„ me à qui tout
„ de ce qu'il s
„ ras point , il
„ plaisirs imagin
„ aussi les dou
„ fruit. Tu ga
„ échange , car
„ quentes & rée
„ rares & vai
„ d'opinions t
„ encore de cel
„ prix à la vie
„ sans trouble
„ effroi : tu t'
„ toutes chos
„ d'horreur ,

Il preſſent qu'en lui montrant la néceſſité d'exercer la force de l'ame, je veux le ſoumettre à ce dur exercice, & comme un bleſſé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déjà ſentir ſur ſa plaie la main douloureuſe, mais ſalutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, preſſé de ſavoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, preſqu'en tremblant, & ſans oſer lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous? s'écrie-t-il avec emportement: quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure! .... Quoi! reprends-je, en l'interrompant; c'eſt de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuoſité, ni de vous ni d'un autre: je ſaurai, malgré vous, conſerver votre ouvrage; je ſaurai ne les pas mériter.

Je me ſuis attendu à cette premiere furie: je la laiſſe paſſer ſans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace

je fens qu'il do
donc enfin que
je reprends moi
" Croyez-vou
,, homme, en
,, fe trouve, p
,, que vous l'êt
,, vous le croy
,, Avant de goû
,, vous en ave
,, n'y a rien a
,, avez fenti. I
,, paffagere. L'
,, perd toujou
,, par l'efpéran
,, jamais en ré
,, pare ce qu'
,, dans la poffe
,, exiftant par
,, de beau que
,, état eût nu

„ dureroit ſans ceſſe, l'habitude d'en
„ jouir nous en ôteroit le goût. Si rien
„ ne change au-dehors, le cœur chan-
„ ge ; le bonheur nous quitte, ou nous
„ le quittons.

„ Le tems que vous ne meſuriez
„ pas, s'écouloit durant votre délire.
„ L'été finit, l'hiver s'approche. Quand
„ nous pourrions continuer nos cour-
„ ſes dans une ſaiſon ſi rude, on ne
„ le ſouffriroit jamais. Il faut bien,
„ malgré nous, changer de maniere de
„ vivre ; celle-ci ne peut plus durer.
„ Je vois dans vos yeux impatiens que
„ cette difficulté ne vous embarraſſe
„ gueres : l'aveu de Sophie & vos pro-
„ pres deſirs vous ſuggerent un moyen
„ facile d'éviter la neige, & de n'avoir
„ plus de voyage à faire pour l'aller
„ voir. L'expédient eſt commode ſans
„ doute ; mais le printems venu, la
„ neige fond & le mariage reſte ; il y
„ faut penſer pour toutes les ſaiſons.

„ Vous voulez épouſer Sophie, & il
„ n'y a pas cinq mois que vous la con-
„ noiſſez ! Vous voulez l'épouſer, non
„ parce qu'elle vous convient, mais
„ parce qu'elle vous plaît ; comme ſi
„ l'amour ne ſe trompoit jamais ſur les
„ convenances, & que ceux qui com-

„ convenir ! ce n
„ je mets en dout
„ Celui d'une fen
„ un jour ? Save
„ de ſituations il
„ connoître à for
„ tre mois d'att
„ dent-ils de to
„ deux mois d'al
„ oublier d'elle
„ n'attend - il c
„ pour vous eff
„ être à votre r
„ auſſi indiffér
„ trouvée ſenſi
„ ſentimens n
„ principes ; e
„ nête, & ceſ
„ ſera conſtan
„ le croire ;

„ Sophie n'a pas dix-huit ans, à
„ peine en paſſez-vous vingt-deux ; cet
„ âge eſt celui de l'amour, mais non
„ celui du mariage, Quel pere & quelle
„ mere de famille ! Eh ! pour ſavoir
„ élever des enfans, attendez au moins
„ de ceſſer de l'être ! Savez-vous à
„ combien de jeunes perſonnes les fati-
„ gues de la groſſeſſe ſupportées avant
„ l'âge ont affoibli la conſtitution,
„ ruiné la ſanté, abrégé la vie ? Savez-
„ vous combien d'enfans ſont reſtés
„ languiſſans & foibles, faute d'avoir
„ été nourris dans un corps aſſez for-
„ mé ? Quand la mere & l'enfant croiſ-
„ ſent à la fois, & que la ſubſtance
„ néceſſaire à l'accroiſſement de cha-
„ cun des deux ſe partage, ni l'un ni
„ l'autre n'a ce que lui deſtinoit la na-
„ ture : comment ſe peut-il que tous
„ deux n'en ſouffrent pas ? Ou je con-
„ nois fort mal Emile, ou il aimera
„ mieux avoir une femme & des en-
„ fans robuſtes, que de contenter ſon
„ impatience aux dépens de leur vie &
„ de leur ſanté.

„ Parlons de vous. En aſpirant à l'é-
„ tat d'époux & de pere, en avez-vous
„ bien médité les devoirs ? En deve-
„ nant chef de famille, vous allez de-

„ vous à quel prix
„ de vivre, & pou
„ mourir? Vous cro
„ pris, & vous ne
„ Avant de prendr
„ l'ordre civil, ap
„ noître & à savoi
„ convient.
„ Emile, il fau
„ ne dis pas l'abat
„ étiez capable,
„ reuse de ne vous
„ il la faut quitter
„ d'elle. Ne soyez
„ croire déjà la m
„ vous reste à
„ cette noble tâ
„ à supporter l'al
„ le prix de la fi
„ retour vous pu

lui-même, non encore accoutumé à desirer une chose & à en vouloir une autre, le jeune homme ne se rend pas; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bonheur qui l'attend? Ne seroit-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte que de tarder à l'accepter? Qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir? Et quand cela seroit nécessaire, pourquoi ne lui laisseroit-il pas dans des nœuds indissolubles le gage assuré de son retour? Qu'il soit son époux, & il est prêt à me suivre; qu'ils soient unis, & il la quitte sans crainte.... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans maîtresse, mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires: il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, soyez content, & puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie: je le veux.

dis - je ; il faut pre
départ. Les femmes
on leur doit des mér
absence n'étant pas
elle , comme pour
permis de la suppo
courage.

Je ne suis que
longer jusqu'à la sép
nes gens le journal
mais j'abuse depuis
dulgence des Lecte
finir une fois. Em
aux pieds de sa Ma
rance qu'il vient de
Pour moi , je le cr
même de son am
cette assurance. I
devant elle , s'il l
de la quitter ; il l

ıne le change fur le motif qui le dé-
ıine. Il femble lui dire à chaque
ırd : ô Sophie ! lis dans mon cœur,
ois fidelle; tu n'as pas un amant
vertu.
a fiere Sophie, de fon côté, tâche
upporter avec dignité le coup im-
ru qui la frappe. Elle s'efforce d'y
ıître infenfible; mais comme elle
pas, ainfi qu'Emile, l'honneur du
ıbat & de la victoire, fa fermeté
utient moins. Elle pleure, elle gé-
en dépit d'elle, & la frayeur d'ê-
oubliée, aigrit la douleur de la fé-
ıtion. Ce n'eft pas devant fon amant
lle pleure, ce n'eft pas à lui qu'elle
ıtre fes frayeurs; elle étoufferoit
ôt, que de laiffer échapper un fou-
en fa préfence; c'eft moi qui re-
fes plaintes, qui vois fes larmes,
lle affecte de prendre pour confi-
t. Les femmes font adroites & fa-
t fe déguifer : plus elle murmure
fecret contre ma tyrannie, plus
eft attentive à me flatter; elle fent
fon fort eft dans mes mains.
 la confole, je la raffure, je lui
ınds de fon amant, ou plutôt de
époux : qu'elle lui garde la même

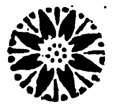
la confiance de leurs paren
raſſure ; mais que ſert la
tre la foibleſſe ? Ils ſe ſépar
s'ils ne devoient plus ſe voi

C'eſt alors que Sophie
les regrets d'Eucharis ,
réellement à ſa place. Ne lai
durant l'abſence réveiller
ques amours. Sophie , lui
jour , faites avec Emile un
livres. Donnez-lui votre T
afin qu'il apprenne à lui reſſ
qu'il vous donne le Spectat
vous aimez la lecture. Etudie
voirs des honnêtes femmes
que dans deux ans ces devo
les vôtres. Cet échange pl

, il me dit ces mots d'un ton
& d'un accent un peu appuyé.
tout fait pour vous complaire ;
avois que je traitois avec un
me d'honneur : il ne me reste
n mot à vous dire. Souvenez-
que votre Eleve a signé son
rat de mariage sur la bouche de
ille „.

lle différence dans la contenance
ux amans ? Emile impétueux,
, agité, hors de lui, pousse
is, verse des torrens de pleurs
mains du pere, de la mere, de
, embrasse en sanglotant tous
is de la maison, & répete mille
s mêmes choses avec un désor-
i feroit rire en toute autre oc-
Sophie morne, pâle, l'œil
, le regard sombre, reste en re-
ne dit rien, ne pleure point, ne
personne, pas même Emile. Il
ı lui prendre les mains, la pres-
ıs ses bras ; elle reste immobile,
ble à ses pleurs, à ses caresses,
ce qu'il fait ; il est déjà parti
elle. Combien cet objet est plus
ınt que la plainte importune &
grets bruyans de son amant ! Il

eſt tenté d'oublier ce qu
phie, en la lui rappellant
vit au moment de ſon dép
qu'il ait le cœur bien ali
ramene pas à elle.



DES VOYAGES.

ON demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, & l'on dispute beaucoup là-dessus. Si l'on proposoit autrement la question, & qu'on demandât s'il est bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne disputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins savant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoisse moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot *peut-on être Persan* me seroit

mais pour etudier l
il parcourir la terre e
aller au Japon observe
Pour connoître l'espec
noître tous les indivi
a des hommes qui se r
que ce n'est pas la pei
séparément. Qui a vu
a tous vus ; quoiqu'on
dire autant des Anglò
autres peuples, il est
que chaque Nation a s
pre & spécifique qui s
tion, non de l'obser
de ses membres, m
Celui qui a comparé
noît les hommes, co
vu dix François conn

Il ne suffit pas, pou
courir les pays ; il fau
Pour observer, il faut

t de penser, que dans la lecture leur rit est au moins guidé par l'Auteur, que dans leurs voyages, ils ne sant rien voir d'eux-mêmes. D'autres s'instruisent point parce qu'ils ne ulent pas s'instruire. Leur objet est différent que celui-là ne les frappe ieres ; c'est grand hazard si l'on voit xactement ce qu'on ne se soucie point e regarder. De tous les peuples du nonde, le François est celui qui voyage le plus, mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage aussi, mais d'une autre maniere ; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La noblesse Angloise voyage, la Noblesse Françoise ne voyage point : le peuple François voyage, le peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois



ils font trop fiers pc
hors de chez eux. Ce
s'instruisent mieux ch
ne font les François
autre objet en tête.
pourtant aussi leurs pr
ils en ont même plu
mais ces préjugés t
l'ignorance qu'à la pa
les préjugés de l'orgu
çois ceux de la vanité

Comme les peuple
vés font généralemen
ceux qui voyagent le
le mieux ; parce qu'
cés que nous dans n
voles, & moins occu
notre vaine curiosité
leur attention à ce qu
utile. Je ne conno

chez tous les Savans, l'Efpagnol étudie en filence le gouvernement, les mœurs, la police, & il eft le feul des quatre qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à fon pays.

Les Anciens voyageoient peu, lifoient peu, faifoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reftent d'eux, qu'ils s'obfervoient mieux les uns les autres que nous n'obfervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le feul Poëte qui nous tranfporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refufer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans fon Hiftoire, quoiqu'elle foit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Hiftoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de fon tems qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteftablement ceux qui font verfés dans l'hiftoire ancienne connoiffent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perfes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît fes voifins.

Il faut avouer auffi, que les carac-

... confondent
disparoitre ces diff
qui frappoient jadis
d'œil. Autrefois ch
plus renfermée en
avoit moins de comm
de voyages, moins d'
ou contraires, moins
tiques & civiles de p
point tant de ces tra
appellées négociations
bassadeurs ordinaires c
tinuellement; les granc
étoient rares, il y avoi
merce éloigné, & le p
avoit étoit fait par le Pri
s'y servoit d'étrangers, ou
méprisés qui ne donnoient
sonne, & ne rapprochoi
nations. Il y a cent fois
son maintenant ...

ples se regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-tems, pour avoir perdu la mémoire des siecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le tems au climat de faire sur eux des impressions durables ; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois ; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modéle à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainsi que leur naturel : les Persans, originaires de la Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus forte-

Européenne ne fait
torelle le tems de fai
& où les forêts aba
desséchés, la terre p
quoique plus mal cu
plus, même au pl
différence de terre à
à pays.

Peut-être avec de
xions se presseroit-
ner en ridicule H
Pline, pour avoir r
tans de divers pays,
ginaux & des différe
nous ne leur voyor
retrouver les mêm
reconnoître en eux
il faudroit que rien
pour qu'ils fussent r
nous pouvions consi
les hommes qui c

deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'Histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un systême de Philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir ?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes,

quenter les pays oi
plus. Voilà pourqu
me, à Paris, à I
jours dans les Capit
main se vend à mei
l'on ne connoît qu
ples, & les grand
blent tous.

Nous avons, di
qui voyagent pour
erreur. Les Savans
rêt comme les autr
Pythagores, ne se
s'il y en a, c'est
Nos Savans ne voy
de la Cour; on l
défraie, on les pa
tel objet, qui, tr
pas un objet mo
leur tems à cet ob

truire. Ce n'eſt pas de ſcience qu'ils ont beſoin, mais d'oſtentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à ſecouer le joug de l'opinion? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclure que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens: ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers

parce qu'il en
mal qu'au bien
élevés & mal
dans leurs voy
peuples qu'ils f
des vertus dont
mais ceux qui
ceux dont on
naturel, & qu
deſſein de s'i
tous, meilleu
n'étoient parti
Emile : ainſi
homme, dign
dont l'Europe
rite, qui moı
fleur de ſes ar
vivre, & dont
ſeules vertus,
norée qu'une

voyager, c'eſt errer, être vagabond; voyager pour s'inſtruire, eſt encore un objet trop vague : l'inſtruction qui n'a pas un but déterminé, n'eſt rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt ſenſible à s'inſtruire, & cet intérêt bien choiſi fixeroit encore la nature de l'inſtruction. C'eſt toujours la ſuite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être conſidéré par ſes rapports phyſiques avec les autres êtres, par ſes rapports moraux avec les autres hommes, il lui reſte à ſe conſidérer par ſes rapports civils avec ſes concitoyens. Il faut pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverſes formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier ſous lequel il eſt né, pour ſavoir s'il lui convient d'y vivre : car par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître auſſi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle eſt établie. Ce n'eſt que par le ſéjour qu'il y fait après l'âge de raiſon, qu'il eſt cenſé confirmer

ture, cede-t-on du lien
Par le droit rigoureux
refte libre à fes rifques
qu'il naiffe, à moins q
mette volontairement
acquérir le droit d'en ê

Je lui dirois donc,
jufqu'ici vous avez vé
rection, vous étiez hor
gouverner vous-même.
prochez de l'âge où les
fant la difpofition de v
rendent maître de v
Vous allez vous trouv
fociété, dépendant de
votre patrimoine. Vo
un établiffement. Cette
elle eft un des devoir
mais avant de vous ma
voir quel homme vous

il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez ? Voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront ſans ceſſe à la diſcrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même.

Là-deſſus je lui décrirai tous les moyens poſſibles de faire valoir ſon bien, ſoit dans le commerce, ſoit dans les charges, ſoit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laiſſe des riſques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ſes mœurs, ſes ſentimens, ſa conduite, ſur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer ſon tems & ſa perſonne; c'eſt de ſe mettre au ſervice, c'eſt-à-dire de ſe louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier eſt en grande eſtime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne ſont bons qu'à cela. Au ſurplus, loin de vous diſpenſer des

ne s'y ruinent pas
même insensibleme
comme dans les aut
qu'en vous expliq
prennent pour cela
je vous rende curie

Vous saurez encc
tier même il ne s'a
ni de valeur, si ce
près des femmes;
plus rampant, le p
vile est toujours le
si vous vous avisez
de bon votre mét
prisé, haï, chassé
moins accablé de
planté par tous v
avoir fait votre f
tandis qu'ils faiso
lette.

On se doute b

m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les ſottes opinions des hommes? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaiſant & juſte; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la ſanté par ſon travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent gueres. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai ſans inquiétude. Sophie & mon champ, & je ſerai riche.

Oui, mon ami, c'eſt aſſez pour le bonheur du ſage d'une femme & d'un champ qui ſoient à lui. Mais ces tréſors, bien que modeſtes, ne ſont pas ſi communs que vous penſez. Le plus rare eſt trouvé pour vous; parlons de l'autre.

Un champ qui ſoit à vous, cher Emile! & dans quel lieu le choiſirez-vous? En quel coin de la terre pourrez-vous dire; je ſuis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On ſait en quels lieux il eſt aiſé de ſe faire riche, mais qui ſait où l'on peut ſe paſſer de l'être? Qui ſait où l'on peut vivre indépendant & libre, ſans

à trouver : S'il eſt q
gitime & ſûr de ſubſiſt
ſans affaire, ſans dép
j'en conviens, de vi
ſes mains, en cultivan
mais où eſt l'Etat où
la terre que je foule
de choiſir cette heure
vous bien d'y trouve
cherchez ; gardez qu'
violent, qu'une relig
que des mœurs pe
viennent troubler. M
des impôts ſans meſu
le fruit de vos peine
ſin qui conſumeroi
Faites en ſorte qu'e
vous n'ayez point à
des Intendans, à
des Juges, à des Pr
...ſes, à des fripo

both. Si votre malheur veut qu'un homme en place achette ou bâtisse une maison près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, sous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, absorber toutes vos ressources dans un large grand chemin. Que si vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richesse & le crédit s'étayent mutuellement; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau, pourtant, il est honnête, il vous rendroit heureux en effet; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un asyle en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez



Je ne ſais ſi tous me
cevront juſqu'où va n
recherche ainſi propo
bien que ſi, au retor
commencés & cont
vue, Emile n'en revi
toutes les matieres d
de mœurs publiques
d'Etat de toute eſpe
ou moi ſoyons bien
d'intelligence, & l'ai

Le droit politique
tre, & il eſt à préſu
jamais. Grotius, le
Savans en cette part
fant, & qui pis eſt,
vaiſe foi. Quand j'e
tius juſqu'aux nues
d'exécration, je vo
mes ſenſés liſent ou

Grotius sur des Poëtes : tout le reste leur est commun.

Le seul moderne, en état de créer cette grande & inutile science, eût été l'illustre Montesquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernemens établis ; & rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger sainement des gouvernemens tels qu'ils existent, est obligé de les réunir toutes deux ; il faut savoir ce qui doit être pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, est d'intéresser un particulier à les discuter, de répondre à ces deux questions ; que m'importe ? & qu'y puis-je faire ? Nous avons mis notre Emile en état de se répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans lesquelles on a été nourri, surtout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne se soucient gueres, ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires,

nulle pour Emile. ...
que c'eſt que gouver
choſe qui lui import
meilleur ; ſon objet
des livres, & ſi jam
ne ſera point pour
Puiſſances, mais po
de l'humanité.

Il reſte une troiſi
ſpécieuſe que ſolide
ni réſoudre, ni pr
qu'elle n'effraye po
ſûr qu'en des rec
pecs, de grands ta
ceſſaires qu'un ſi
juſtice & un vrai
rité. Si donc les
nement peuvent
traitées, en voici
ou jamais.

... d'obſerv

Nos élémens seront clairs, simples, pris immédiatement dans la nature des choses. Ils se formeront des questions discutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles seront suffisamment résolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons si les hommes naissent esclaves ou libres, associés ou indépendans, s'ils se réunissent volontairement ou par force ; si jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle est surmontée par une autre ; en sorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui soumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là soient devenues iniques & usurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les descendans de Nembrot ou ses ayans-cause ? ou bien si cette premiere force venant à cesser, la force qui lui succede oblige à son tour, & détruit l'obligation de l'autre, en sorte qu'on ne soit obligé d'obéir qu'autant qu'on y est forcé, & qu'on en soit dispensé si-tôt qu'on peut faire résistance : droit

pas une que ...
Dieu, & s'il s'ensu
ce soit un crime
decin ?

Nous examineron
est obligé en consc
bourse à un bandi
mande sur le grand
même on pourroit
enfin, le pistolet
une puissance.

Si ce mot de pui
casion veut dire
puissance légitime
soumise aux loix
être ?

Supposé qu'on
force, & qu'on adı
ture ou l'autorité
principe des sociét
rons la mesure de

& sa raison à mûrir, il ne devient pas seul juge naturel de ce qui convient à sa conservation, par conséquent son propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de son pere ? car il est encore plus sûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'est sûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans sont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere ; & si, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille soit tenue d'obéir ? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit sur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain ?

Supposé que les peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit, du fait ; & nous demanderons si s'étant ainsi soumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre & volontaire ?

Passant ensuite au droit d'esclavage,



lité dans ſes action
mot d'exiſter avant
nature qui le charge
ſa propre conſervat
conſcience & ſa rai
vent ce qu'il doit
doit s'abſtenir ?

Que s'il y a quel
que reſtriction dans
nous diſcuterons ſi
pas alors un vrai co
chacun des deux co
point en cette qua
commun (17), re
juges quant aux con
par conſéquent libre
partie, & maîtres

ıer ſans réſerve à ſon maître, comnt un Peuple peut-il s'aliéner ſans :rve à ſon chef; & ſi l'eſclave reſte e de l'obſervation du contrat par ſon ìtre, comment le peuple ne reſterapas juge de l'obſervation du cont par ſon chef?

Forcés de revenir ainſi ſur nos pas, conſidérant le ſens de ce mot collecde *peuple*, nous chercherons ſi pour tablir il ne faut pas un contrat, au ›ins tacite, antérieur à celui que us ſuppoſons?

Puiſqu'avant de s'élire un Roi, le ɔple eſt un peuple, qu'eſt-ce qui l'a t tel ſinon le contrat ſocial? Le cont ſocial eſt donc la baſe de toute ſoté civile, & c'eſt dans la nature de acte qu'il faut chercher celle de la ıété qu'il forme.

Nous rechercherons quelle eſt la te-ır de ce contrat, & ſi l'on ne peut ı à-peu-près l'énoncer par cette forıle: *Chacun de nous met en comın ſes biens, ſa perſonne, ſa vie toute ſa puiſſance ſous la ſuprê- direction de la volonté générale, nous recevons en corps chaque mbre, comme partie indiviſible du ıat.*

ral & collectif,
membres que l'a
Cette personne pu
néral le nom de co
est appellé par
quand il est passif
il est actif, *Puissa*
à ses semblables.
bres eux-mêmes,
de *Peuple* collectiv
lent en particulier,
membres de la *Cite*
l'autorité souveraine
soumis à la même a

Nous remarquerons
sociation, renferme
réciproque du publi

tant tenu aux engagemens qu'on n'a
s qu'avec soi, la délibération publi-
: qui peut obliger tous les sujets en-
s le Souverain, à cause des deux
érens rapports sous lesquels chacun
ux est envisagé, ne peut obliger
at envers lui-même. Par où l'on
t qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'au-
loi fondamentale proprement dite,
: le seul pacte social. Ce qui ne signi-
pas que le corps politique ne puisse,
certains égards, s'engager envers
rui; car par rapport à l'Etranger,
devient alors un être simple, un
ividu.

.es deux parties contractantes; sa-
r, chaque particulier & le public,
yant aucun Supérieur commun qui
sse juger leurs différends, nous
minerons si chacun des deux reste
maître de rompre le contrat quand
ui plaît; c'est-à-dire, d'y renon-
pour sa part si-tôt qu'il se croit
é?

'our éclaircir cette question, nous
erverons que, selon le pacte social,
Souverain ne pouvant agir que par
volontés communes & générales,
actes ne doivent de même avoir que
objets généraux & communs; d'où

ſocial n'a jamais
que la force pu
léſion ne peut
particuliers, &
pour cela libres
mais punis de l'a
Pour bien dé
tions ſemblables
nous rappeller
ſocial eſt d'une r
propre à lui ſeul,
ne contracte qu'
à-dire le peuple
verain, avec le
ſujets. Conditio
fice & le jeu de
& qui ſeule ren
nables & ſans
mens qui ſans ce
tyranniques, &

ɔmme obéiſſant au Souverain, qu'à lui-même, & comment on : libre dans le pacte ſocial, que ḗtat de Nature.

s avoir fait la comparaiſon de té naturelle avec la liberté ci- ant aux perſonnes, nous ferons aux biens, celle du droit de té avec le droit de ſouverai- du domaine particulier avec le e éminent. Si c'eſt ſur le droit priété qu'eſt fondée l'autorité ine, ce droit eſt celui qu'elle : plus reſpecter; il eſt inviola- ạcré pour elle, tant qu'il de- un droit particulier & indivi- i-tôt qu'il eſt conſidéré comme n à tous les Citoyens, il eſt à la volonté générale, & cette : peut l'anéantir. Ainſi le Sou- ı'a nul droit de toucher au bien rticulier, ni de pluſieurs; mais légitimement s'emparer du bien ;, comme cela ſe fit à Sparte : de Lycurgue; au lieu que l'a- ı des dettes par Solon, fut un :gitime.

ue rien n'oblige les ſujets que ıté générale, nous recherche- ımment ſe manifeſte cette vo-

tion de la loi .
A l'inſtant qu
particulier un
bres, le peupl
entre le tout &
qui en fait deu
partie eſt l'un
partie eſt l'au
une partie n'e
ce rapport ſub
de tout, mais
Au contrai
ſtatue ſur tou
dere que lui-m
rapport, c'eſt
point de vue
autre point d
ſion du tout.
ſtatue eſt gé
ſtatue eſt au
nerons s'il

; il s'enſuit que le Souverain n'a
nais le pouvoir de rien ſtatuer ſur un
jet particulier ; & comme il importe
pendant à la conſervation de l Etat,
'il ſoit auſſi décidé des choſes parti-
lieres, nous rechercherons comment
la ſe peut faire ?

Les actes du Souverain ne peuvent
re que des actes de volonté générale,
s loix : il faut enſuite des actes dé-
rminans, des actes de force ou de
uvernement pour l'exécution de ces
êmes loix, & ceux-ci, au contraire,
- peuvent avoir que des objets par-
uliers. Ainſi l'acte par lequel le Sou-
rain ſtatue qu'on élira un chef, eſt
ne loi, & l'acte par lequel on élit ce
ief en exécution de la loi, n'eſt qu'un
te de gouvernement.

Voici donc un troiſieme rapport ſous
quel le peuple aſſemblé peut être
nſidéré ; ſavoir, comme Magiſtrat ou
écuteur de la loi qu'il a portée com-
e ſouverain (18).

(18) Ces queſtions & propoſitions ſont la plu-
rt extraites *du contrat ſocial*, extrait lui-même
un plus grand ouvrage entrepris ſans conſulter
s forces, & abandonné depuis long-tems. Le
tit traité que j'en ai détaché, & dont c'eſt ici
ſommaire, ſera publié à part. *Note faite*
1761.

tion n'étant pa
acte le peuple
lui-même, on
alors il peut t
n'a pas.

L'essence de
tant dans la vo
voit point non
s'assurer qu'u
sera toujours
lonté générale
présumer qu'e
traire; car l'in
aux préférenc
l'égalité; & q
possible, il su
cessaire & in
droit souverai

Nous reche
pacte social, l
quelque nom

ɩmes aux loix qu'ils ſont chargés de
re obſerver ?

Si le peuple ne peut aliéner ſon droit
ɔrême, peut-il le confier pour un
ns ? s'il ne peut ſe donner un maî-
:, peut-il ſe donner des repréſen-
ıs ? Cette queſtion eſt importante &
érite diſcuſſion.

Si le peuple ne peut avoir ni Souve-
in ni repréſentans, nous examine-
ns comment il peut porter ſes loix
i-même; s'il doit avoir beaucoup de
ix, s'il doit les changer ſouvent; s'il
t aiſé qu'un grand peuple ſoit ſon
opre Légiſlateur ?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un
and Peuple ?

S'il eſt bon qu'il y ait de grands
uples ?

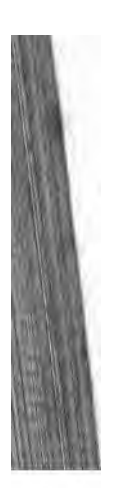
Il ſuit des conſidérations précéden-
s, qu'il y a dans l'Etat un corps
ıtermédiaire entre les Sujets & le
ouverain; & ce corps intermédiaire
ɔrmé d'un ou de pluſieurs membres
ſt chargé de l'adminiſtration publique,
e l'exécution des loix, & du maintien
e la liberté civile & politique.

Les membres de ce corps s'appellent
Iagiſtrats ou *Rois*, c'eſt-à-dire, Gou-
erneurs. Le corps entier conſidéré par



entier agiſſan
dire , le rapp
du Souverain
comparer ce
mes d'une pr
le gouvernem
me. Le Mag
les ordres qu
tout compen
ſance eſt au
duit ou la p
ſont ſujets c
l'autre. On
des trois ter
la proportic
gouverner ,
des loix , ou
le déſordre

rain eſt au Sujet comme dix mille à
1 : c'eſt-à-dire, que chaque membre
l'Etat n'a pour ſa part que la dix
illieme partie de l'autorité ſouveraine,
ioiqu'il lui ſoit ſoumis tout entier.
ue le peuple ſoit composé de cent
ille hommes ; l'état des Sujets ne
iange pas, & chacun porte toujours
ut l'empire des loix, tandis que ſon
iffrage réduit à un cent-millieme a
x fois moins d'influence dans leur
daction. Ainſi le ſujet reſtant toujours
1, le rapport du Souverain augmente
raiſon du nombre des Citoyens.
où il ſuit, que plus l'Etat s'agrandit,
is la liberté diminue.
Or, moins les volontés particulieres
rapportent à la volonté générale,
ſt-à-dire les mœurs aux loix, plus la
ce réprimante doit augmenter. D'un
re côté, la grandeur de l'Etat don-
nt aux dépoſitaires de l'autorité pu-
que plus de tentations & de moyens
n abuſer, plus le Gouvernement a
force pour contenir le peuple, plus
Souverain doit en avoir à ſon tour
ur contenir le gouvernement.
Il ſuit de ce double rapport que la
portion continue entre le Souve-
n, le Prince & le Peuple n'eſt point



le peuple étant ...
la raison doublée
nue, la raison sim
minue à son tour
faire sans que le
autant de fois.
tirer cette conséq
une constitution
que & absolue ;
autant de gouv
nature qu'il y
grandeur.

Si plus le
moins les mo
loix, nous e
analogie assez
pas dire aussi
sont nombreu

ıt au profit du Prince ; volonté
ɔn peut appeller volonté de corps,
ɹelle eſt générale par rapport au
ıvernement, & particuliere par rap-
t à l'Etat dont le gouvernement fait
tie ; en troiſieme lieu, la volonté
peuple ou la volonté ſouveraine,
uelle eſt générale, tant par rapport
Etat conſidéré comme le tout, que
· rapport au gouvernement conſidéré
nme partie du tout. Dans une lé-
lation parfaite, la volonté particu-
re & individuelle doit être preſque
lle, la volonté de corps propre au
uvernement très-ſubordonnée, &
: conſéquent la volonté générale &
ıveraine eſt la regle de toutes les
:res. Au contraire, ſelon l'ordre na-
el, ces différentes volontés devien-
ıt plus actives à meſure qu'elles ſe
ıcentrent ; la volonté générale eſt
jours la plus foible ; la volonté de
ps a le ſecond rang, & la volonté
ticuliere eſt préférée à tout. En ſorte
: chacun eſt premierement ſoi-mê-
, & puis Magiſtrat, & puis Citoyen.
ıdation directement oppoſée à celle
exige l'ordre ſocial.

Cela poſé, nous ſuppoſerons le gou-
nement entre les mains d'un ſeul

dépend l'uſage de
force abſolue du g
toujours celle du pe
il s'enſuit que le pl
nemens eſt celui d'

Au contraire, u
ment à l'autorité ſ
Prince du Souverai
autant de Magiſtrat
de corps parfaitem
la volonté général
d'activité qu'elle, d
particuliere dans to
le gouvernement .
même force abſol
minimum d'activité

Ces regles ſont
d'autres conſidérat
confirmer. On voit
les Magiſtrats ſont

ticuliere de gouvernement ; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction de la souveraineté. D'ailleurs plus l'Etat s'étend, plus sa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raison de son étendue : mais l'Etat restant le même, les Magistrats ont beau se multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat que nous supposons toujours égale. Ainsi, par cette pluralité, l'activité du gouvernement diminue, sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement se relâche à mesure que les Magistrats se multiplient, & que, plus le peuple est nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magistrats au gouvernement doit être inverse de celui des Sujets au Souverain : c'est-à-dire, que plus l'Etat s'agrandit, plus le gouvernement doit se resserrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raison de l'augmentation du peuple.

Pour fixer ensuite cette diversité de formes sous des dénominations plus précises, nous remarquerons en pre-

ımples particulier
de Démocratie à (
vernement.

Ou bien il peut
nement entre les n
nombre, en forte
fimples Citoyens qı
& cette forme porte
cratie.

Enfin, il peut cc
gouvernement entre lı
giftrat unique. Cette
eſt la plus commune,
narchie ou gouvernen

Nous remarqueron
formes, ou du moiı
mieres, font fuſcept
de moins. *R*

ſoit entre le pere & le fils, ſoit
deux freres, ſoit autrement. Il
it toujours deux Rois à Sparte,
ı a vu dans l'Empire Romain juſ-
huit Empereurs à la fois, ſans
pût dire que l'Empire fût diviſé.
ı un point où chaque forme de
ernement ſe confond avec la ſui-
:; & ſous trois dénominations ſpé-
ıes le gouvernement eſt réellement
ɔle d'autant de formes que l'Etat
Citoyens.

y a plus; chacun de ces gouver-
ens pouvant à certains égards ſe
iviſer en diverſes parties, l'une
iniſtrée d'une maniere & l'autre
e autre, il peut réſulter de ces
formes combinées une multitude
ɔrmes mixtes dont chacune eſt mul-
able par toutes les formes ſimples.

'n a de tout tems beaucoup diſputé
la meilleure forme de Gouverne-
ıt, ſans conſidérer que chacune eſt
ıeilleure en certains cas, & la pire
l'autres. Pour nous, ſi dans les dif-
ns Etats le nombre des Magiſtrats
ı) doit être inverſe de celui des

19.) On ſe ſouviendra que je n'entends par-
ci que le Magiſtrats ſuprêmes ou Chefs de la

C'est par le m
que nous parvien
ſont les devoirs
toyens ; & ſi l'or
des autres ? Ce q
en quoi préciſém
quoi chacun peut
patrie ou s'il n'en

Après avoir a
eſpece de ſociété
nous les compare
ver les divers rap
des, les autres pe
les autres foibles
ſant, s'entre-dét
action & réactio
plus de miſérabl
à plus d'hommes
gardé leur premi
minerons ſi l'on
trop peu dans l'

hommes, tandis que les sociétés gardent entre elles l'indépendance de la nature, ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs? N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'assure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum esse, nec tanquam in pace securum?* N'est-ce pas cette association partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre; & la tyrannie & la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'espece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laissant chaque Etat son maître au-dedans, l'arme au-dehors contre tout aggresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, & jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, sans nuire à celui de la souveraineté?

L'Abbé de S. Pierre avoit proposé



cherches not
toutes les qu
qui peuvent
du droit polit
Enfin nous
pes du droit d
minerons pot
tres n'en ont
Je ne ferois
de tous nos r
homme, qui
m'interrompa
bâtiſſons not
& non pas
nous alignons
à la regle ! I
ſongez que le
paſſions des h

---

(20) Depuis

ntre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondemens sont posés, venez examiner ce que les hommes ont bâti dessus, & vous verrez de belles choses !

Alors je lui fais lire Télémaque, & poursuivre sa route : nous cherchons l'heureuse Salente, & le bon Idoménée rendu sage à force de malheurs. Chemin faisant nous trouvons beaucoup de Protésilas, & point de Philoclès. Adraste Roi des Dauniens n'est pas non plus introuvable. Mais laissons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur suggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faisoient aux hommes : personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, & ne desire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous ; que quiconque aime le bien de tout son cœur, & le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que

... & bienfaisans
le savoir mille ma
bien apparent que n
Si nous étions Rois
mier bien que nous
nous-mêmes & aux au
diquer la royauté, &
que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend
fructueux à tout le m
rend encore plus infru
nesse, c'est la maniere
fait faire. Les Gouvern
rieux de leur amusem
instruction, la menent
le, de Palais en Palais
Cercle, ou, s'ils sont S
de Lettres, ils lui font
à courir des Bibliothequ
des antiquaires, à foui
monumens ...

couru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent ſans avoir rien vu de ce qui peut les intéreſſer, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une Ville compoſée de deux cent mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'eſt dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins, dont les habitans ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie

... Londres, &
Espagnols en Ga
C'est à ces grandes
ple se caractérise,
est sans mêlange :
& les mauvais effet
se font mieux sentir
d'un plus grand ra
arcs est plus exacte.
Les rapports néce
au gouvernement or
sés dans le livre de
qu'on ne peut mieu
courir à cet ouvrage
rapports. Mais en gé
regles faciles & sim
de la bonté relative de
L'une est la population
qui se dépeuple, l'Eta
& le pays qui peuple l
plus pauvre ...

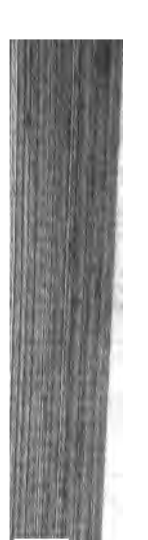
isoit par des colonies, ou par d'au-
es voies accidentelles & passageres,
ors elles prouveroient le mal par le
mede. Quand Auguste porta des loix
ontre le célibat, ces loix montroient
éjà le déclin de l'Empire Romain. Il
ut que la bonté du gouvernement
orte les Citoyens à se marier, & non
as que la loi les y contraigne; il ne
ut pas examiner ce qui se fait par
orce, car la loi qui combat la consti-
ution, s'élude & devient vaine, mais
e qui se fait par l'influence des mœurs
& par la pente naturelle du gouverne-
nent; car ces moyens ont seuls un
effet constant. C'étoit la politique du
on Abbé de S. Pierre, de chercher
oujours un petit remede à chaque mal
articulier, au lieu de remonter à leur
ource commune, & de voir qu'on ne
es pouvoit guérir que tous à la fois.
l ne s'agit pas de traiter séparément
chaque ulcere qui vient sur le corps
l'un malade, mais d'épurer la masse
lu sang qui les produit tous. On dit
qu'il y a des prix en Angleterre pour
'agriculture; je n'en veux pas davan-
age; cela seul me prouve qu'elle n'y
rillera pas long-tems.

La seconde marque de la bonté re-



nombre d'homme
inégaux en force
des deux, eſt to
habitans ſont le
pandus ſur le terri
pas de ſi grandes
ſéquent brille le
jours l'autre. Ce
les qui épuiſent
foibleſſe ; la rich
ſent, eſt une ric
luſoire : c'eſt bea
d'effet. On dit q
vaut une Provinc
ce ; moi je crois
pluſieurs, que c'
que Paris eſt no
ces, & que la
nus ſe verſent
reſtent ſans jamai
ni au Roi. Il eſt i

ıple mal distribué n'est pas avanta-
ıx à l'Etat, mais il est plus rui-
ıx que la dépopulation même, en
que la dépopulation ne donne qu'un
duit nul, & que la consommation
l entendue donne un produit néga-
Quand j'entends un François & un
glois, tout fiers de la grandeur de
rs Capitales, disputer entre eux,
uel de Paris ou de Londres con-
nt le plus d'habitans, c'est pour moi
nme s'ils disputoient ensemble, le-
el des deux peuples a l'honneur d'être
plus mal gouverné.
Etudiez un Peuple hors de ses Villes,
n'est qu'ainsi que vous le connoî-
z. Ce n'est rien de voir la forme ap-
rente d'un gouvernement, fardée par
pareil de l'administration & par le
gon des Administrateurs, si l'on n'en
ıdie aussi la nature par les effets
'il produit sur le Peuple, & dans
ıs les degrés de l'administration. La
férence de la forme au fond, se trou-
nt partagée entre tous ces degrés,
n'est qu'en les embrassant tous,
'on connoît cette différence. Dans
pays, c'est par les manœuvres des
bdélégués qu'on commence à sentir
prit du Ministere; dans tel autre,



vernement,
eſt jamais le
pour la cam
pagne qui fai
ple de la can
Cette étud
leurs Provin
ſimplicité de l
une obſervati
ble à mon ép
lante pour le
toutes les Nat
roiſſent en val
elles ſe rapp
plus la bonté
tere ; ce n'eſt
les Villes, ce
force de cultu
& qu'elles cha
bles & pernici
plus groſſiers

randes Villes où regne une horrible orruption, sont moins exposés à la ontracter, & conservent parmi des ommes plus simples, & dans des soiétés moins nombreuses, un jugeent plus sûr, un goût plus sain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reste, ette contagion n'est gueres à craindre our mon Emile ; il a tout ce qu'il aut pour s'en garantir. Parmi toutes es précautions que j'ai prises pour cela, e compte pour beaucoup l'attachement u'il a dans le cœur.

On ne sait plus ce que peut le véitable amour sur les inclinations des eunes gens, parce que ne le connoissant pas mieux qu'eux, ceux qui les ouvernent les en détournent. Il faut ourtant qu'un jeune homme aime ou u'il soit débauché. Il est aisé d'en imoser par les apparences. On me citera nille jeunes gens qui, dit-on, vivent ort chastement sans amour ; mais qu'on ne cite un homme fait, un véritable omme qui dise avoir ainsi passé sa eunesse, & qui soit de bonne foi. Dans outes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence ; moi je cherche la réalité ; & je suis trompé, s'il y a, pour y parvenir,

J'étois à Ve
Gouverneur d'u
en hiver, nou
Le Gouverneur
poste. Il les lit
tout haut à so
Anglois : je n'y
rant la lecture,
déchirer de tré
point qu'il port
l'une après l'au
qu'il put afin
pas : surpris d
garde au visage
tion ; mais les
sions, quoiqu'as
les hommes,
tionales, sur l
se tromper. Les
gages sur le vis

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son Eleve d'un air de satisfaction, & après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-tems. Or, vous saurez que M. John est promis dans son pays à une jeune Demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre est de la mere de sa maîtresse, & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

" Luci ne quitte point les manchet-
„ tes de Lord John. Miss Betti Rold-
„ ham vint hier passer l'après-midi
„ avec elle & voulut à toute force tra-
„ vailler à son ouvrage. Sachant que
„ Luci s'étoit levée aujourd'hui plutôt
„ qu'à l'ordinaire, j'ai voulu voir ce
„ qu'elle faisoit, & je l'ai trouvée oc-
„ cupée à défaire tout ce qu'avoit fait
„ hier Miss Betti. Elle ne veut pas qu'il
„ y ait dans son présent, un seul point
„ d'une autre main que la sienne„.

M. John sortit un moment après pour

Luci, n'eſt-elle p
point un expédi
tre la Dame au
me dit-il, la cl
pas mis tant d
mis de la ſimpl
a béni mon tra

Le trait de
point ſorti de
pas propre à n
tête d'un rêve

Il eſt tems d
John à Miſſ L
à Sophie. Il lu
non moins ter
un eſprit plus
dans ſon pays
les gouvernem
& les peuple
J'ai même pr
chaque Natio

ujours agréable d'avoir des corref-
ndances dans les pays éloignés, c'eſt
e excellente précaution contre l'em-
e des préjugés nationaux, qui, nous
aquant toute la vie, ont tôt ou tard
elque priſe ſur nous. Rien n'eſt plus
opre à leur ôter cette priſe que le
mmerce déſintéreſſé de gens ſenſés
'on eſtime, leſquels n'ayant point
s préjugés & les combattant par les
urs, nous donnent les moyens d'op-
ſer ſans ceſſe les uns aux autres, &
nous garantir ainſi de tous. Ce n'eſt
int la même choſe de commercer
ec les Etrangers chez nous ou chez
x. Dans le premier cas, ils ont tou-
urs pour le pays où ils vivent un mé-
gement qui leur fait déguiſer ce qu'ils
penſent ou qui leur en fait penſer
vorablement, tandis qu'ils y ſont: de
tour chez eux ils en rabattent & ne
nt que juſtes. Je ſerois bien aiſe que
tranger que je conſulte eût vu mon
ys, mais je ne lui en demanderai ſon
is que dans le ſien.



Etats de l'Eu
petits ; après
ou trois prin
avoir vu ce
rieux , ſoit e
en Gouverne
en Hommes
tience m'av
proche. Alor
ami , vous
pal objet de
vu , vous a
le réſultat de
vous fixez-v
dans ma m
pondre à-pe
“ A quoi
que vous

même en vains efforts pour l'assurer. Pour ne pas céder au torrent des choses, ils se font mille attachemens; puis si-tôt qu'ils veulent faire un pas ils ne peuvent, & sont étonnés de tenir à tout. Il me semble que pour se rendre libre on n'a rien à faire, il suffit de ne pas vouloir cesser de l'être. C'est vous, ô mon maître, qui m'avez fait libre en m'apprenant à céder à la nécessité. Qu'elle vienne quand il lui plaît, je m'y laisse entraîner sans contrainte, & comme je ne veux pas la combattre, je ne m'attache à rien pour me retenir. J'ai cherché dans nos voyages si je trouverois quelque coin de terre où je pusse être absolument mien; mais en quel lieu parmi les hommes ne dépend-on plus de leurs passions? Tout bien examiné, j'ai trouvé que mon souhait même étoit contradictoire; car dussé-je ne tenir à autre chose, je tiendrois au moins à la terre où je me serois fixé: ma vie seroit attachée à cette terre comme celle des Dryades l'étoit à leurs arbres; j'ai trouvé qu'empire & liberté étant deux mots incompatibles, je ne pouvois être maître d'une

„ rent la cause de nos
„ prouviez très-soli
„ pouvois garder à l
„ & ma liberté, mais
„ liez que je fusse à
„ sans besoins, vous
„ ses incompatibles,
„ me tirer de la dépe
„ mes, qu'en rentrai
„ nature. Que ferai
„ fortune que mes p
„ sée? Je commence
„ dépendre; je relâch
„ qui m'y attachent:
„ se, elle me restera
„ on ne m'entraînera
„ Je ne me tourment
„ retenir, mais je re
„ place. Riche ou pau
„ Je ne le ferai point

„ ſance & je les porterai jusqu'à la „ mort, car je ſuis homme; & pourquoi ne ſaurois-je pas les porter „ étant libre, puiſqu'étant eſclave il „ les faudroit bien porter encore, & „ celles de l'eſclavage pour ſurcroît?

„ Que m'importe ma condition ſur „ la terre? que m'importe où que je „ ſois? par-tout où il y a des hommes, „ je ſuis chez mes freres; par-tout où „ il n'y en a pas, je ſuis chez moi. „ Tant que je pourrai reſter indépen„ dant & riche, j'ai du bien pour vi„ vre & je vivrai. Quand mon bien „ m'aſſujettira, je l'abandonnerai ſans „ peine; j'ai des bras pour travailler, „ & je vivrai. Quand mes bras me „ manqueront, je vivrai ſi l'on me „ nourrit, je mourrai ſi l'on m'aban„ donne; je mourrai bien auſſi quoiqu'on ne m'abandonne pas, car la „ mort n'eſt pas une peine de la pau„ vreté, mais une loi de la nature. „ Dans quelque tems que la mort „ vienne, je la défie; elle ne me ſur„ prendra jamais faiſant des prépara„ tifs pour vivre; elle ne m'empêchera „ jamais d'avoir vécu.

„ Voilà, mon pere, à quoi je me „ fixe. Si j'étois ſans paſſions, je ſe-

„ tinee. Au
„ ne, c'eſt la
„ mais, & j
„ nez donc,
„ ſuis libre,
„ Cher Em
„ tendre ſor
„ cours d'ho
„ timens da
„ reſſement
„ ton âge. I
„ des enfan
„ ſément ce
„ de famille
„ tes voyag
„ l'effet ; j
„ près nos
„ éloigné
„ qu'elles
„ vain qu'

„ & de l'ordre exiſtent. Elles tiennent „ lieu de loi poſitive au ſage; elles „ ſont écrites au fond de ſon cœur par „ la conſcience & par la raiſon ; c'eſt „ à celles-là qu'il doit s'aſſervir pour „ être libre, & il n'y a d'eſclave que „ celui qui fait mal, car il le fait tou„ jours malgré lui. La liberté n'eſt dans „ aucune forme de gouvernement, „ elle eſt dans le cœur de l'homme li„ bre, il la porte par-tout avec lui. „ L'homme vil porte par-tout la ſervi„ tude. L'un ſeroit eſclave à Geneve, „ & l'autre libre à Paris.

„ Si je te parlois des devoirs du Ci„ toyen, tu me demanderois peut-être „ où eſt la patrie, & tu croirois m'a„ voir confondu. Tu te tromperois, „ pourtant, cher Emile, car qui n'a „ pas une patrie a du moins un pays. „ Il y a toujours un gouvernement & „ des ſimulacres de loix ſous leſquels „ il a vécu tranquille. Que le contrat „ ſocial n'ait point été obſervé, qu'im„ porte, ſi l'intérêt particulier l'a pro„ tégé comme auroit fait la volonté „ générale, ſi la violence publique l'a „ garanti des violences particulieres, „ ſi le mal qu'il a vu faire lui a fait „ aimer ce qui étoit bien, & ſi nos inſ-

„ précieux pour l
„ de ses actions &
„ Né dans le so
„ vécu plus heu
„ mais n'ayant ri
„ suivre ses per
„ sans mérite, il
„ tueux, & ma
„ malgré ses pa
„ rence de l'ord
„ noître, à l'ain
„ qui ne sert qu
„ tres, est pour
„ Il apprend à se
„ cre, à sacrifie
„ commun. Il
„ tire aucun pr
„ donnent le
„ même parmi l
„ vrai qu'elles

„ & l'un de ces devoirs eſt l'attache-
„ ment pour le lieu de ta naiſſance.
„ Tes compatriotes te protégerent en-
„ fant, tu dois les aimer étant homme.
„ Tu dois vivre au milieu d'eux, ou
„ du moins en lieu d'où tu puiſſes leur
„ être utile autant que tu peux l'être,
„ & où ils ſachent où te prendre ſi
„ jamais ils ont beſoin de toi. Il y a
„ telle circonſtance où un homme peut
„ être plus utile à ſes concitoyens hors
„ de ſa patrie, que s'il vivoit dans ſon
„ ſein. Alors il doit n'écouter que ſon
„ zele & ſupporter ſon exil ſans mur-
„ mure; cet exil même eſt un de ſes
„ devoirs. Mais toi, bon Emile, à qui
„ rien n'impoſe ces douloureux ſacri-
„ fices, toi qui n'as pas pris le triſte
„ emploi de dire la vérité aux hom-
„ mes, va vivre au milieu d'eux, cul-
„ tive leur amitié dans un doux com-
„ merce, ſois leur bienfaiteur, leur
„ modele : ton exemple leur ſervira
„ plus que tous nos livres, & le bien
„ qu'ils te verront faire les touchera
„ plus que tous nos vains diſcours.

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'al-
„ ler vivre dans les grandes Villes ; au
„ contraire, un des exemples que les
„ bons doivent donner aux autres eſt

„ corrompu. Heureux
„ le pays où l'on n'a
„ chercher la paix
„ Mais où eſt ce p
„ bienfaiſant ſatisfait
„ au milieu des ville
„ preſque à exercer ſ
„ des intrigans ou
„ L'accueil qu'on y
„ qui viennent y ch
„ fait qu'achever d
„ qu'au contraire il
„ aux dépens des vi
„ mes qui ſe retire
„ ciété ſont utiles
„ qu'ils s'en retirer
„ vices lui vienne
„ breuſe. Ils ſont
„ qu'ils peuvent ra
„ déſerts la vie, la
„ le leur premier

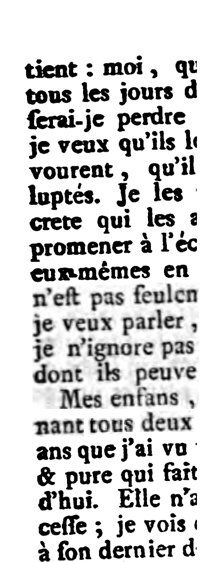
„ l'infortuné villageois. Je crois voir
„ le peuple se multiplier, les champs
„ se fertiliser, la terre prendre une
„ nouvelle parure, la multitude & l'a-
„ bondance transformer les travaux en
„ fêtes, les cris de joie & les bénédic-
„ tions s'élever du milieu des jeux au-
„ tour du couple aimable qui les a
„ ranimés. On traite l'âge d'or de chi-
„ mere, & c'en sera toujours une pour
„ quiconque a le cœur & le goût gâ-
„ tés. Il n'est pas même vrai qu'on le
„ regrette, puisque ces regrets sont
„ toujours vains. Que faudroit-il donc
„ pour le faire renaître? Une seule chose,
„ mais impossible; ce seroit de l'aimer.

„ Il semble déjà renaître autour de
„ l'habitation de Sophie; vous ne ferez
„ qu'achever ensemble ce que ses di-
„ gnes parens ont commencé. Mais,
„ cher Emile, qu'une vie si douce ne
„ te dégoûte pas des devoirs pénibles,
„ si jamais ils te sont imposés: sou-
„ viens-toi que les Romains passoient
„ de la charrue au Consulat. Si le
„ Prince ou l'état t'appelle au service
„ de la patrie, quitte tout pour aller
„ remplir, dans le poste qu'on t'assigne,
„ l'honorable fonction de Citoyen. Si
„ cette fonction t'est onéreuse, il est

„ charge : tant q
„ mes de ce fiec
„ qu'on viendra
„ l'Etat „.
Que ne m'eft-il
retour d'Emile au
fin de leurs amou
mencement de l'
les unit ? Amour
dure autant que
qui ne s'effacent
té, fur les conv
qui rendent le
prolongent dans
de la premiere
détails pourroie
les, & jufqu'ici
de détails agréa
cru voir l'utilit
reele à la fin

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes soins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des sermens qui ne seront point vains : ils sont époux. En revenant du Temple ils se laissent conduire; ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire! ô foiblesse humaine! Le sentiment du bonheur écrase l'homme; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me semblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes, & se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser par de mauvaises plaisanteries qui, dussent-elles leur plaire

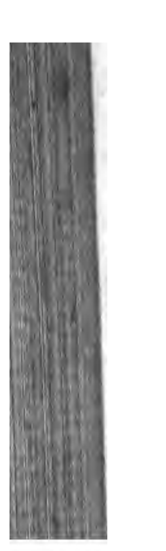


tient : moi , qu
tous les jours d
ferai-je perdre
je veux qu'ils l
vourent , qu'il
luptés. Je les
crete qui les a
promener à l'éc
eux-mémes en
n'eft pas feulen
je veux parler ,
je n'ignore pas
dont ils peuve
Mes enfans ,
nant tous deux
ans que j'ai vu
& pure qui fait
d'hui. Elle n'a
ceffe ; je vois
à fon dernier d

teftations que leurs yeux fe font mutuellement de s'adorer jufqu'au dernier foupir? Je les laiffe faire, & puis je reprends.

J'ai fouvent penfé que fi l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis fur la terre. Cela ne s'eft jamais vu jufqu'ici. Mais fi la chofe n'eft pas tout-à-fait impoffible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple, que vous n'aurez reçu de perfonne, & que peu d'époux fauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous dife un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le feul poffible?

Ils fe regardent, en fouriant & fe moquant de ma fimplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en difant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, &, que, quant à lui, celle-là lui fuffit. Sophie approuve, & paroît tout auffi confiante. Cependant à travers fon air de raillerie je crois démêler un peu de curiofité. J'examine Emile : fes yeux ardens dévorent les charmes de fon époufe : c'eft la feule chofe dont il foit curieux, & tous mes propos ne l'embarraffent gueres. Je fouris à mon tour en difant en moi-



sexes, & bien
reçus : c'eſt que
mes ſont moins
mes, & ſe reb
l'amour heureu
de loin l'inconſ
s'en inquiete ;
plus jalouſe.
s'attiédir, forc
garder tous les
pour lui plaire,
milie à ſon tou
même ſuccès.
ſoins gagnent
les recouvrent
recette contre l
mour dans le r
Elle eſt ſimpl
c'eſt de contin
on eſt époux.
riant du ſecret.

Les nœuds qu'on veut trop ſerrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux époux eſt le plus ſaint de tous les droits, mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

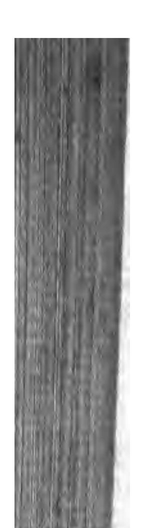
Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſſujettiſſement qui raſſaſie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres careſſes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'eſt le deſir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoît point d'autre. La loi peut reſtreindre ce droit, mais elle ne ſauroit l'étendre. La volupté eſt ſi douce par elle-même! doit-elle recevoir de la triſte gêne la



plaisance.
être qu'à
ne doit ê
lui plaît.
S'il est
vous vouli
me, qu'e
tresse &
reux, ma
de l'amou
& que les
jamais pou
graces. J
aveux forn
cue; mais
véritable a
il sur la
quand le
ce que la b
chacun des
sa personne

est partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés ; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la Nature & l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos & d'autres semblables Emile se fâche, se récrie ; Sophie honteuse tient son éventail sur ses yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement : je fais rougir Emile de son peu de délicatesse ; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler, on se doute bien qu'elle n'ose me démentir. Emile inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse : il les voit, à travers leur embarras, plein d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, & jure qu'hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chere épouse, l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours & de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie,

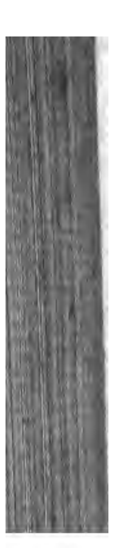


ser mourir v
Le soir, p
dis, du ton
possible : sou
vous êtes lil
question des
moi, point d
veux-tu venir
en fureur vo
Sophie, qu'er
je l'emmene
sant dira qu'
mensonge ,
vérité !

Le lendemai
licité ne flatte
ruption du vi
leur goût que
vent plus sent
ni voir ce qui

)ux attraits de la volupté n'y font)int. O qui de vous n'a jamais vu ux jeunes époux unis fous d'heureux ſpices fortant du lit nuptial, & por- t. à la fois dans leurs regards lan- iſſans & chaſtes l'ivreſſe des doux aiſirs qu'ils viennent de goûter, l'ai- able ſécurité de l'innocence, & la cer- tude alors ſi charmante de couler en- able le reſte de leurs jours? Voilà objet le plus raviſſant qui puiſſe être ert au cœur de l'homme; voilà le ai tableau de la volupté! vous l'a- z vu cent fois ſans le reconnoître; s cœurs endurcis ne ſont plus faits ur l'aimer. Sophie heureuſe & pai- ble paſſe le jour dans les bras de ſa adre mere; c'eſt un repos bien doux prendre, après avoir paſſé la nuit ns ceux d'un époux.

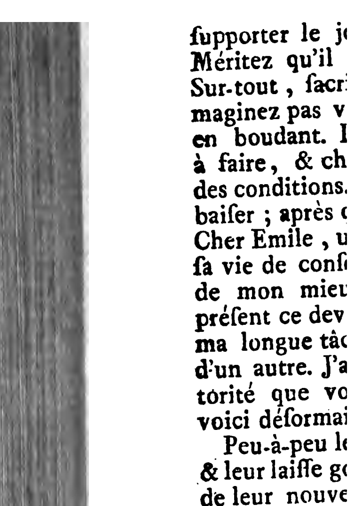
Le ſurlendemain, j'apperçois déjà elque changement de ſcene. Emile ut paroître un peu mécontent: mais ravers cette affectation je remarque , empreſſement ſi tendre & même it de ſoumiſſion, que je n'en augure n de bien fâcheux. Pour Sophie, e eſt plus gaie que la veille; je vois iller dans ſes yeux un air ſatisfait. lei eſt charmante avec Emile; elle lui



„ chérir par v
„ par vos refu
„ teté de sa f
„ plaindre de
„ C'est ainsi
„ donnera sa c
„ vos avis , q
„ ses affaires ,
„ en délibérer
„ vous pouve
„ se , quand i
„ une douce
„ aimable p
„ employer l
„ de la vertu
„ la raison.
„ Ne croye
„ cet art mên
„ jours. Qu
„ puisse pren

„ la paſſion. Les enfans forment entre „ ceux qui leur ont donné l'être, une „ liaiſon non moins douce & ſouvent „ plus forte que l'amour même. Quand „ vous ceſſerez d'être la maîtreſſe d'E- „ mile, vous ſerez ſa femme & ſon „ amie; vous ſerez la mere de ſes en- „ fans. Alors, au lieu de votre pre- „ miere réſerve, établiſſez entre vous „ la plus grande intimité; plus de lit- „ à-part, plus de refus, plus de ca- „ price. Devenez tellement ſa moitié, „ qu'il ne puiſſe plus ſe paſſer de vous, „ & que ſi-tôt qu'il vous quitte, il ſe „ ſente loin de lui-même. Vous qui „ fîtes ſi bien régner les charmes de „ la vie domeſtique dans la maiſon pa- „ ternelle, faites les régner ainſi dans la „ vôtre. Tout homme qui ſe plaît dans „ ſa maiſon, aime ſa femme. Souvenez- „ vous que ſi votre époux vit heureux „ chez lui, vous ſerez une femme heu- „ reuſe.

„ Quant à préſent, ne ſoyez pas ſi „ ſévere à votre amant: il a mérité plus „ de complaiſance; il s'offenſeroit de „ vos alarmes; ne ménagez plus ſi fort „ ſa ſanté aux dépens de ſon bonheur, „ & jouiſſez du vôtre. Il ne faut point „ attendre le dégoût, ni rebuter le de-



ſupporter le j
Méritez qu'il
Sur-tout, ſacr
maginez pas v
en boudant. I
à faire, & ch
des conditions.
baiſer ; après
Cher Emile, u
ſa vie de conſ
de mon mieu
préſent ce dev
ma longue tâc
d'un autre. J'a
torité que vo
voici déſormai

Peu-à-peu le
& leur laiſſe g
de leur nouve
dignes époux

bien de fois je joins leurs mains dans les miennes en bénissant la Providence, & poussant d'ardens soupirs ! Que de baisers j'applique sur ces deux mains qui se serrent ! de combien de larmes de joie ils me les sentent arroser ! Ils s'attendrissent à leur tour, en partageant mes transports. Leurs respectables parens jouissent encore une fois de leur jeunesse dans celle de leurs enfans ; ils recommencent, pour ainsi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoissent pour la premiere fois le prix de la vie : ils maudissent leurs anciennes richesses, qui les empêcherent, au même âge, de goûter un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre, c'est dans l'asyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embrassant : mon maître, félicitez votre enfant, il espere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels soins vont être imposés à notre zele, & que nous allons avoir besoin de vous ! A Dieu ne plaise que je vous laisse encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaise qu'un devoir si saint & si doux soit jamais rempli par



que je vivai
J'en ai plus b
nant que mes
mencent. Vo
guidez-moi p
ſez-vous ; il

EMILE

ET

SOPHIE,

OU

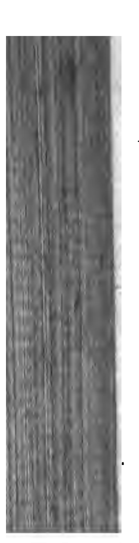
LES SOLITAIRES.

Sur le T

IL faut en c
ſur leſquels le
ter, ſont ceu
ſerve au fon
moyen, uniq
efficacement
leur donner d
les coups du ſ
à force de ta
porter à force
objet que M.
dans ſon Trai
vrage ſuivant
qu'il l'avoit r
aux priſes av
çant dans un
frayantes, qu

*cution en auroit été aussi intéressante qu'utile ; c'étoit mettre en action la morale d'*Emile, *la justifier & la faire aimer : mais la mort ne permit pas à M.* ROUSSEAU *d'élever ce nouveau monument à sa gloire, & de reprendre cet Ouvrage, qu'il avoit interrompu pour ses Confessions.*

Nous donnons au Public le seul morceau qu'il en ait écrit, & nous le disons sans détour ; nous le donnons avec une sorte de répugnance. Plus le tableau qu'il nous présente est empreint du génie de son sublime Auteur, & plus il est révoltant. Emile *désespéré,* Sophie *avilie ! Qui pourroit supporter ces odieuses images ! J'ai du moins la ressource des larmes, quand je vois la vertu malheureuse gémir ; mais que me reste-t-il quand elle est en proie aux remords ? Et puis, quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultere ? S'il est vrai cependant que les éducations austeres ne font que des hypocrites de vertu, l'éducation seule de* Sophie *doit faire des filles vertueuses ; mais des filles vertueuses deviennent-elles des épouses perfides & parjures ? Gardons-nous d'imputer à M.*



d'imprudentes
& ses malheu
& jalouse de
son ame pure
un breuvage
sens qu'en troi
tunée cédoit à
au vil séduct
innocence ; ell
risse, *& se re*
Mais si Emile
du malheur, .
phie *fût infide*
voit-il être m
voit l'en sépar
mort . . . Non
Pourquoi M
achevé ces tri
long tissu d'ob
ses, de calam

eillans de vertus, auroient, loin des humains & dans le calme de l'innocence, retrouvé le bonheur de leurs premiers ans.

Quel cœur flétri par le sentiment de leurs peines, ne se seroit pas ranimé aux doux accens de leur félicité!

Oui, ma Sophie, *retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laissons point effacer la mémoire, après les avoir rendus si charmans. Rappelons leurs transports, leurs délices; rappellons jusqu'à leurs traverses, jusqu'à ces tems cruels de ta faute & de mon désespoir. Tems de douleurs & de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont si bien rachetés! Oh! qui voudroit à ce prix n'avoir pas souffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas détesté sa vie & n'avoir pas vécu! Pleurs de douleur & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrens de joie & de plaisirs qui vous ont absorbés!*

Souvenirs amers & délicieux, ne vous dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous lieu de tout maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous sommes seuls sur la terre, &



toi , je n'en
goûter ma fe

EMILE
ET
SOPHIE,
OU
LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIERE.

J'ETOIS libre, j'étois heureux, ô mon maître! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, & vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié une famille naissante ajoutoit les charmes de la tendresse paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieillesse & une mort paisible dans les bras de mes enfans. Hélas! qu'est devenu ce tems heureux de jouissance & d'espérance, où l'avenir embellissoit le présent; où

commencée de ...
cœur a été déc...
chemens ; il ne...
dre de tous, au...
sans plaisirs, ma...
Si je survis lon...
mon sort est de...
sans jamais rev...
& la seule Prov...
yeux.

En cet état, ...
core à prendre ...
que j'ai si peu ...
souvenirs, & la...
l'ordre en ce ...
tant sans mur...
nels. Je suis ...
m'étoit cher : j...
& sans crainte ...
rejoigne ce qu...

Mais vous, ...

Hélas ! où que vous soyez vous êtes mort pour moi, mes yeux ne vous verront plus; mais mon cœur s'occupera de vous sans cesse. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos soins qu'après que la dure nécessité m'a si cruellement fait sentir ses coups & m'a tout ôté excepté moi. Je suis seul, j'ai tout perdu, mais je me reste, & le désespoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'espérer : Sans doute ils périront sans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe, ils sont écrits, je les rassemble, je les lie, je les continue, & c'est à vous que je les adresse : c'est à vous que je veux tracer ces précieux souvenirs qui nourrissent & navrent mon cœur ; c'est à vous que je veux rendre compte de moi, de mes sentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout ; le bien, le mal, mes douleurs, mes plaisirs, mes fautes ; mais je crois n'avoir rien à dire qui puisse déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce ; il commença dès ma naissance, il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés,



quand je fent
mes, tout ce q
de raviſſant d
mienne d'un fe
ne peut exprim
premieres am
que ne pouv
ſans ceſſe &
mon être! je
tre éternité.

Vains regr
Tout eſt diſpa
retour . . . Ap
j'en obtins le
furent combl
amant, je tr
poſſeſſion un
pece, mais n
le délire des
croyez avoir

pece étoient inépuisables, chaque instant sembloit les renouveller, & le dernier jour de sa vie, m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je partageois mon tems entre une épouse adorée & les chers fruits de sa tentresse; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation semblable à la mienne, & ma fille, sous les yeux de sa mere eût appris à lui ressembler. Toutes mes affaires se bornoient au soin du patrimoine de Sophie; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuse félicité! trois fois j'ai senti ton inconstance. Ton terme n'est qu'un point, & lorsqu'on est au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit commencer ce déclin? Par quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paisible que nous menions ensemble, comment mes empressemens vous rebuterent-ils de moi? Vous vous complaisiez dans votre ouvrage; je le voyois, je le sentois, j'en étois sûr. Vous paroissiez heureux de mon bonheur; les tendres caresses de Sophie sembloient flatter votre cœur paternel; vous nous aimiez, vous vous plaisiez avec nous, & vous nous quit-

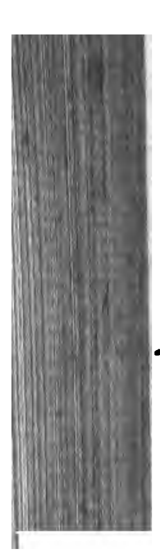


qui m'a liv
de mon ſo
yeux le cri
approché d
nant vous
que vous n
toute ma v

Bientôt l
maiſon qu
maux, les
ſans relâch
dîmes le p
enfin ſa fill
avoit tant
qu'elle vo
coup ſa co
l'abandonn
tente & pa
avoit ignor
elle n'avoit

les nôtres. Rien ne pouvoit tarir ses pleurs ; la mort de sa fille lui fit sentir plus vivement celle de sa mere : elle appelloit sans cesse l'une ou l'autre en gémissant ; elle faisoit retentir de leurs noms & de ses regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes caresses : tous les objets qui les lui rappelloient aigrissoient ses douleurs ; je résolus de l'éloigner de ces tristes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires & qui n'en avoient jamais été pour moi jusqu'alors : je lui proposai d'y suivre une amie qu'elle s'étoit faite au voisinage & qui étoit obligée de s'y rendre avec son mari. Elle y consentit pour ne point se séparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chere pour chercher à la calmer. Partager ses regrets, pleurer avec elle étoit la seule consolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me sentis frappé d'une impression funeste que je n'avois jamais éprouvée auparavant. Les plus tristes pressentimens s'élevoient dans mon sein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faisoit trembler sur le séjour de celle-ci. Je m'ef-



dans ce gou
où vont ſe
nocence & l
Cependan
mépriſois ce
je prenois pc
en m'en laiſſ
tois de chim
pas le voir ſ
tifié. Je ne ſ
lois pas chei
tale, mais q
Comment
que nous p
Ville, & de l'
ame & ſur n
ſonné? Vou
cataſtrophes
dans des jour
jourd'hui rec

tation contre lesquels vous aviez si bien armé mon cœur l'amenerent-ils insensiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avois sçu dédaigner? Qu'il est différent de voir les choses distrait par d'autres objets ou seulement occupé de ceux qui nous frappent! Ce n'étoit plus le tems où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie, & rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la possédois, & son charme embellissoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma premiere jeunesse. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Usé peu-à-peu sur tous ces amusemens frivoles, mon cœur perdoit insensiblement son premier ressort & devenoit incapable de chaleur & de force; j'errois avec inquiétude d'un plaisir à l'autre; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout; je ne me plaisois qu'où je n'étois pas, & m'étourdissois pour m'amuser. Je sentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre; je ne me laissois pas le tems de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections



changerent
deux penſoi
de la perſon
tion ſur lui.
étions deux
avoit diviſé
prochoient
voiſins de
qui nous
femme, ap
agaceries a
toujours ſa
tachant to
inſéparable
avec ſon
avec la m
rieure étoi
leurs maxi
Leur bonn
d'un vérita
[illegible]

ne s'offensant point de n'en être pas
bjet. Que mon mari vive heureux,
toute chose, disoit la femme; que
ye ma femme pour amie, je suis con-
nt, disoit le mari. Nos sentimens,
ursuivoient-ils, ne dépendent pas de
us, mais nos procédés en dépen-
nt : chacun met du sien tout ce qu'il
ut au bonheur de l'autre. Peut-on
ieux aimer ce qui nous est cher, que
vouloir tout ce qu'il desire? On
ite la cruelle nécessité de se fuir.
Ce systême ainsi mis à découvert
ut d'un coup nous eût fait horreur,
ais on ne sait pas combien les épan-
emens de l'amitié font passer de cho-
qui révolteroient sans elle; on ne
t pas combien une philosophie si bien
aptée aux vices du cœur humain,
e philosophie qui n'offre au lieu des
ntimens qu'on n'est plus maître d'a-
ir, au lieu du devoir caché qui tour-
ente, & qui ne profite à personne,
e soins, procédés, bienséances, at-
ntions, que franchise, liberté, sin-
rité, confiance; on ne sait pas, dis-
, combien tout ce qui maintient
nion entre les personnes quand les
eurs ne sont plus unis, a d'attrait
ur les meilleurs naturels, & devient



montrer un
n'avions plu
ſubjugués s'
& croyoit s'
pect l'un po
vions vainc
pour nous o
être mutue
ótions plus
qui ne ſe c
s'éviter qu
ſûrs de ne ſ

Mais au
entre nous
changea de
Tout-à-cou
taire & reti
juſqu'alors.
pas toujou
ment triſte

le le lui dit & la reçut mal sans la
buter : elle me pria plus d'une fois de
délivrer : d'elle. Je lui fis la guerre
ce caprice dont j'accusois un peu de
lousie ; je le lui dis même un jour en
aisantant. Non, Monsieur, je ne suis
int jalouse, me dit-elle d'un air froid
résolu : mais j'ai cette femme en
rreur : je ne vous demande qu'une
ace ; c'est que je ne la revoie jamais.
appé de ces mots, je voulus savoir
raison de sa haine : elle refusa de ré-
ndre. Elle avoit déjà fermé sa porte
mari ; je fus obligé de la fermer à
femme, & nous ne les vîmes plus.
Cependant sa tristesse continuoit &
venoit inquiétante. Je commençai
m'en alarmer ; mais comment en sa-
ir la cause qu'elle s'obstinoit à taire ?
n'étoit pas à cette ame fiere qu'on
pouvoit imposer par l'autorité : nous
ions cessé depuis si long-tems d'être
confidens l'un de l'autre, que je fus
u surpris qu'elle dédaignât de m'ou-
ir son cœur ; il faloit mériter cette
nfiance, & soit que sa touchante mé-
ncolie eût réchauffé le mien, soit qu'il
t moins guéri qu'il n'avoit cru l'être,
sentis qu'il m'en coûtoit peu pour



je vis ave
rien. Je v
poux, tro
j'éprouvai
Ce n'étoie
faits pour
ce qu'on
non plus
mais abſol
& qu'il fa
toient les
décidée qu
ter d'elle.
les engage
ſence. Qu
ſoit-elle, v
même &
d'Emile. I
point à vio
vez me p

efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, & je me faisois un point-d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un si long refroidissement, la passion d'un Epoux ne se ralluma si brûlante & si vive; jamais durant mes premieres amours je n'avois tant versé de pleurs à ses pieds: tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois aussi surpris qu'affligé, sachant bien que cette dureté de cœur n'étoit pas dans son caractere. Je ne me rebutai point, & si je ne vainquis pas son opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de sécheresse. Quelques signes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ses refus, je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient; ses yeux éteints laissoient tomber sur moi quelques regards non moins tristes, mais moins farouches, & qui sembloient portés à l'attendrissement. Je pensai que la honte d'un caprice aussi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le soutenoit faute de pouvoir l'excuser, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'osoit plus accorder de bon



Un jour qu'
ports je joigno
plications les
je la vis émue
victoire. Oppri
étoit prête à f
à-coup changea
de visage, elle
promptitude,
croyable, & i
que la fureur é
effrayant, arr
elle, & sachez
rien. Un aut
suis enceinte;
de ma vie; & si
avec impétuos
dont elle ferme

Je demeure

Mon maître,

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites; elles n'impriment pas si-tôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence, & souvent le coup mortel est porté long-tems avant que la blessure se fasse sentir. A cette scene inattendue, à ces mots que mon oreille sembloit repousser, je reste immobile, anéanti; mes yeux se ferment, un froid mortel court dans mes veines; sans être évanoui, je sens tous mes sens arrêtés, toutes mes fonctions suspendues; mon ame bouleversée est dans un trouble universel, semblable au cahos de la scene au moment qu'elle change, au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aspect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étois, & sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui se passoit n'étoit point un songe. J'aurois voulu que cet étourdissement eût duré toujours. Mais enfin, réveillé malgré moi, la premiere impression que je sentis fut un saisissement d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me leve, je m'élance hors de la chambre,



dans ton ti
Je cour
ralentir m
din public
m'étoit à c
rité ſous le
hors d'hal
demi-mort
je ? Que ſ
tendu ? Q
quelle ch
Amour, h
vous ? L
n'eſt qu'u
tion que n
ſuivie d'u
qu'oppreſſ
vois ni reſ
& l'empo
ſaiſiſſemen

ſe décrire. L'épanouiſſement de
ême joie, qui d'un mouvement
rme ſemble étendre & raréfier tout
: être, ſe conçoit, s'imagine aiſé-
. Mais quand l'exceſſive douleur
uble dans le ſein d'un miſérable
s les furies des enfers; quand
tiraillemens oppoſés le déchirent
qu'il puiſſe en diſtinguer un ſeul;
d il ſe ſent mettre en pieces par
forces diverſes qui l'entraînent en
contraire, il n'eſt plus un, il eſt
entier à chaque point de douleur,
able ſe multiplier pour ſouffrir.
:toit mon état, tel il fut durant
:urs heures; comment en faire le
àu? Je ne dirois pas en des volu-
:e que je ſentois à chaque inſtant.
mes heureux, qui dans une ame
:e & dans un cœur tiede ne con-
:z de revers que ceux de la for-
, ni de paſſions qu'un vil intérêt,
iez-vous traiter toujours cet horri-
tat de chimere & n'éprouver ja-
les tourmens cruels que donnent
us dignes attachemens, quand ils
mpent, aux cœurs faits pour les
r.

ıs forces ſont bornées & tous les
ports violens ont des intervalles.

mal ai-je reçu dans ma pe
crime ai - je commis ? Q
de moi ? Si dans cet inſt
je ſuis , je tombois des nu
mencer d'exiſter , ſerois-je
heureux ? Cette réflexion ,
te qu'un éclair , jetta d
un inſtant de lueur que
bientôt , mais qui me ſ
reconnoître. Je me vis cla
place : & l'uſage de ce m
ſon fut de m'apprendre q
capable de raiſonner. L'h
tion qui régnoit dans n
laiſſoit à nul objet le ten
appercevoir : j'étois hors
voir , de rien comparer ,
de réſoudre , de juger de
donc me tourmenter vain

c'eſt le ſeul parti que vous auriez pu prendre vous-même, ſi vous euſſiez été là pour me guider.

Réſolu de laiſſer exhaler la fougue des tranſports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne ſais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à ſon aiſe. Je me leve avec précipitation; je me mets à marcher comme auparavant, ſans ſuivre de route déterminée : je cours, j'erre de part & d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur; j'en ſuis les impreſſions ſans contrainte; je me mets hors d'haleine, & mêlant mes ſoupirs tranchans à ma reſpiration gênée, je me ſentois quelquefois prêt à ſuffoquer.

Les ſecouſſes de cette marche précipitée ſembloient m'étourdir & me ſoulager. L'inſtinct dans les paſſions violentes dicte des cris, des mouvemens, es geſtes, qui donnent un cours aux prits & font diverſion à la paſſion : nt qu'on s'agite on n'eſt qu'emporté; morne repos eſt plus à craindre, il voiſin du déſeſpoir. Le même ſoir is de cette différence une épreuve ſque riſible, ſi tout ce qui montre olie & la miſere humaine devoit ja-

rue où il y en avoit
écrasé dans l'embarras
tirant par le bras, ne
danger : je me jette da
verte ; c'étoit un Café.
par des gens de ma c
me parle, on m'entraî
Frappé d'un bruit d'in
éclat de lumieres, je
j'ouvre les yeux, je
trouve dans la salle
jour de premiere représ
par la foule, & dans l
sortir.

Je frémis ; mais je p
ne dis rien, je me tins t
que cher que me coû
rente tranquillité. On f
bruit, on parloit beauco
loit ; n'entendant rien,

ſemblée & cauſa quelque rumeur. Je me remis promptement, & tout s'appaiſa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnoient, je cherchai le moment de m'évader, & m'approchant peu-à-peu de la porte, je ſortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue & retirant machinalement ma main, que j'avois tenue dans mon ſein durant toute la repréſentation, je vis mes doigts pleins de ſang, & j'en crus ſentir couler ſur ma poitrine. J'ouvre mon ſein, je regarde, je le trouve ſanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut penſer qu'un ſpectateur tranquille à ce prix, n'étoit pas fort bon juge de la Piece qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favoriſant mes courſes, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver; je marchai pluſieurs heures ſans me repoſer un moment: enfin ne pouvant preſque plus me ſoutenir & me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non ſans un affreux battement de cœur: je demande ce

tendresse, & je jo
rigueurs. Que ne
passer le cours des
trop aimable, à
ter, la chérir, à g
à vouloir la fléchi
mais, à demander
desirer sans cesse
obtenir. Ces tems
de retour attend
peuse, valoient
possédois. Et m
déshonoré, sans
ce, je n'ai pas
d'oser former de
rêtois, effrayé
falloit substitue
avec tant de ch
phie avilie, & n
pouvoient sou

enée m'avoit garanti de cette affreuse
lée ; je ne songeois à rien qu'à souf-
ir. Mais à mesure que le sentiment
e mes maux s'arrangeoit pour ainsi
ire au fond de mon cœur, forcé de
emonter à leur source, je me retra-
ois malgré moi ce fatal objet. Les mou-
emens qui m'étoient échappés en sor-
ant ne marquoient que trop l'indigne
enchant qui m'y ramenoit. La haine
ue je lui devois me coûtoit moins que
dédain qu'il y faloit joindre, & ce
ui me déchiroit le plus cruellement
'étoit pas tant de renoncer à elle que
être forcé de la mépriser.

Mes premieres réflexions sur elle fu-
nt ameres. Si l'infidélité d'une femme
dinaire est un crime, quel nom faloit-
donner à la sienne ? Les ames viles
e s'abaissent point en faisant des bas-
sses, elles restent dans leur état ; il
'y a point pour elles d'ignominie
arce qu'il n'y a point d'élévation.
es adulteres des femmes du monde
e sont que des galanteries ; mais So-
nie adultere est le plus odieux de
us les monstres ; la distance de ce
'elle est à ce qu'elle fut est immense ;
on, il n'y a point d'abaissement,
oint de crime pareil au sien.

juger si sévérement
jugé moi - même,
que je dois me repr
Tu l'accuses de n'ê
O Emile, & toi n'as
Combien je t'ai vu
ville différent près d
fus jadis! Ah! son i
vrage de la tienne.
t'être fidelle; & toi
de l'adorer toujour
nes, & tu veux qu
méprises, & tu ve
honoré! C'est ton r
oubli, ton indiffér
ché de son cœur;
ser d'être aimable
toujours aimé. Ell
mens qu'à ton ex
la point négliger

ans sa tendresse? Est-ce elle qui t'a
rié de la tirer de ce lieu fortuné? Tu
; sais, elle l'a quitté avec le plus
ortel regret. Les pleurs qu'elle y ver-
oit lui étoient plus doux que les folâ-
res jeux de la ville. Elle y passoit son
nnocente vie à faire le bonheur de la
ienne : mais elle t'aimoit mieux que
a propre tranquillité; après t'avoir
oulu retenir, elle quitta tout pour te
uivre : c'est toi qui du sein de la paix
& de la vertu l'entraînas dans l'abyme
e vices & de miseres où tu t'es toi-
nême précipité. Hélas! il n'a tenu
u'à toi seul qu'elle ne fût toujours
age, & qu'elle ne te rendît toujours
eureux.

O Emile! tu l'as perdue, tu dois
e haïr & la plaindre; mais quel droit
s-tu de la mépriser? Es-tu resté toi-
nême irréprochable? Le monde n'a-
-il rien pris sur tes mœurs? Tu n'as
oint partagé son infidélité, mais ne
'as-tu pas excusée, en cessant d'hono-
er sa vertu? Ne l'as-tu pas excitée en
ivant dans des lieux où tout ce qui
st honnête est en dérision, où les
emmes rougiroient d'être chastes, où
e seul prix des vertus de leur sexe est
a raillerie & l'incrédulité? La foi que

formé par l'amour,
périls par ses charmes
par ses sens? O que
femme est à plaindre
n'a-t-elle point à rend
sans cesse, contre au
même? Quel cou
quelle opiniâtre résis
roïque fermeté lui
Que de dangereuses
pas à remporter tou
autre témoin de ses
Ciel & son propre cœ
de belles années air
frir, combattre &
ment, un instant de
instant de relâche &
jamais cette vie irrép
honore tant de vertu
tunée? hélas! un

ruses d'une femme vicieuse & jalouse de ses vertus a pu surprendre son innocente simplicité ? N'ai-je pas vu ses regrets, son repentir dans ses yeux ? N'est-ce pas sa tristesse qui m'a ramené moi-même à ses pieds ? N'est-ce pas sa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendresse ? Ah ! ce n'est pas là la conduite artificieuse d'une infidelle qui trompe son mari & qui se complaît dans sa trahison !

Puis venant ensuite à réfléchir plus en détail sur sa conduite & sur son étonnante déclaration, que ne sentois-je point en voyant cette femme timide & modeste vaincre la honte par la franchise, rejetter une estime démentie par son cœur, dédaigner de conserver ma confiance & sa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des caresses qu'elle a rejettées, & crainte d'usurper ma tendresse de pere pour un enfant qui n'étoit pas de mon sang ? Quelle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur & de sa vie, ne pouvoit s'abaisser à la fausseté & portoit jusques dans le crime l'intrépide audace de la vertu ? Oui,

ſentis l'eſprit aſſez
délibérer ſur ce
Mais c'étoit ici
ainſi que la plus c
vie. Tous mes
rompus ou altéré
étoient changés ;
rien de la même
vant, je devenois
nouvel être. Il é
ſer mûrement le
prendre. J'en pris
me donner le lo
chevai le chemin
qu'à la ville la
trai chez un m
travailler de mor
que la fermentat
tout à fait appai
voir les objets te

ès les premiers momens cédés à la
ure, je me trouvai maître de moi-
me & capable de considérer ma si-
tion avec autant de sang-froid que
e d'un autre. Soumis à la loi de la
essité je cessai mes vains murmures,
pliai ma volonté sous l'inévitable
g, je regardai le passé comme étran-
à moi, je me supposai commen-
de naître, & tirant de mon état
sent les regles de ma conduite, en
endant que j'en fusse assez instruit,
me mis paisiblement à l'ouvrage
nme si j'eusse été le plus content des
nmes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès
n enfance qu'à être toujours tout
ier où je suis, à ne jamais faire
e chose & rêver à une autre ; ce qui
oprement est ne rien faire & n'être
it entier nulle part. Je n'étois donc
entif qu'à mon travail durant la jour-
e : le soir je reprenois mes réflexions,
relayant ainsi l'esprit & le corps l'un
r l'autre, j'en tirois le meilleur parti
'il m'étoit possible sans jamais fati-
er aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de
s idées de la veille, j'examinai si
ut-être je ne prenois point trop à



ment. Il eſt ce
par-tout où les
les infidélités d
les maris : mais
toutes les granc
où les hommes
croient plus éc
opinion pour r
L'honneur d'un
dépend-il de ſa
doit-il faire ſa
déshonoré des v
morale a beau êt
paroît plus confo
D'ailleurs, qu
portât de mes pr
par mes principe
nion publique ?
qu'on penſeroit
dans mon propr

nes pour lui facrifier enfin mon
eur ?
ais quand ce préjugé feroit fondé,
e influence peut-il avoir dans un
fi différent des [illegible]s ? Quel rap-
d'une infortunée au défefpoir à
e remords feul arrache l'aveu de
rime, à ces perfides qui couvrent
ur du menfonge & de la fraude,
ui mettent l'effronterie à la place
i franchife & fe vantent de leur
onneur ? Toute femme vicieufe,
femme qui méprife encore plus
evoir qu'elle ne l'offenfe eft indi-
le ménagement; c'eft partager fon
nie que la tolérer. Mais celle à qui
reproche plutôt une faute qu'un
& qui l'expie par fes regrets, eft
digne de pitié que de haine; on
la plaindre & la pardonner fans
: ; le malheur même qu'on lui rè-
le eft garant d'elle pour l'avenir.
le reftée eftimable jufques dans le
fera refpectable dans fon repen-
elle fera d'autant plus fidelle que
œur fait pour la vertu a fenti ce
en coûte à l'offenfer; elle aura
a la fois la fermeté qui la conferve
modeftie qui la rend aimable;
iliation du remords adoucira cette

faute que pour gue

Quand les paſſions n
vaincre à viſage décou
nent le maſque de la ſa
ſurprendre, & c'eſt en
gage de la raiſon qu'ell
renoncer. Tous ces ſop
impoſoient que parce
mon penchant. J'aurois
revenir à Sophie infid
tois avec complaiſance
bloit autoriſer ma lâch
beau faire, ma raiſon
que mon cœur ne put
lies. Je ne pus me di
raiſonnois pour m'abuſ
m'éclairer. Je me diſoi
mais avec force, que l
monde ne font point lo
vivre pour ſoi-même,
pour préjugés ceux des

exemple de la juſtice de cette imputation, & que, ſi Emile eût été toujours ſage, Sophie n'eût jamais failli; qu'on a droit de preſumer que celle qui ne ſe reſpecte pas elle-même, reſpecte au moins ſon mari s'il en eſt digne, & s'il ſait conſerver ſon autorité; que le tort de ne pas prévenir le déréglement d'une femme eſt aggravé par l'infamie de le ſouffrir; que les conſéquences de l'impunité ſont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offenſé une indifférence pour les mœurs honnêtes, & une baſſeſſe d'ame indigne de tout honneur.

Je ſentois ſur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore eſtimable en étoit plus déſeſpérant pour moi: car on peut ſoutenir ou renforcer une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer, peut être ramenée par la raiſon; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout ſon courage, qui ſait voir des vertus dans le crime & ne fait le mal que comme il lui plait? Oui, Sophie eſt coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre paſſion; il ne lui

celle qui m'a
m'étoit si chere
ma Sophie a pu
nœuds de son co
fils a pu violer l
entiere, si les
rien n'avoit offe
gueil d'une vertu
térée n'ont pu
faute, qu'est-ce
rechûtes qui ne
premier pas vers
nible; on poursu
ger. Elle n'a plus
ni estime à ménag
à perdre en m'offe
regret de m'offense
cœur, elle m'a re
heureux que je pu
coûtera plus rien
Non, je connoi

grand crime : j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, sans songer que souvent l'offensé pardonne, mais que l'offenseur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

Emile, que tu t'abuses quand tu juges de l'avenir sur le passé ! Tout est changé. Vainement tu vivrois encore avec elle, les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie, & Sophie ne te retrouveroit plus. Les situations dépendent des affections qu'on y porte : quand les cœurs changent tout change ; tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne sont point désespérées, je le sais bien : elle peut être encore digne d'estime, mériter toute ma tendresse ; elle peut me rendre son cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre & m'ôter le souvenir de sa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, & sans la confiance il n'y a

être heureux que de ſon
ſeul me décide ; j'aime
loin d'elle que par elle :
la regretter que la tourn

Oui, tous nos liens
ils le ſont par elle. En v
gagemens elle m'affranch
Elle ne m'eſt plus rien, n
dit encore ? Elle n'eſt plu
la reverrois-je comme étr
je ne la reverrai jamais.
au moins je dois l'être : c
ne l'eſt-il autant que ma

Mais quoi ! mon affro
impuni? Si l'infidelle en a
quel mal lui fais-je en la
moi ? C'eſt moi que je
pas elle : je remplis ſes
dépens. Eſt-ce là le re
l'honneur outragé ? Où
où eſt la vengeance ?

victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il se peut, quelque mal que tu ne sentes pas. Il est des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables; c'est presque les autoriser que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre? Es-tu son juge, n'étant même plus son époux? Lorsqu'elle a violé ses devoirs de femme, elle ne s'en est point conservé les droits. Dès l'instant qu'elle a formé d'autres nœuds elle a brisé les tiens & ne s'en est point cachée; elle ne s'est point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus; elle ne t'a ni trahi, ni menti; en cessant d'être à toi seul elle a déclaré ne t'être plus rien: quelle autorité peut te rester sur elle? S'il t'en restoit tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, sois bon par sagesse & clément par vengeance. Méfie-toi de la colere; crains qu'elle ne te ramene à ses pieds.

Ainsi tenté par l'amour qui me rappelloit ou par le dépit qui vouloit me séduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé; & quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'at-



soluble entre ceux
l'être, & une raiso
cible contre le di
chers, dont aucu
s'éloigner, les ra
ment; c'est un ir
dre qu'il leur tien
quand ils n'en a
Mais que deven
plaidoit pour la
pliquée à celle d'
pas à moi? Quoi
autorisera le cri
partageant sa te
sera forcée à pa
aux deux peres
rible qu'aucune
l'esprit m'embr
velle; toutes l
chirer mon cœu

menté jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour, & pour ne laisser plus de prise au doute je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit tout mon ressentiment. Morte pour moi je ne la vis plus coupable ; je ne la vis plus qu'estimable & malheureuse, & sans penser à ses torts, je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée ; car, quoique j'eusse affecté d'en penser dans ma colere, & quoiqu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, & qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer, & après avoir été tant en peine d'une vengeance, je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant seroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément; tout



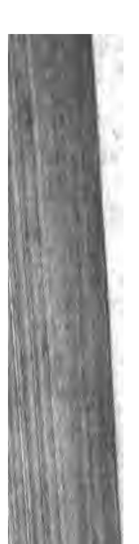
ment, cette réso-
regardant comme
de la premiere c
bien raisonné, je
exécutée malgré
événement impré
à la mieux exam

Il me restoit à
bération que je
chose après cel
me tirer. Mon
rapport à Sophie
prendre par rapp
ce que je voulois
seul. Il y avoit l
plus un être isc
cœur tenoit, c
prédit, aux att
donnés, il s'étoi
qu'un avec ma
détacher, du m

ſoi, ou qui pis eſt, à ce qui nous fait ſentir inceſſamment le détachement du reſte. J'avois à chercher ſi j'étois cet homme encore, qui ſait remplir ſa place dans ſon eſpece, quand nul individu ne s'y intéreſſe plus.

Mais où eſt-elle cette place pour celui dont tous les rapports ſont détruits ou changés? Que faire, que devenir, où porter mes pas, à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'étoit cher, & dont le ſort m'ôtoit juſqu'à l'eſpoir de contribuer au bonheur de perſonne? Car ſi tant d'inſtrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma miſere, pouvois-je eſpérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi? Non, j'aimois mon devoir encore, mais je ne le voyois plus. En rappeller les principes & les regles, les appliquer à mon nouvel état, n'étoit pas l'affaire d'un moment, & mon eſprit fatigué avoit beſoin d'un peu de relâche pour ſe livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'eſpérance, & ſûr de perdre ainſi peu-à-peu celle du deſir, en voyant que le paſſé



que commencer ,
d'autre liaison
qu'une succession
dont le premier
est en acte. No
naissons chaque
& quel intérêt la
laisser ? S'il n'y
ce qui sera, n
heureux ou mall
nir, & se tourm
per du néant les
Emile, sois un
n'auras pas plus
que de la natur
nuls, l'abyme
gloutis ; mais c
est existant pou
santé, ta jeune
lens, tes lumie
sur tes yeux ;

en comparant mon état à celui qui
iit précédé, j'étois dans le cal.
c'eſt l'avantage que procure indé-
lamment des événemens toute con-
e conforme à la raiſon. Si l'on n'eſt
heureux malgré la fortune, quand
ait maintenir ſon cœur dans l'or-
, on eſt tranquille au moins en dé-
du ſort. Mais que cette tranquil-
tient à peu de choſe dans une ame
ible! Il eſt bien aiſé de ſe mettre
s l'ordre, ce qui eſt difficile c'eſt
reſter. Je faillis voir renverſer tou-
mes réſolutions au moment que je
croyois le plus affermies.
'étois entré chez le maître ſans m'y
e beaucoup remarquer. J'avois tou-
rs conſervé dans mes vêtemens la
plicité que vous m'aviez fait aimer;
s manieres n'étoient pas plus recher-
es, & l'air aiſé d'un homme qui ſe
t par-tout à ſa place étoit moins
iarquable chez un menuiſier qu'il ne
it été chez un Grand. On voyoit
ırtant bien que mon équipage n'é-
t pas celui d'un ouvrier; mais à ma
niere de me mettre à l'ouvrage, on
ea que je l'avois été; & qu'enſuite
ncé à quelque petit poſte j'en étois
hu pour rentrer dans mon premier



je vis changer av
la famille. La
réserve, on m
avec une sorte
que je faisois da
fois tout mieux
l'admiration ;
mes mouvemen
tâchoit d'en
l'ordinaire ; ma
sans effort, &
par respect qu
marquer dava
j'étois préoc
m'appercevoi
tôt que j'auro
mais mon h
toujours à la
tôt à ce qui
me laissa

jui les lui rend en quelque sorte plus
ntéressans. Je ne poussois pas un coup
l'échope qu'elle ne parût effrayée, &
e la voyois toute surprise de ce que
e ne m'étois pas blessé. Madame, lui
lis-je une fois, je vois que vous vous
léfiez de mon adresse ; avez-vous peur
ue je ne sache pas mon métier? Mon-
eur, me dit-elle, je vois que vous
ivez bien le nôtre ; on diroit que vous
'avez fait que cela toute votre vie.
. ce mot je vis que j'étois connu :
; voulus savoir comment je l'étois.
près bien des mysteres, j'appris qu'une
une Dame étoit venue, il y avoit
eux jours, descendre à la porte du
laître, que sans permettre qu'on m'a-
ertît elle avoit voulu me voir, qu'elle
étoit arrêtée derriere une porte vitrée
où elle pouvoit m'appercevoir au fond
e l'attelier, qu'elle s'étoit mise à ge-
oux à cette porte, ayant à côté d'elle
n petit enfant qu'elle serroit avec
ansport dans ses bras par intervalles,
oussant de longs sanglots à demi étouf-
s, versant des torrens de larmes, &
onnant divers signes d'une douleur
ont tous les témoins avoient été vive-
ent émus : qu'on l'avoit vue plusieurs
is sur le point de s'élancer dans l'at-

d'un-coup, &, colla
fant fur le fien, el
demi-voix; *non, ja*
t'ôter ta mere; vie
rien à faire ici. A c
fortie avec précipit
avoir obtenu qu'on
rien, remonter da
partir comme un écl
elle que l'affaire d'u

Ils ajouterent que
ils ne pouvoient fe d
aimable Dame, les a
les à la promeffe qu'i
& qu'elle avoit exigé
tances, qu'ils n'y m
gret, qu'ils voyoien
équipage & plus enc
c'étoit une perfonne
& qu'ils ne pouvoier

ce récit !. Que de choses tout
ɔposoit ! Quelles inquiétudes
il pas fallu avoir, quelles re-
s n'avoit-il point fallu faire
:rouver ainsi mes traces ! Tout
il de quelqu'un qui n'aime plus ?
oyage ! quel motif l'avoit pu
treprendre ! dans quelle occu-
:lle m'avoit surpris ! Ah ! ce n'é-
la premiere fois : mais alors
:oit pas à genoux, elle ne fon-
s en larmes. O tems, tems
: ! Qu'est devenu cet ange du
... Mais que vient donc faire
e femme.... elle amene son
mon fils .... & pourquoi ? ....
-elle me voir, me parler ? Pour-
nfuir ? .... me braver ? ....
ɔi ces larmes ? Que me veut-
perfide ? vient-elle insulter à
:re ? A-t-elle oublié qu'elle ne
us rien ? Je cherchois en quel-
:e à m'irriter de ce voyage pour
l'attendrissement qu'il me cau-
ıour résister aux tentations de
près l'infortunée qui m'agitoient
moi. Je demeurai néanmoins.
ue cette démarche ne prouvoit
hose sinon que j'étois encore
: cette supposition même étant

pesant fur-tout les
avoit prononcés e
déméler le motif q
celui qui l'avoit fai
coup fans s'être l
parloit fimplement ;
le difoit portoit d
traits de lumiere ,
ce peu de mots. *I*
mere , avoit-elle di
crainte qu'on ne la
amenée , & c'étoit
cela n'arriveroit pas
partir ; & d'où la
perfuafion ? qu'avoi
en paix , Emile a
preuve pouvoit-elle
finon qu'Emile en ce
fubjugué par fes paff
que des réfolutions

:, cela pouvoit-il même être
doute ? Je n'avois envisagé que
: ôté à la mere, & il falloit en-
la mere ôtée à l'enfant. J'avois
ort. Oter une mere à son fils,
i ôter plus qu'on ne peut lui
sur-tout à cet âge ; c'est sacrifier
t pour se venger de la mere :
acte de passion, jamais de rai-
moins que la mere ne soit folle
iaturée. Mais Sophie est celle
udroit desirer à mon fils quand
iroit une autre. Il faut que nous
ns elle ou moi ne pouvant plus
enfemble, ou bien pour con-
na colere il faut le rendre or-
Mais que ferai-je d'un enfant
:tat où je suis ? J'ai assez de rai-
ir voir ce que je puis ou ne puis
non pour faire ce que je dois.
ai-je un enfant de cet âge en
; contrées, ou le tiendrai-je sous
x de sa mere, pour braver une
que je dois fuir ? Ah ! pour ma
: ne serai jamais assez loin d'elle !
s-lui l'enfant de peur qu'il ne
iene à la fin le pere. Qu'il lui
ul pour ma vengeance ; que
jour de sa vie il rappelle à l'in-
e bonheur dont il fut le gage &
qu'elle s'est ôté.

tion. Si ma fami
tentions, Sophie e
& peut-être vivro
peut-être aussi dès
elle morte pour n
cette chere moitié
n'eût plus songé à
j'aurois perdu les p
ma vie. Que de dou
faire expier nos faut
réunion nous les fit
Nous nous conno
tuellement qu'il ne
viner le motif de
que sentir qu'elle a
seroit arrivé si nous n
J'étois raisonnable m
savoit; & je savois e
bien cette ame sublin

ait pour elle ; la punition même
issoit moins à son gré. Elle croyoit
ouvoir effacer sa faute qu'en l'ex-
, ni s'acquitter avec la justice
i souffrant tous les maux qu'elle
mérités. C'est pour cela qu'intré-
& barbare dans sa franchise elle
n crime à vous, à toute ma fa-
, taisant en même tems ce qui
isoit, ce qui la justifioit peut-être,
ichant, dis-je, avec une telle
iation, qu'elle ne m'en a jamais
i mot à moi-même, & que je ne
i qu'après sa mort.
iilleurs rassurée sur la crainte de
e son fils elle n'avoit plus rien à
r de moi pour elle-même. Me
r eût été m'avilir, & elle étoit
ant plus jalouse de mon hon-
qu'il ne lui en restoit point d'au-
Sophie pouvoit être criminelle,
l'époux qu'elle s'étoit choisi de-
être au-dessus d'une lâcheté. Ces
mens de son amour-propre ne
oient convenir qu'à elle, & peut-
n'appartenoit-il qu'à moi de les
rer.
lui eus encore cette obligation,
e après m'être séparé d'elle, de
oir ramené d'un parti peu raisonné

confidérant que l'inte
vis qu'il faloit le lai
je m'y déterminai. D
dans mes fentimens .
gner fon malheureux
qu'il venoit de couri
affez loin d'elle, pui
plus m'en rapproch
encore, c'étoit fon
de me donner cett
m'importoit pour la
refter dans le cas de
fois.

Il faloit fuir; c'é
affaire, & la conféqu
précédens raifonnem
C'étoit à cette déli
étois demeuré, &
que rien n'étoit plus
choix du lieu, pour

oujours toute la nature intéref-
ıx petits événemens de notre vie?
: - on pas dit à me voir délibérer
ıon féjour qu'il importoit beau-
au genre humain que j'allaffe
er un pays plutôt qu'un autre, &
e poids de mon corps alloit rom-
équilibre du globe? Si je n'efti-
mon exiftence que ce qu'elle vaut
mes femblables, je m'inquiéte-
noins d'aller chercher des devoirs
ıplir, comme s'ils ne me fuivoient
:n quelque lieu que je fuffe, &
ne s'en préfentât pas toujours au-
qu'en peut remplir celui qui les
; je me dirois qu'en quelque lieu
e vive, en quelque fituation que
is, je trouverai toujours à faire
:âche d'homme, & que nul n'au-
ɔefoin des autres fi chacun vivoit
enablement pour foi.

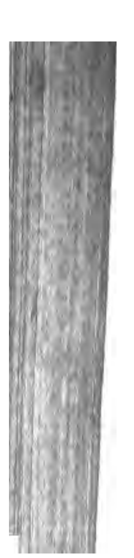
fage vit au jour la journée, &
'e tous fes devoirs quotidiens au-
de lui. Ne tentons rien au-delà
ɔs forces & ne nous portons point
vant de notre exiftence. Mes de-
d'aujourd'hui font ma feule tâ-
ceux de demain ne font pas en-
venus. Ce que je dois faire à pré-
eft de m'éloigner de Sophie, & le

que je laissois en arriere
vis , j'ecrivis à ma fam
Sophie elle-même. Je
n'oubliai que les soins
regarder ma personne ;
toit nécessaire , & sans
gent , sans équipage ,
& sans soins je partis
Chez les Peuples où j'
mers que j'ai parcouru
serts que j'ai traversés
tant d'années , je n'ai
seule chose , & c'étoit
à fuir. Si mon cœur r
quille ; mon corps n'
rien.



LETTRE II.

J'AI bu l'eau d'oubli ; le passé s'efface
le ma mémoire & l'univers s'ouvre
levant moi. Voilà ce que je me disois
n quittant ma Patrie dont j'avois
ougir, & à laquelle je ne devois que
mépris & la haine, puisqu'heureux
digne d'honneur par moi-même,
ne tenois d'elle & de ses vils habi-
is que les maux dont j'étois la proie,
l'opprobre où j'étois plongé. En
mpant les nœuds qui m'attachoient
on pays je l'étendois sur toute la
e, & j'en devenois d'autant plus
me en cessant d'être Citoyen.
ui remarqué dans mes longs voya-
qu'il n'y a que l'éloignement du
qui rende le trajet difficile. Il ne
amais d'aller à une journée du
i l'on est, & pourquoi vouloir
lus, si de journée en journée on
ler au bout du monde? Mais en
ant les extrêmes on s'effarou-
l'intervalle ; il semble qu'on
franchir tout d'un saut ; au
en le prenant par parties on



dire, une atmosph
des lieux où ils sont
d'autres mondes dif
François voudroit p
la France ; si-tôt q
de ce qu'il avoit lui
pour rien les équiv
perdu. Toujours c
trouve à ce qu'il
être mal quand il n'
maniere, & ne sa
Indes si son lit n'est
à Paris.

Pour moi, je su
contraire à l'objet q
comme autrefois j'av
de l'ombre dans la f
renci. La vitesse q
pas à mes courses
la ferme résolution d

marchois plus à mon aise à mesure
ıe j'échappois au danger. Borne pour
ut projet à celui que j'exécutois, je
ivois le même air de vent pour toute
gle; je marchois tantôt vite & tantôt
ntement selon ma commodité, ma
nté, mon humeur, mes forces. Pour-
ı, non avec moi, mais en moi, de
us de ressources que je n'en avois be-
in pour vivre, je n'étois embarrassé
de ma voiture, ni de ma subsistance.
: ne craignois point les voleurs; ma
ourse & mon passe-port étoient dans
es bras: mon vêtement formoit toute
a garderobe; il étoit commode &
on pour un ouvrier. Je le renouvel-
is sans peine à mesure qu'il s'usoit.
omme je ne marchois ni avec l'appa-
il ni avec l'inquiétude d'un voya-
eur, je n'excitois l'attention de per-
nne; je passois par-tout pour un
omme du pays. Il étoit rare qu'on
'arrêtât sur des frontieres, & quand
la m'arrivoit, peu m'importoit; je
stois là sans impatience, j'y travail-
is tout comme ailleurs; j'y aurois
ns peine passé ma vie si l'on m'y eût
ujours retenu, & mon peu d'empres-
ment d'aller plus loin m'ouvroit en-
ı tous les passages. L'air affairé &

Quand je ne trou
ler de mon métier
j'en faisois d'autres
acquerir l'instrumer
paysan, tantôt arti
quelquefois même
j'avois par-tout qu
de mise, & je me
leur usage par mc
ment à les montre
mon éducation étoi
sur ce que je me do
rien de plus ; parc
en toute chose, &
un poste je n'en br
Ainsi j'étois toujou
m'y laissoit toujour
Si je tombois ma
rare à un homme d
qui ne fait excès r

trouvois bien. Si je me fusse
: de mon etat, si j'eusse impor-
; gens de mes craintes & de
intes, ils se seroient ennuyés
, j'eusse inspiré moins d'inte-
l'empressement que n'en don-
ı patience. Voyant que je n'in-
persunne, que je ne me la-
: point, on me prévenoit par
s qu'on m'eût refusés peut-être
eusse implorés.
;ent fois observé que plus on
ger des autres, plus on les dis-
refus : ils aiment agir libre-
& quand ils font tant que d'ê-
;, ils veulent en avoir tout le
Demander un bienfait c'est y
· une espece de droit, l'accor-
presque un devoir, & l'amour-
ime mieux faire un don gratuit
er une dette.
ces pélerinages, qu'on eût blâ-
ıs le monde comme la vie d'un
ıd, parce que je ne les faisois
: le faste d'un voyageur opu-
quelquefois je me demandois;
-je? où vais-je? quel est mon
: me répondois; qu'ai-je fait
ınt que de commencer un voya-
e doit finir qu'à ma mort? Je

ſoins en pourvoyant
ſers ſans jamais leur
donne l'exemple d'être
ſans ſoins & ſans pei
mon patrimoine, & j
rien d'injuſte, & je vi
de point l'aumône,
donc utile aux autre
de ma ſubſiſtance : ca
donnent rien pour rien
Comme je n'entrep
toire de mes voyages,
qui n'eſt qu'événement
ſeille : pour ſuivre to
direction je m'embarq
il s'agit de payer mon
y aviez pourvu en me
dre la manœuvre : ell
difficile ſur la Médite
l'Océan, quelques m

›it s'être échappé de leurs mains
; avoir été reconnu. Des marchands
politains lui avoient confié un autre
ſſeau & il faiſoit ſa ſeconde courſe
ıuis ce rétabliſſement. Il contoit ſa
à qui vouloit l'entendre, & ſavoit
›ien ſe faire valoir qu'en amuſant
donnoit de la confiance. Ses goûts
ient auſſi bizarres que ſes aventures.
ıe ſongeoit qu'à divertir ſon équi-
e : il avoit ſur ſon bord deux mé-
ns pierriers qu'il tirailloit tout le
r ; toute la nuit il tiroit des fuſées ;
n'a jamais vu patron de navire
ſi gai.
'our moi je m'amuſois à m'exercer
ıs la marine, & quand je n'étois
de quart, je n'en demeurois pas
ins à la manœuvre ou au gouvernail.
ttention me tenoit lieu d'expérience,
je ne tardai pas à juger que nous
ivions beaucoup à l'oueſt. Le com-
étoit pourtant au rumb convena-
; mais le cours du ſoleil & des étoi-
, me ſembloit contrarier ſi fort ſa
:ction qu'il falloit ſelon moi, que
guille déclinât prodigieuſement. Je
dis au Capitaine ; il battit la cam-
ne en ſe moquant de moi, & comme
ner devint haute & le tems nébu-

c'étoit. Il me dit, terr
Un matelot soutint que
de Sardaigne ; il fut hu
cette façon sa bienvenue
vieux matelot, il étoit
sur ce bord, ainsi que m

Il ne m'importoit gı
nous fussions ; mais ce q
homme ayant ranimé ma
me mis à fureter autour d
pour voir si quelque fer n
garde ne faisoit point déc
le. Quelle fut ma surpris
un gros aimant caché d
En l'ôtant de sa place, je
en mouvement reprendre
Dans le même instant qu
Voile. Le Patron regard
nette, & dit que c'étoit
ment françois ; comme il

tains que nous avions à bord avec tout leur bien, poufferent des cris jufqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du Patron, & lui dis à l'oreille : *Patron, fi nous fommes pris, tu es mort ; compte là-deffus.* J'avois paru fi peu ému, & je lui tins ce difcours d'un ton fi pofe qu'il ne s'en alarma gueres & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défenfe, mais il ne fe trouva pas une arme en état, & nous avions tant brûlé de poudre que quand on voulut charger les pierriers, à peine en refta-t-il pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile ; fi-tôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer fur nous on nous cria d'amener, & nous fûmes abordés prefque au même inftant. Jufqu'alors le Patron, fans en faire femblant, m'obfervoit avec quelque défiance : mais fi-tôt qu'il vit les orfaires dans notre bord, il ceffa de faire attention à moi & s'avança vers eux fans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'efclavage, en purgeant le genre humain d'un traître la mer d'un de fes monftres. Je

lui présentant le sabre p
tiens, *Capitaine*, lui c
gue franque, *je viens*
ce; tu peux la faire d
prit le sabre, il le lev
j'attendis le coup en sile
& me tendant la mair
qu'on me mît aux fers a
mais il ne me parla poi
tion qu'il m'avoit vu
me confirma qu'il en fav
son. Cette distinction, a
que jusqu'au port d'Alg
mes envoyés au bagne e
couplés comme des chi

Jusqu'alors, attentif
je voyois, je m'occupo
Mais enfin la premiere a
me laissa réfléchir sur mc
d'état. & le sentiment c

ibre qu'auparavant. Emile eſcla-
eprenois-je, eh dans quel ſens ?
-je perdu de ma liberté primi-
Ne naquis-je pas eſclave de la
ſité ? Quel nouveau joug peuvent
ɔoſer les hommes ? Le travail ?
availlois-je pas quand j'étois li-
La faim ? combien de fois je l'ai
rte volontairement ! La douleur ?
s les forces humaines ne m'en
eront pas plus que ne m'en fit ſen-
n grain de ſable. La contrainte ?
elle plus rude que celle de mes
iers fers ? & je n'en voulois pas
. Soumis par ma naiſſance aux paſ-
humaines, que leur joug me ſoit
ſé par un autre ou par moi ; ne
il pas toujours le porter, & qui
e quelle part il me ſera plus ſup-
ble ? J'aurai du moins toute ma
n pour les modérer dans un autre,
ien de fois ne m'a-t-elle pas aban-
é dans les miennes ? Qui pourra
aire porter deux chaînes ? N'en
is-je pas une auparavant ? Il n'y
ervitude réelle que celle de la na-
Les hommes n'en ſont que les
imens. Qu'un maître m'aſſomme
qu'un rocher m'écraſe, c'eſt le
e événement à mes yeux, & tout

j'ai besoin d'être anim
d'un autre au défaut c
Je tirai de ces réfle
quence que mon cha
étoit plus apparent que
liberté consistoit à faire
nul homme ne feroit l
sont foibles, dépenda
de la dure nécessité ; q
le mieux vouloir tout
donne est le plus libre,
jamais forcé de faire ce q
Oui, mon pere, je p
tems de ma servitude fut
regne, & jamais je n'eu
rité sur moi que quand
fers des barbares. Soum
sions sans les partager, j'
connoitre les miennes. Le
rent pour moi des instruc

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur
ervitude toutes les rigueurs que j'en
ttendois. J'essuyai de mauvais traite-
nens, mais moins, peut-être, qu'ils
'en eussent essuyés parmi nous, & je
onnus que ces noms de Maures & de
'irates portoient avec eux des préjugés
lont je ne m'étois pas assez défendu.
ls ne sont pas pitoyables, mais ils
ont justes, & s'il faut n'attendre
'eux ni douceur ni clémence, on n'en
oit craindre non plus ni caprice ni
néchanceté. Ils veulent qu'on fasse ce
u'on peut faire, mais ils n'exigent
ien de plus, & dans leurs châtimens
s ne punissent jamais l'impuissance,
ais seulement la mauvaise volonté.
es Négres seroient trop heureux en
nérique, si l'Européen les traitoit
ec la même équité; mais comme il
voit dans ces malheureux que des
rumens de travail, sa conduite en-
s eux dépend uniquement de l'uti-
qu'il en tire; il mesure sa justice
son profit.

changeai plusieurs fois de Patron:
appelloit cela me vendre, comme
ais on pouvoit vendre un homme.
endoit le travail de mes mains;
ma volonté, mon entendement,



tenuu maitre, co
vainqueur. Cet évé
raconté.

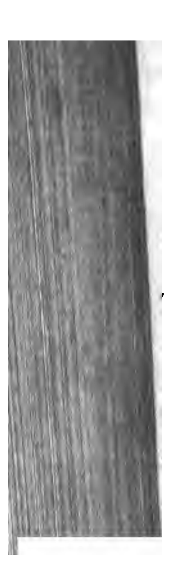
Je fus d'abord a
té ; l'on comptoit
je vécus plusieurs
tion qui m'eût e
connoître l'ennui,
que je n'intriguo
Consuls Européen
personne ne parlo
que je ne paroisso
même, on voulut
quelque maniere,
vailler. Ce change
ni ne me fâcha.
travaux pénibles
mieux de plus a
moyen d'entrer d
le maître ne tar
que j'étois le sie

J'avois vu disperser presque tous mes anciens camarades du bagne, ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été. Ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même sort que moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adoucissement. Deux chevaliers de Malte entre autres avoient été délaissés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point ses captifs, & les Peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient ainsi que les Consuls une préférence fort naturelle & qui n'est pas inique à ceux dont la reconnoissance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient instruits & ne manquoient pas de mérite; mais ce mérite étoit perdu dans leur situation présente. Ils savoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour surcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers; & la philosophie dont ils se piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentilshommes à servir de bonne grace des pieds-plats & des bandits; car ils n'appelloient pas au-

... moins que
corsaires, un corsa
clave est fort au-d
ne pus servir le vie
seils qui lui étoient
savant que moi, du m
ce qui s'étale, il sav
morale, & ses préc
très-familiers ; il n'y
tique qui lui manquâ
roit porter de plus m
joug de la nécessité.
plus impatient, mais a
trépide, se perdoit en
voltes & de conspiration
exécuter, & qui toujou
ne faisoient qu'aggraver
tentai de l'exciter à s'é
exemple & à tirer parti
pour rendre son état plus
mais il mépris

noble & fenfible; mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua fes trames pour fe procurer la liberte par un coup hardi, mais fon efprit remuant laffa la patience de fon maître qui étoit le mien. Cet homme fe défit de lui & de moi, nos liaifons lui avoient paru fufpectes, & il crut que j'employois à l'aider dans fes manœuvres les entretiens par lefquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, & condamnés à travailler fous les ordres d'un furveillant barbare, efclave comme nous, mais qui pour fe faire valoir à fon maître nous accabloit de plus de travaux, que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robufte & plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidois les plus foibles & les allegeois d'une partie de la leur. Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence & la fupériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, & , toujours augmen-



que foibles, ma
traités dépériſſ
travail.

Cet état deve
portable, je ré
à tout riſque,
qui je commun
partagea viven
homme de cou
tance pourvu
des hommes,
d'actes brillans
je me tenois
ces néanmoins
même & je n'a
de perſonne p
jet; mais il é
avoir un effet
geux, exécut
compagnons d

le tems du repas où nous étions plus rassemblés & moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reste de force ne peut suffire à quinze jours encore du travail dont on me surcharge, & je suis un des plus robustes de la troupe; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin, soit par un épuisement total, soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti, & je suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail au péril de ma vie, & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis, il faut périr infailliblement en très-peu de tems & sans aucune ressource; je m'en ménage une par ce sacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inspecteur & éclairer son maître sur son véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon sort quoi qu'accéléré ne sauroit être empiré. Cette ressource seroit tardive & nulle quand

pargner ma nourriture
donc de choisir le mon
en est encore une po
qu'un d'entre vous tr
bonnes, & veut, à
homme de courage p
parti que moi, notre
d'effet & rendra nos ty
bles. Mais fussions-
moi, nous n'en son
résolus à persister dans
nous vous prenons to
la façon dont il sera fo

Ce discours simple
prononcé, fut écouté
d'émotion. Quatre ou
me dirent cependant
eux & qu'ils feroient
autres ne dirent mot &
Le Chevalier méconte
quillité parla aux sien

gnation par la peinture de notre avilissement, & leur ardeur par l'espoir de la vengeance : enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui fait braver les tourmens & qui triomphe de la puissance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, & tous jurerent de nous imiter & d'être inébranlables jusqu'à la mort.

Le lendemain sur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns & les autres, inutilement toutefois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arracherent pas même un seul cri. Mais l'œuvre du Chevalier ne tint pas si bien. La constance de ses bouillans compatriotes fut épuisée en quelques minutes, & bientôt à coups de nerf de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté, le Chevalier tandis qu'on le tourmentoit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiser sur cette désertion que j'avois prévue & que je lui avois prédite. Je savois que les effets de l'éloquence sont vifs mais

tre, & l'effet qu'i
plus.

La foiblesse de
produisit un autre
pas attendu, &
rivalité nationale
de notre fermeté.
patriotes qui ne m'
les voyant revenir
rent, le quitterei
comme pour insult
vinrent se ranger
exemple en entraî
tôt la révolte dev
le maître attiré par
vint lui-même pou

Vous comprenez
teur put lui dire pc
l'irriter contre nou
de me désigner co

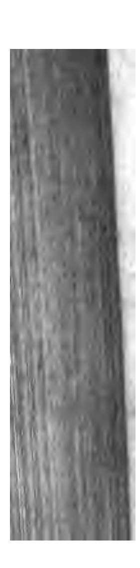
viens d'entendre l'accusation. Si tu as quelque chose à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain menacé de sa ruine; dans un moment où tout maître Européen, touché jusqu'au vif par son intérêt eût commencé sans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je en langue franque; tu ne peux nous haïr; tu ne nous connois pas même; nous ne te haïssons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous savons porter le joug de la nécessité qui nous a soumis à toi. Nous ne refusons point d'employer nos forces pour ton service, puisque le sort nous y condamne; mais en les excédant ton esclave nous les ôte & va te ruiner par notre perte. Crois-moi, transporte à un homme plus sage l'autorité dont il abuse à ton préjudice. Mieux distribué ton ouvrage ne se fera pas moins, & tu conserveras des esclaves laborieux dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes sont justes; nos demandes sont modérées. Si tu ne les écoutes pas, notre

Il parcourut des yeu
dont le teint hâve &
toient la vérité de m
dont la contenance
nonçoit point du to
mides. Enfuite m'a
rechef. Tu parois,
fenfé : je veux favo
Tu tances la condui
voyons la tienne à
donne & le mets à la
il ordonna qu'on n
qu'on les mît à notr
fait à l'inftant.

Je n'ai pas befoin
ment je me conduifi
pofte, & ce n'eft pas
ici. Mon aventure fi
qu'il prit de la répa

Les regles sur lesquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poste, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions discutés durant mes voyages, & leur application bien qu'imparfaite & très-en petit, dans le cas où je me trouvois, étoit sûre & infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes succès m'attirerent la considération de mon Patron.

Assem Oglou étoit parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire : car de simple matelot passant par tous les grades de la marine & de la milice, il s'étoit successivement élevé aux premieres places de l'Etat, & après la mort de son prédécesseur il fut élu pour lui succéder par les suffrages unanimes des Turcs & des Maures, des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il remplissoit avec honneur ce poste difficile, ayant à gouverner un peuple indocile & barbare, une soldatesque inquiete & mutine, avide de désordre & de trouble, qui, ne sachant ce qu'elle desiroit elle-mê-



administration, (
dit pas à l'espér
conçue. Il avoi
assez tranquille :
état qu'auparava
l'agriculture allo
étoit en vigueu
pain. Mais on
opérations éclat

TABLE
DES MATIERES,
Pour les deux derniers Volumes.

III. Désigne le Tome troisieme.
IV. le Tome quatrieme.
n. les notes.

ABEL (poëme d'). III. 348 *n.*
Académies, inutiles. III. 248
Adolescence (la fin de l'), l'âge le plus heureux. IV. 38
Adolescens ne doivent pas être traités en enfans. III. 168
Instruits des mysteres qu'on leur a cachés. Voyez *Emile*. III. 174
Adultere, commencement des désordres de la jeunesse. III. 211
Ses conséquences. III. 292
Age, chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir. IV. 75
Age d'or sera toujours une chimere pour ceux qui ont le cœur & le goût gâtés. IV. 203



Agrigentins.
Album des voyageurs alle
Alcinoüs, son jardin.
Alexandre.
Amatus Lusitanus.
Ame (comment se for

Survit au corps.
Doit-elle durer touj
Pourquoi unie à

Amour, est fondé

Son influence sur l
Est-il susceptible
Jalousie.
Moyen de prév
ment dans l

Anciens, vrais

Antoine, comment il émut le peuple à la mort de César. III. 186
Apelles. III. 326
Apicius. III. 253
Apparence (on ne cherche que l') dans les devoirs & les vertus. IV. 189
Argent, tue l'amour. III. 262
Ariſtide. III. 142
Ariſtocratie. IV. 176
Convient aux Etats médiocres. IV. 178
Arts agréables, conviennent aux jeunes filles. III. 329
Athéiſme, ſes effets comparés à ceux du fanatiſme. III. 156 *n.*
Atomes. III. 41
Aubenton (M. d'). IV. 20
Aurelius Victor, cité. III. 193
Auteurs, leur converſation plus inſtructive que leurs livres. III. 243
Qui conſultent les ſavantes, mal conſeillés. III. 241
Autochtones, ce que c'eſt. IV. 141

B

Bayle. III. 156 *n.*
Babil (le grand), d'où il vient. III. 226
Babil des petites filles, par quelle interrogation doit être retenu. III. 336



N eſt pas
riage.
Brille par
Bible, ſon l
Bibliothequ
Bienſéances
les fem
Biens (les)
jouir.
Bonheur, ſi

On ne do
voir où
Sa route e
Bon (il ne
Bonté, natu
Boſſuet.
Brantome.
Bucentaure.

C

Campagne, quelle société y convient. III. 270
Catéchisme. III. 341
Ses réponses à contre-sens. III. 343
Modele d'introduction ; la *Bonne* & la *Petite*. III. 344 & *suiv.*
Catholiques, font grand bruit de l'autorité de l'Eglise. III. 130
Catilina. III. 82
Caton. III. 80
César. *Ibid.*
Charron, cité. III. 108 *n.*
Chasse, (quel est pour les jeunes gens le vrai tems de la). III. 179
Ennemie de l'amour. III. 180
(Le droit exclusif de la), source de peines. III. 273
Chasse libre, ses plaisirs. III. 275
Chasteté, ses fruits. III. 192
Vertu délicieuse pour une belle femme. III. 384
Chrétiens, n'examinent pas ce que les Juifs alléguent contre eux. III. 130
Christianisme, son influence sur les Gouvernemens. III. 158 *n.*
A outré les devoirs. III. 330
Chymistes, (absurdités de quelques) III. 46 *n.*
Cicéron. III. 246



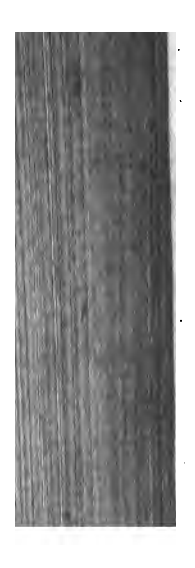
Clarke, annonç.

Classes, le mond
vise qu'en
Cléopatre.
Combinaisons de
titude des
monie du
Compilateurs.
Condamine (M.

Conscience.
Sera la sourc
plaisirs d

Est le meilleu
Dépose pour
Fait l'exceller
Pourquoi nou
jours sa vo
Contrat social

Contrat, n'a jamais besoin d'autre garant que de la force publique. *Ibid.*
Rend l'homme plus libre qu'il ne seroit dans l'état de nature. IV. 165
Convenances, il y en a de deux sortes. III. 408
Les naturelles font seules les heureux mariages. IV. 3
Voyez *Mariage.*
Coquetterie, change de forme & d'objet selon ses vues. III. 304
Tenue dans ses limites devient une loi de l'honnêteté. III. 366
Discernement qu'elle exige. III. 362
Coquettes, leur manege entre deux hommes avec chacun desquels elles ont des liaisons secretes. III. 363
Sans autorité sur leurs amans dans les choses importantes. III. 383
Coriolan. III. 382
Corps, qu'est-ce que j'appelle des corps? III. 29
Corps intermédiaire entre les sujets & le Souverain : ses différens noms selon ses différentes relations. IV. 169
Corps politique, & ses différens noms par rapport à ses différentes fonctions. IV. 162



Ctefias.
Culte, princ
je rends
Que Dieu
Culte extér

Curé, minif

D

ALI.
Darius en
çoit de
Décemvirs.
Démocratie.
Convient
Démosthene.
Descartes.
Dessin, à qu
jeunes
Deutéronom

Devoirs, comment on apprend à les aimer. III. 369
Diane, pourquoi on l'a faite ennemie de l'amour. III. 180
Dieu, (quel eſt l'Etre que j'appelle). III. 49
Incompréhenſible. *Ibid.*
Bon, juſte, Puiſſant. III. 65
Immatériel. III. 73
Eternel, Intelligent. III. 74
L'idée d'un Dieu, ſource de courage & de conſolation. III. 95
Diogene. III. 185
Diſputes, (l'inutilité des). III. 151
Diſſimulation, quelle eſt celle qui convient aux femmes. IV. 73 *n.*
Dogmes, ne ſont pas tous de la même importance. III. 352
Les ſeuls utiles ſont ceux qui tiennent à la morale. III 354
Domeſtiques. Voyez *Laquais.*
Douceur, la plus importante qualité d'une femme. III. 319
Droit politique, eſt à naître. IV. 154
Difficultés qui naiſſent à l'éclairciſſement de cette matiere. IV. 155
Comment il faut s'y prendre pour l'étudier. IV. 157
Droit de force, jeu de mots. IV. 158
Droit de nature ou autorité paternelle.



EDUCAT
étendre l'e

Différente p

Des femmes
hommes.
Des femmes
deux reg
rieur & l'
Emile, vertu
qu'il con
L'âge de lic
pour lui
vient cett
Adulte, ser

Sa franchise

[redacted]

son imagination. III. 178
Emile, occupations pour le distraire. III. 179
Précautions dont je me sers pour lui donner les premieres instructions sur les mysteres qu'on lui avoit cachés. III. 187 & *suiv.*
Me conjure lui-même de rester son maître. III. 194
Discours où je lui fais sentir le poids de ses engagemens & des miens. III. 196
Comment je gagne sa confiance. III. 198
Je l'invite à chercher avec moi la compagne qui lui convient. III. 204
Bien armé contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs. III. 210
Leçon que je lui donne contre les séducteurs. III. 213 & *suiv.*
Son entrée dans le monde. III. 224
Sa maniere de s'y comporter. III. *Ibid.* & *suiv.*
Sa contenance ferme & non suffisante. III. 228
Ses manieres auprès du sexe. III. 230
Exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la nature. *Ibid.*



S'égare d
Eſt bien

Sur quoi
Comment
phie.
Devient a
Converſa

S'empreſſ
de la n
Demande

Fixe ſon ſ
Tableau
Revient c
Demande

Emile, amant déclaré. IV. 55
Donne différentes leçons à Sophie. IV. 57
Brouillerie, à quel ſujet. IV. 62
Raccommodement, à quel prix. IV. 63
La nature de ſa jalouſie. IV. 74
Eſt fait pour la vie active. IV. 79
Pourquoi ne va plus voir Sophie à cheval. IV. 82
N'eſt point efféminé par l'amour. IV. 80
Ses occupations, les jours où il ne va pas voir Sophie. IV. 86
Sa conduite avec les payſans. IV. 87
Vaincu à la courſe par Sophie. IV. 92
Eſt viſité à l'attelier par le pere de Sophie. IV. 93
Enſuite par Sophie & ſa mere. *Ibid.*
Refuſe de les ſuivre & par quel motif. IV. 95
Juſtifié de ſon refus par Sophie. IV. 96
Attendu chez Sophie ne s'y étoit pas rendu. IV. 98
Pourquoi. IV. 101
Préſente avec Sophie un enfant au baptême. IV. 106



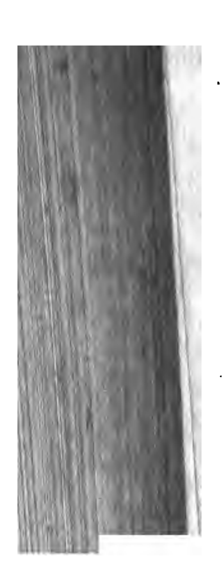
Reçoit l'ordr
tems Sophi
Sa situation

Aura pour o
d'étudier l

Trait qui m
rendre am
faire voya
Sentimens qu
ges.
Son retour au
Son mariage.
Conseils que
venir le
mour.
Laisse Sophie

Son méconte

Empédocle, cité. III. 258
Enclos, (Mlle. Ninon de l'). III. 368
Enfans, s'ils ne font pas de leurs gouverneurs leurs confidens, c'est la faute de ceux-ci. III. 174
Ont des amusemens communs & des goûts particuliers. III. 310
Ennui (l'), par où commence. III. 256
Grand fléau des riches. III. 267
Dévore les femmes sous le nom de vapeurs. *Ibid.*
Epitaphes des anciens & des modernes. III. 245
Epoux, c'est à eux à s'assortir. III. 409
Doivent continuer d'être amans. IV. 208
(Jeunes), tableau de leur volupté. IV. 213
Espagnole. III. 415
Espagnols, voyagent utilement. IV. 138
Espérance, fait plus jouir que la réalité. IV. 122
Esprit (l'). III. 334
Etats, sens de ce mot en politique. IV. 162
Eternité, (l'idée de l') ne sauroit s'appliquer aux générations humaines. III. 351 *n.*



Existe (j'),

Existence (l
tions,

F*ANAT*
ce.
Ses effets
théisme
Femelles de

Leur exe
les fem
Leur refu

Accoupl
espece
Femme, (

faires pour la conservation du genre humain. III. 284

Femmes, font gloire de leur foiblesse & pourquoi. III. 288

Leur empire. III. 290

Conséquences de leurs infidélités dans le mariage. III. 292

Raisons qui mettent l'apparence même au nombre de leurs devoirs. III. 293

Plus fécondes dans les campagnes que dans les villes. III. 294

Ne peuvent pas être successivement nourrices & guerrieres. *Ibid.*

Ne doivent pas avoir la même éducation que les hommes. III. 297

Ont tort de se plaindre que nous les élevons pour être vaines & coquettes. III. 298

Ne doivent pas rester dans l'ignorance. III. 300

La dépendance mutuelle des hommes & des femmes n'est pas égale. III. 301

Ne doivent pas chercher à plaire à de petits agréables, mais à l'homme de mérite. III. 303

Leur plus importante qualité. III. 319

Doivent avoir des talens agréables. III. 331



Plus rusées q

Doivent app
bles.
Leur faut-il
tresses.
Ont plutôt
cence que

Doivent êtr
que des

Filles (les jei
cer pour
ment.
Leur polites
gênée.
Se caressent
vant les h
Pourquoi il

Filles, pourquoi desirent de se marier. III. 376
Comment il faut leur présenter leurs devoirs. III. 379
Gêne apparente qu'on leur impose & dans quel but. III. 375
D'où naît la facilité de céder à leurs penchans. III. 385
Moyen de les rendre vraiment sages. III. 386
Ce qui les rend médisantes. III. 402
Flogistique, ce que c'est selon les chymistes. III. 35 *n.*
Fontenelle, sophisme qu'il faisoit dans la dispute des anciens & des modernes. III. 247
Forces, il faut les essayer avant le péril. IV. 116
Leur développement est l'objet de l'éducation des hommes par rapport au corps. III. 305
François, qui en a vu dix les a tous vus. IV. 136
François & *Anglois* comparés par rapport aux voyages. IV. 137

G

Galanterie, son origine. III. 290
Galérie. III. 258



Germains , (
nesse.
Gourmandise
Goût , ce qu
Ce qui re
res.
Dans que
pour le
Où sont
Le bon

Commen
Différen
des m
Où doit
Gouverner
ceux
Doiven
que
deur

Gouvernement, ses différentes formes. IV. 175
Deux regles faciles pour juger de leur bonté relative. IV. 184 & *suiv.*
Grecs, en quoi leur éducation étoit bien entendue. III. 307
Grecques (les femmes), une fois mariées ne paroissoient plus en public. *Ibid.*
Grossesses, leur danger avant l'âge. IV. 125
Grotius. IV. 154, 180
Gymnastique, comment les Grecs cherchoient à en balancer les mauvais effets. III. 307

*H*ABITUDES de l'enfance doivent être prolongées dans la jeunesse. IV. 76
Leur effet. IV. 77
On n'en fait pas contracter de véritables aux jeunes gens ni aux enfans. IV. 78
Habitude de jouir en ôte le goût. IV. 123
Hercule. III. 290
Héro. IV. 81
Hérodote, a peint les mœurs. IV. 139
Ne doit pas être tourné en ridicule à ce sujet. IV. 142



Homere.
Homme, fa fu
hommes.
Malheureux
de fes fa
Compofé d

Auteur du
Bon naturel
Son mérite

Dépend à

Hommes (les
fordres d
Ne doivent
cation q
La dépenda
mes & de

ommes, tiennent par leurs vœux à mille choses & par eux-mêmes ne tiennent à rien. IV. 112
On ne les connoît qu'après avoir voyagé. IV. 135
onnêteté (la véritable) est toujours sacrifiée à la décence. IV. 66
orace. III. 278
ospitalité, ce qui la détruit. IV. 23

r

DÉALISTES, leurs distinctions sont des chimeres. III. 29
dées, comparatives & numériques ne sont pas des sensations. III. 30
Abstraites, sources d'erreurs. III. 41
Acquises, distinguées des sentimens naturels. III. 87
norance, ne nuit pas aux mœurs. IV. 9
itation de la nature, source unique du beau dans les travaux des hommes. III. 239
telligence (il existe une). III. 43
térêt, n'agit-on que par intérêt. III. 86
tolérans, argument auquel ils ne peuvent répondre. III. 138
spiré (dialogue de l') & du raisonneur. III. 119.
tinct. III. 77. *n*.

Ne doivent
parfaits d
ves.
Ce qui les t
Jalousie, de
Explication

N'est pas n
Son origin
A-t-elle lie

Jésus, son p
Jeu, ressour
La passion
le goût
Jeunesse, p
sordres
Exemple
La solitu

Juifs, n'osent dire leurs raisons contre le christianisme. III. 131
Justes, leur bonheur dans l'autre vie sur quoi fondé. III. 70
Leur sérénité. III. 83
Justice, sa notion la même chez tous les peuples. *Ibid.*

L*angue Françoise*, obscene. III. 190
Langues, à quoi mene leur étude. III. 244
Laïs. III. 384
Laquais, il en faut peu pour être bien servi. III. 255
Nuisent à la gaieté des repas. III. 271
Léandre. IV. 81
Leçons, leurs mauvais effets quand elles sont tristes. III. 379
Législation parfaite, ce qui la constitue. IV. 173
Léonidas. III. 142
Liberté, je suis libre. III. 58 & *suiv.*
Son principe immatériel. III. 60
Comment elle anoblit l'homme. III. 61
Liberté (la) *politique* diminue à mesure que l'Etat s'agrandit. IV. 171



vert à tous les
Livres, ne suffisent
goût.
Leur abus.
Locke, quand il quit
Réfuté sur ce qu'il
matiere.
Loi, sa définition et
Quel acte peut por
Lucrece.
Luxe, inséparable d
Comment s'établit.

MAGICIENS

al physique, ne feroit rien sans nos vices. III. 62
al moral, ouvrage de l'homme. *Ibid.*
alheureux, dans quel cas on l'est. IV. 118
arcel. III. 228
ariage, la plus sainte institution. III. 17
Le plus saint des contrats. III. 192
Une des causes de ce qu'ils sont mal assortis. IV. 2
Moyen d'en faire d'heureux. IV. 3
Egalité des conditions doit faire pencher la balance quand tout est égal. IV. 5
Raisons pour qu'un homme ne s'allie ni au-dessus ni au-dessous de lui. IV. 6
Moyen de prévenir le refroidissement de l'amour dans le mariage. IV. 208 & *suiv.*
ris, pourquoi sont indifférens. III. 331
Pourquoi ont moins d'attachement pour leurs femmes que pour une fille entretenue. IV. 209
térialistes, leurs distinctions sont des chimeres. III. 29
Comparés à des sourds qui nient l'existence des sons. III. 57



pas effen

Ne peut pe

Méchans (l

ment pi

Se craigne

Quand il

font m

Médifance

Meres, ne

bles av

Doivent

filles p

Métaphyfi

Miracles,

en tir

Miffionna

Modes, quelles font les femmes qui les amenent. III. 326 *n.*
Molécule vivante, inconcevable. III. 36 *n.*
Monarchie, ce que c'eft. IV. 176
Convient aux grands Etats. IV. 178
Montaigne. III. 85
Continence de fon pere. III. 171
Cité. III. 222
Montefquieu. IV. 155
Morale (précepte de) qui les contient tous. IV. 118
Moralité des actions. III. 79 & *fuiv.*
Mort (la). III. 63
Ce qu'elle eft par rapport au jufte & au méchant. IV. 120
Mothe (la), fuppofoit fauffement un progrès de raifon dans l'efpece humaine. III. 247
Mouvement, il y en a deux fortes. III. 34
Ses caufes ne font pas dans la matiere. III. 38
N'eft pas néceffaire à la matiere. III. 40

N

NATION, chacune a un caractere fpécifique. IV. 136
Comment les différences nationales plus frappantes chez les anciens s'effacent de jour en jour. IV. 140

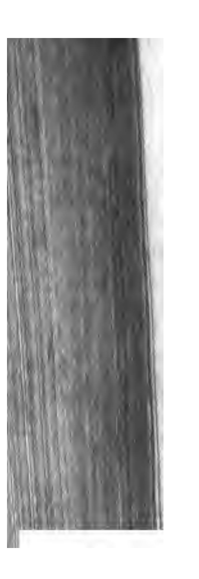


OFFICIER
(aveu d'un
Omphale.
Opinions (dive
sont les cau
Ont divers de

La plus com
simple.
Opinion (l'),
aux femme
A beaucoup
tites filles
çons.
C'est par ell
rement de
Chasse le bo

Ordre du mon

PAGANISME, ses Dieux abominables. III. 84
Paix de l'ame, en quoi consiste. III. 14
Paladins, connoissoient l'amour. III. 383
Palais. III. 257
Paracelse. III. 46 *n*.
Paris, nulle part le goût général n'est plus mauvais. III. 243
C'est-là que le bon goût se cultive. *Ibid.*
Coûte plusieurs Provinces au Roi. IV. 186
Les jeunes Provinciales viennent s'y corrompre. III. 377
Parure, incommode à mille égards. III. 261
Moyen d'en diminuer le goût dans les jeunes filles. III. 325
Supplément aux graces. *Ibid.*
Ruineuse; vanité du rang. *Ibid.*
Passions déréglées, leurs peines. IV. 112
Source de crimes. IV. 114
C'est une erreur de les distinguer en permises & en défendues. IV. 117
Pays (on doit toujours à son). IV. 200
Paysans, comment on doit soigner ceux qui sont malades. IV. 88 *n*.



Puberté, influe
ment sur le
Pudeur, distin
tinct des a
à l'espece
Puissance, sen
que.

R*AIMON*
Raillerie, (qu
ble à la).
Raisonner, o
chement a
Raisonneur (d
piré.
Réflexion, for
Religion, co
gner aux
Quel mal f

Réponse d'un vieux gentilhomme à Louis XV. III. 231
Reuchlin. III. 130 *n.*
Révélations, ne donnent pas une plus grande idée de Dieu que la raison. III. 104
Sont la cause de la diversité des cultes loin de la prévenir. III. 105
La raison seule est juge de leur vérité. III. 118
Quelle doit être la doctrine d'une *révélation* qui vient de Dieu. III. 116
Quels doivent être ses dogmes. III. 117
Les trois principales sont écrites en des langues qui sont inconnues aux peuples qui les suivent. III. 128
Richesses, leur effet sur l'ame du possesseur. IV. 51
Riches, ce qu'ils sont. III. 251
Toujours ennuyés. III. 267
Tableau d'un riche qui fait user de ses richesses. III. 252 *& suiv.*
Il n'est pas nécessaire de l'être pour être heureux. III. 278
Ridicule, moyen de l'éviter. III. 268
Toujours à côté de l'opinion. III. *Ibid.*

l'ouvrage des fem
Royauté, ſuſceptible de
Ruſe, talent naturel
Dédommagement de
a de moins. III.

S*AISONS*, ne poin
elles pour le ſervi

Salente, (une autre) ob
ches d'Emile.
Samſon.
Sardanapale, ſon épita
Sauvages, leur enfanc
leſcence.
Différence de l'état
l'état ſocial.
Se ſuffiſent à eux-mê

nsations, diſtinctes de l'objet qui les fait naître. III. 28
Comment diſtinguées par l'être ſenſitif. III. 31
ns, dans leur uſage nous ne ſommes pas purement paſſifs. III. 32
ns (le piége des) eſt le plus dangereux. III. 412
ntir & *juger* ne ſont pas la même choſe. III. 29
ntimens naturels qu'on doit diſtinguer des idées acquiſes. III. 87 & *ſuiv.*
rmons, raiſon qui les rend inutiles. III. 177
rvice, (ce que c'eſt que le). IV. 149
Il ne s'agit plus de valeur dans ce métier. IV. 150
res, (conformité & différence des). III. 281
lles influent ſur le moral. 282
ont également parfaits. III. 283
ans leur union, chacun concourt différemment à l'objet commun. *Ibid.*
miere différence entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. *Ibid.*
plus fort maître en apparence dépend en effet du plus foible. III. 287
y a nulle parité entre eux quant



Ce qui les
pecté da
Leur relat

Signes, lang
Usage que
dans la
ment.
Dans l'élc
Sociétés civi
qu'elles
Socrate, d

Solon, acte

Sophie, co

Son port
Aime la
A des ta

Mais non rafinée. III. 394

Sophie, d'abord gourmande, mais corrigée. III. 395

La tournure de son esprit. III. 396

Sa sensibilité ne dégénere pas en humeur. III. 397

A des caprices, sa maniere de les réparer. III. 398

Sa religion. III. 399

Aime la vertu. *Ibid.*

Dévorée du besoin d'aimer. III. 400

Connoît les devoirs & les droits de son sexe & du nôtre. III. 401

Sa réserve à juger. III. 402

Point médisante. *Ibid.*

Sa politesse ne tient pas aux formes, mais au desir de plaire. III. 403

N'est point asservie aux simagrées de l'usage françois. III. 404

Son respect pour les droits de l'âge. *Ibid.*

Sa conduite avec les jeunes gens. *Ibid.*

Maniere dont elle reçoit les propos doucereux. III. 405

Aime les louanges de ceux qu'elle estime. III. 406

Discours que lui fait son pere sur le mariage. III. 407



Effets du
en lui ſ
ardent.
N'eſt pas
Avoit été
pourqu
Sa condui
cens.
Revient c
Sa langue
ſa mere

Raiſons
le choi
Rivale d'
Commen
pour T
Victime
Rendue
N'eſt pas
Voit Em

[redacted]

Sophie, quelle difficulté l'arrête pour épouſer Emile. IV. 50
Prend ouvertement ſur lui l'autorité d'une maîtreſſe. IV. 55
D'où vient ſa fierté. IV. 66
Gracieuſe aux indifférens. IV. 68
Irrite la paſſion d'Emile par un peu d'inquiétude. *Ibid.*
Sa courſe & ſa victoire. IV. 92
Le viſite avec ſa mere à l'attelier. IV. 93
Y eſſaye d'imiter Emile. IV. 94
N'eſt pas indulgente ſur les vrais ſoins de l'amour. IV. 97
Injuſte ſoupçon qu'elle conçoit de ce qu'Emile attendu n'eſt pas arrivé. Voyez *Emile*. IV. 98
L'accepte pour époux. IV. 104
Va voir le payſan eſtropié. IV. 105
Préſente avec Emile un enfant au baptême. IV. 106
Ses douleurs ſecretes quand elle eſt préparée à l'abſence de ſon amant. IV. 129
Sa ſituation au moment du départ. IV. 131
Voit revenir Emile & l'épouſe. Voyez *Emile*.
Conſeils que je lui donne & ſur quoi. IV. 214 & *ſuiv.*



Spectacles ,
mœurs.
Spontanéité.
Stoïciens , l'

Subſtances ,

Sujets , ſen

Syſtêmes , (
munes

T

ACIT
Talens ag

Lequel
l'art d
Tarquin.
Tentation.
maîtr

Théologiens, ne ſe piquent pas de bonne-foi. III. 126

Thermopyles, inſcriptions qu'on y liſoit. III. 246

Toilette, d'où en vient l'abus. III. 327

Tolérance civile, ne peut pas être diſtinguée de la tolérance théologique. III. 147 *n.*

V

Veniſe, pourquoi ſon gouvernement ſans autorité eſt reſpecté du peuple. III. 184 *n.*

Vérité (la) morale, ce que c'eſt. III. 366

Vertu, il y en a un principe inné dans les cœurs. III. 48 & *ſuiv.*

Comparée au Protée de la fable. III. 93

Eſt aimable, mais il faut en jouir pour la trouver telle. *Ibid.*

On ne peut pas l'établir par la raiſon ſeule. *Ibid.*

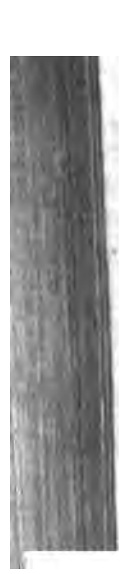
Eſt une. III. 366

Eſt favorable à l'amour. III. 382

Etymologie de ce mot. IV. 114

Qu'eſt-ce que l'homme vertueux? IV. 115

Vêtemens des femmes grecques, mieux entendus que les nôtres. III. 308

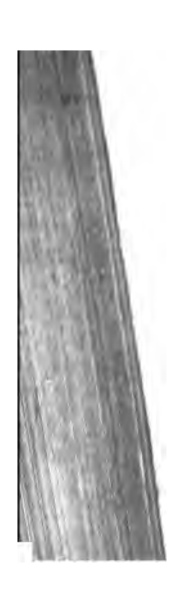


Fait sa profe

Pourquoi desti
Son respect p
de sa pert
Son incrédu
Désagrément
disposition
Son premier
de borner
Il consulte la

Ne prie pas
Son sceptici
Sa méthode
rité.
De quelle
service d
Ambitionn

Villes, (les grandes) épuisent un Etat. IV. 186
Les jeunes gens y doivent peu séjourner dans leurs voyages. IV. 188
(Dans les grandes), il n'y a point d'éducation privée. III. 375
Violence, ne peut pas avoir lieu dans l'union des sexes. III. 287
Pourquoi l'on en cite moins d'actes à présent que dans les anciens tems. III. 289
Volonté, il faut recourir à une *volonté* pour expliquer le mouvement. III. 39
Connue par ses actes, non par sa nature. *Ibid.*
Volsques. III. 382
Voluptueux (tableau d'un) qui met à part l'opinion & ne cherche que la volupté réelle. III. 251
Reste toujours aussi près de la nature qu'il lui est possible. III. 252
Voyager, non en courriers mais en voyageurs. IV. 17
Maniere dont les anciens philosophes voyageoient. IV. 19
Il faut savoir voyager. IV. 136
Différence de voyager pour voir du pays ou des peuples. IV. 145



Voyages, raiſon du
qu'on tire des vo

Ne conviennent pa

Pris comme une pa
ont leurs regles.
Ulyſſe, émú du cha

Ses compagnons

Univers, ſon mo
tanée.
Son harmonie de
Intelligence.
Uſage du monde
pre à le ſa

X *ÉNOCRA*





